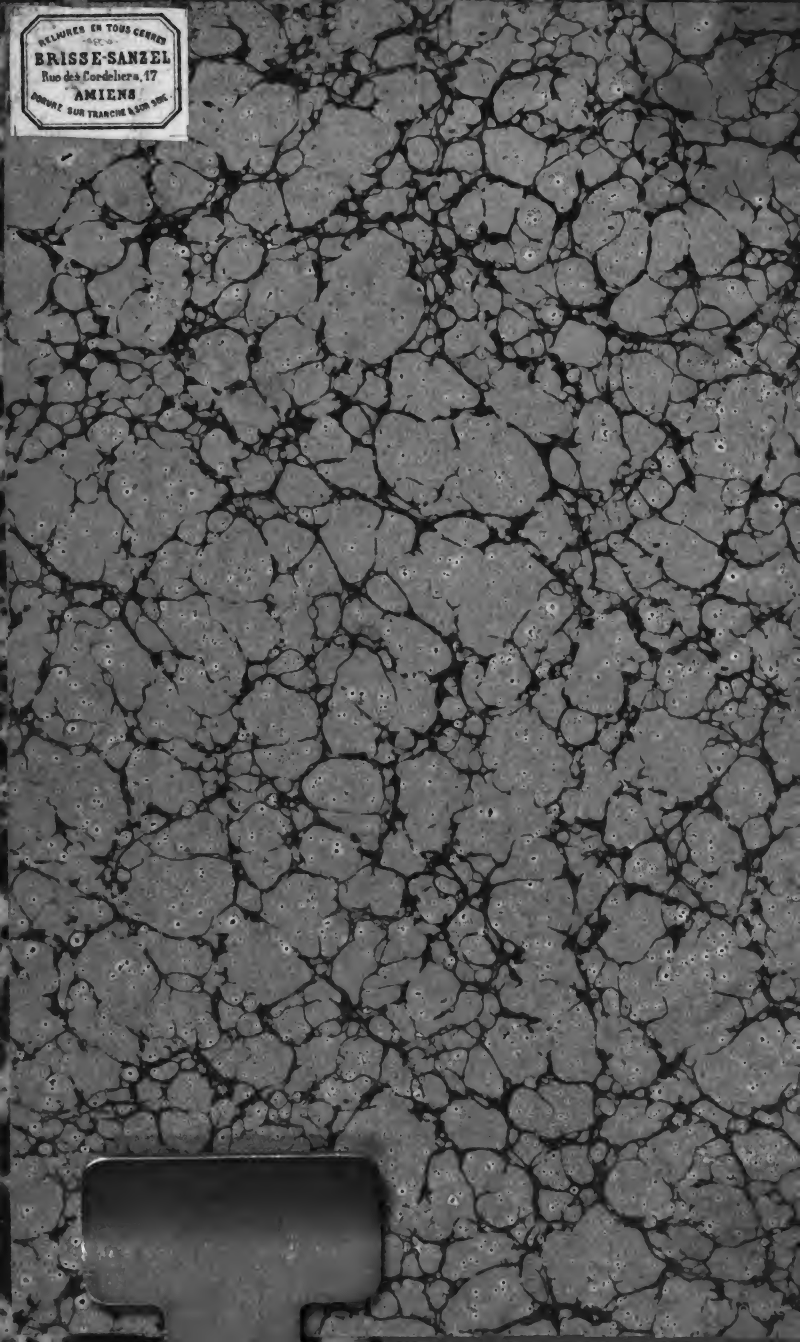
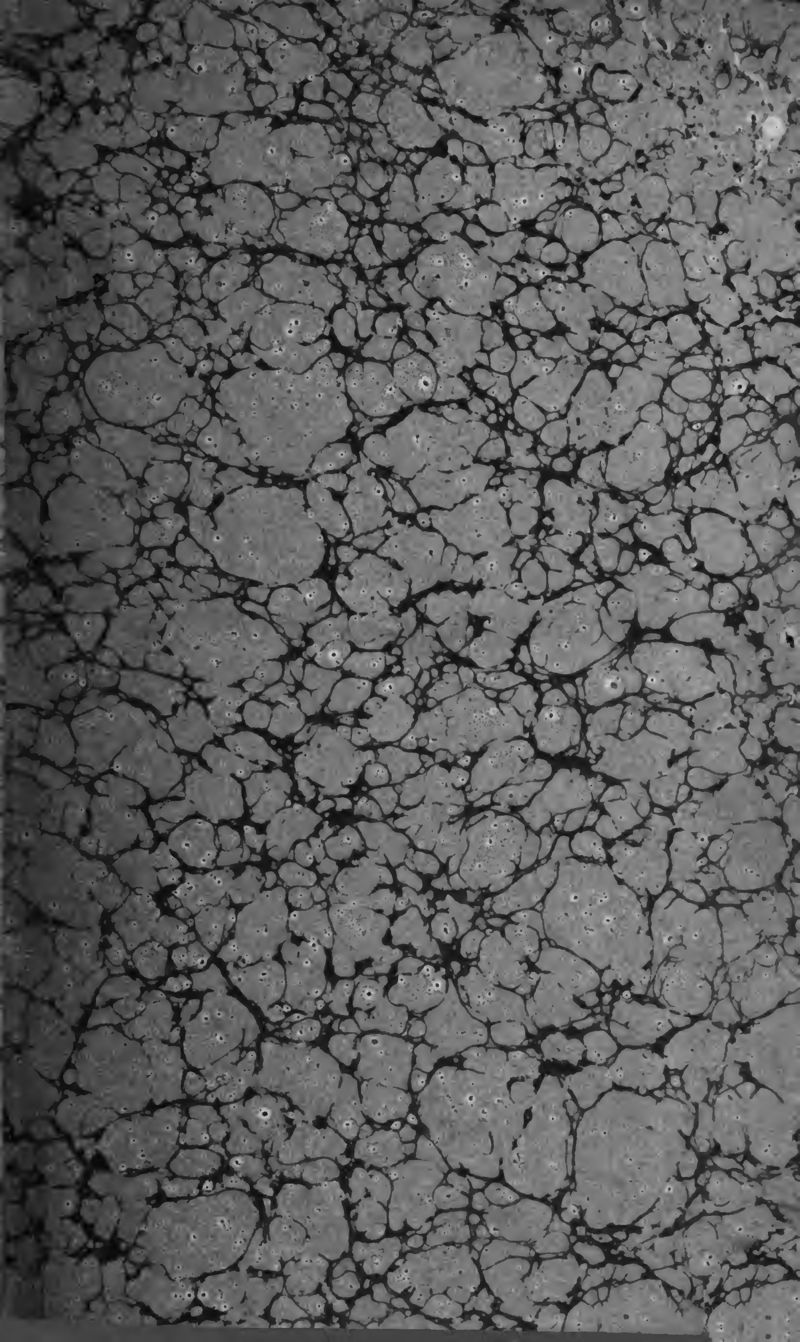
ANDRÉ HOFER ET L'INSURRECTION DU TYROL EN 1809

Charles Clair



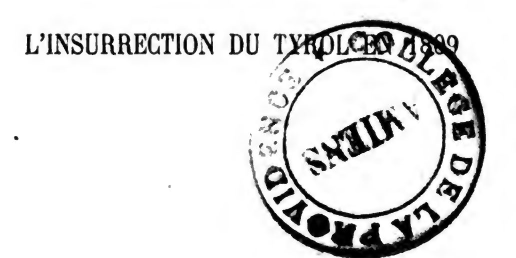

RELIURES EN TOUS GENRES
BRISSE-SANZEL
Rue des Cordeliers, 17
AMIENS
DORURE SUR TRANCHE & SUR SOIE



ANDRÉ HOFER

ET

L'INSURRECTION DU TYROL EN 1809



ABBEVILLE. — IMP. BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.


BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

ANDRÉ HOFER

ET

L'INSURRECTION DU TYROL EN 1809

PAR

LE R. P. CH. CLAIR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

> ..... die Hirten
> Will ich zusammen rufen im Gebirge,
> Dort, unterm freien Himmels dache, wo
> Der Sinn noch frisch ist, und das Herz gesund...
> *(Wilhelm Tell, I, 4)*

PARIS

JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE

7, RUE HONORÉ CHEVALIER, 7

1872

Écrites en Tyrol, ces pages ont été publiées une première fois en 1868, dans les *Études religieuses historiques et littéraires.*

Quelques corrections, quelques additions peu importantes ne changent rien au fond de ce récit, auquel le public avait bien voulu faire un indulgent accueil.

La leçon de patriotisme chrétien qu'on y trouve, nous semble utile à rappeler au milieu de nos immenses malheurs : la France ne sera sauvée que lorsque tous ses enfants auront appris à dire ces simples mots du paysan tyrolien, répétés naguère, après Coulmiers, par le brave Cathelineau, dans la cathédrale d'Orléans : TOUT POUR DIEU ET POUR LA PATRIE!

Paris, 19 mars 1872, fête de Saint-Joseph.

ANDRÉ HOFER

ET L'INSURRECTION DU TYROL EN 1809

I

L'ANNEXION.

Dès le mois de novembre 1805, l'empereur Napoléon, décidé à s'emparer du Tyrol, avait confié au corps du maréchal Ney le soin d'en assurer promptement la conquête. Ce dernier avait ordre de quitter Ulm, de remonter par Kempten, pour pénétrer dans les montagnes du Tyrol de manière à couper en deux les troupes disséminées dans cette longue contrée, et à rejeter celles qu'il rencontrerait à sa droite, sur le Vorarlberg et le lac de Constance, par

où s'avançaient les quatorze mille hommes d'Augereau.

Ney déploya dans cette expédition autant d'audace que d'habileté. Le débouché de Scharnitz, la *Porta Claudia* des anciens, offrait un accès des plus difficiles, mais avait l'avantage de conduire droit à Inspruck, au cœur même du pays. Ce fut par là que le maréchal résolut d'entrer en Tyrol. A la tête de neuf ou dix mille hommes intrépides et entièrement dévoués à leur illustre chef, il escalade en plein mois de novembre les cols les plus élevés des Alpes, malgré l'héroïque résistance des montagnards qui précipitaient des quartiers de rochers sur nos soldats. Il franchit ensuite les retranchements de Scharnitz, entre dans Inspruck, tombe sur les Autrichiens surpris et répandus dans les vallées depuis le lac de Constance jusqu'aux sources de la Drave, et les rejette, les uns sur le Vorarlberg, les autres sur le Tyrol italien.

Le général Jellachich et le prince de Rohan, qui commandaient les troupes ennemies, refoulés du Vorarlberg sur la route de Constance, par laquelle accourait Augereau, durent, l'un après l'autre, mettre bas les armes. Déjà les deux archiducs, Charles et Jean, avaient été contraints d'abandonner le Tyrol et l'Italie et de se retirer en Hongrie (1). Désormais les Français étaient maîtres de tout le pays.

Cependant la victoire d'Austerlitz livrait l'Autriche à la merci de Napoléon, et celui-ci lui imposait, entre autres douloureux sacrifices, l'entier abandon du Tyrol.

C'était lui enlever une de ses plus anciennes provinces, lui ravir avec la possession des Alpes un chemin toujours assuré vers l'Italie, et surtout séparer de la monarchie des Halbsbourg une population dont l'af-

1. Voir l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, t. VI; — l'*Histoire de Napoléon* Ier par M. Lanfrey, t. III.

fection et la fidélité étaient traditionnelles.

L'Autriche aurait consenti, bien qu'à regret, à céder le Tyrol à l'électeur actuel de Salzbourg, l'archiduc Ferdinand, qu'on avait dédommagé en 1803 de la Toscane, par l'évêché de Salzbourg et la prévôté de Berchtolsgaden. Par cet arrangement, elle aurait acquis ces deux derniers pays et conservé le Tyrol et le Vorarlberg dans la personne d'un de ses archiducs. Mais ce qu'elle considérait comme une humiliation intolérable, c'était de se dépouiller en faveur de la Bavière, dont l'électeur n'accordait qu'à ce prix la main de sa fille au prince Eugène.

En vain les négociateurs autrichiens opposèrent-ils à M. de Talleyrand une longue résistance; en vain les hommes les plus considérables du Tyrol, au nom de tous leurs compatriotes, exprimèrent-ils le vœu de rester sous le sceptre des princes qui gouvernaient leur pays depuis quatre cent quarante-trois

ans. Leur protestation solennelle ne fut point écoutée et l'on s'inquiéta peu de savoir si les mœurs, les intérêts, les sympathies de la population s'accommodaient de cette démarcation nouvelle tracée par la main du vainqueur sur la carte d'Allemagne.

Violemment annexé au jeune royaume de Bavière par le traité de Presbourg, le Tyrol, sans devenir pourtant bavarois, se soumit d'abord loyalement à ses nouveaux maîtres.

Si l'on demande pourquoi trois ans plus tard il se soulevait tout entier; pourquoi des paysans, sous la conduite d'un paysan, livraient des combats désespérés à des armées aguerries commandées par d'illustres chefs; pourquoi, après avoir trois fois délivré leurs montagnes de la domination étrangère, les Tyroliens, écrasés sous le nombre, décimés par les exécutions militaires, vaincus mais non pas soumis, ne portèrent qu'en frémissant un joug qu'ils secouaient avec tant de hâte en 1814; les faits

répondent que ce peuple de soldats s'arma pour résister à l'intolérable despotisme des bureaucrates et sauver deux trésors qu'il préférait à la vie même: sa religion et sa liberté.

II

LA PERSÉCUTION EN BAVIÈRE.

Que l'insurrection des paysans du Tyrol ait eu pour cause principale la persécution infligée à leurs prêtres, c'est ce dont il n'est point permis de douter. A la vue des excès commis chez eux par l'intolérance révolutionnaire, ces rudes chrétiens se dirent dans leur bon sens et leur simplicité qu'ils devaient en conscience défendre leur Dieu et leur foi, les curés de leurs paroisses et les moines de leurs couvents, les vases sacrés de leurs églises et les tombeaux de leurs cimetières ; qu'une sem-

blable guerre était juste et sainte et que les morts seraient des martyrs.

Ce fut ainsi que le Tyrol de 1809 devint la Vendée de l'Allemagne.

Au point de vue religieux, quel était le sort du Tyrol tombé au pouvoir de la Bavière? Pour le mieux comprendre, nous devons nous rappeler ce qu'à cet égard était la Bavière elle-même sous le règne de Maximilien-Joseph I[er] et le ministère du comte de Montgelas.

Ce pays, naguère si catholique, que ses ducs avaient dès le temps de Charlemagne couvert de monastères et qu'au siècle de la réforme ils gardèrent fidèle à la foi romaine, était alors, on le sait, la proie de l'Illuminisme. Certes, le trop fameux Weishaupt, dans sa retraite de Gotha, put goûter une joie satanique et dire son grand œuvre accompli, quand il vit les Illuminés fournir aux Universités des maîtres, aux rois des conseillers, aux princes héritiers des gouverneurs, même parfois des prêtres à

l'Église; et des hommes de tout rang, docteurs, étudiants, ministres, fonctionnaires, officiers, théologiens se jeter follement dans la secte à la suite d'un Charles Dalbert et d'un Montgelas! Ce dernier prit en mains les intérêts de cette société ténébreuse avec autant d'ardeur au moins que ceux du roi son maître, et docile instrument de Weishaupt, il fit tout pour ruiner le catholicisme en Bavière.

Ministre d'État, ministre de l'intérieur, des finances et plus tard de la Maison du roi, le comte Maximilien-Joseph de Montgelas commença dès 1799 à persécuter l'Église. Il s'occupa d'abord de la sécularisation des monastères. Or « le vrai but de cette sécularisation, remarque Haller, n'était pas autre que d'anéantir en Allemagne comme en France l'Église catholique, et autant que possible, avec elle toute religion. »

Les premiers coups tombèrent sur les ordres mendiants. Une commission spéciale chargée

« des affaires des couvents » interdit aux Provinciaux toute relation avec Rome. On répandit des pamphlets odieux contre les Franciscains, les Capucins et tous les moines, avec une activité si prodigieuse, une si grande profusion, que le même jour (février 1802) toutes les localités où se trouvait quelque monastère en furent inondées.

Après avoir par ces deux mesures isolé les religieux et soulevé contre eux les passions populaires, on mit la main sur l'argent des messes et des aumônes, on dressa l'inventaire des biens et l'état des personnes; puis la proscription commença.

Pendant la nuit du 4 mars, malgré les prières des principaux citoyens qui avaient été se jeter aux pieds du prince, la police chassait les Franciscains de Munich, sans faire grâce aux vieillards, dont l'un comptait quatre-vingt-dix ans d'âge et soixante-six de religion. Également à minuit, vingt-cinq Capucins, es-

cortés comme des galériens par vingt-cinq cavaliers, étaient bannis sans forme de procès. Partout on déploya les mêmes rigueurs. En peu de temps, plus de quatre cents abbayes ou monastères furent supprimés.

Après la proscription, vint ce que le ministre avait en vue, le pillage.

Le peuple vit avec une indignation impuissante fermer les églises, profaner les vases sacrés, disperser les saintes reliques, voler les ornements sacerdotaux ou les vendre aux juifs, transformer de vénérables et magnifiques monuments en hospices de mendicité, en hôtels d'invalides, en casernes, en théâtres, en magasins, en usines, en brasseries ; piller les archives et les bibliothèques, et par rage de tout détruire, n'épargner pas même le bois, le fer, les pierres sculptées des édifices.

Tantôt, c'était le couvent des Clarisses qu'envahissaient les sbires, parcourant effrontément les cellules des pauvres religieuses et

profanant jusqu'à la chambre jadis habitée par l'humble sœur que le monde appelait la princesse Cunégonde de Bavière. Tantôt, c'était une admirable œuvre d'art que les vandales anéantissaient. Tel fut le sort de la chapelle Saint-Pierre à Frisingue, mise l'encan pour un écu. Personne ne se présentant pour enchérir, elle fut démolie (1803). Les cloches de Frisingue furent adjugées pour 42 kreuzers (environ 2 francs).

Il advint pire encore.

Au mois de juillet 1803, un commissaire se présente au fameux couvent des Bénédictins d'Andechs et se fait ouvrir le caveau où étaient ensevelis, avec les défunts du monastère, plusieurs des plus grands personnages du pays. Aussitôt on se met à l'œuvre ; on scie, on brise les cercueils, rejetant pêle-mêle les ossements des morts. Le commissaire et le charpentier, raconte un témoin, durant leur infâme besogne, avaient la pipe à la bouche. Une telle profana-

tion enrichit peu les voleurs et moins encore le gouvernement : on trouva quelques perles dans le tombeau de la duchesse Christina et une chaîne d'or au cou d'un ancêtre du roi, Albert III de Bavière, fondateur du couvent d'Andechs. On arracha le crâne et l'on dispersa les os du prince, qui depuis l'an 1460 reposait là, près de l'autel.

Un dernier fait avant de détourner les yeux de telles horreurs. On gardait à Bamberg un précieux ostensoir. La commission, si zélée pour les « affaires de l'Église », le réclame comme son bien ; à grand'peine on obtient l'autorisation d'en user une dernière fois pour donner au peuple la bénédiction du très-saint Sacrement. Le prêtre était à l'autel, quand on lui annonce tout à coup que le commissaire est à la porte et s'impatiente. Vite il offre l'encens, bénit la foule prosternée, mais déjà, debout près de lui, le commissaire étend la main, lui arrache l'ostensoir où se trouvait

encore *la sainte hostie*, et jette son butin dans le panier préparé d'avance.

Et tout cela se fit froidement, sans colère, non dans l'effervescence d'une émeute, mais par délibération d'hommes d'État, non dans l'ombre, mais en plein soleil, non par des pillards de la rue, mais par des voleurs officiels.

Sans doute, par servilisme ou par intérêt personnel, les délégués de la commission et de la police outre-passèrent les ordres reçus; mais toute la responsabilité pèse sur ceux qui, placés plus haut, donnèrent les premiers l'exemple de l'improbité.

D'ailleurs, ces brigandages sacriléges ne profitèrent pas au prince qui les avait décrétés ou permis. Comme il arrive toujours en pareil cas, les biens confisqués à l'Église furent perdus pour l'État, et l'argent mal acquis remplit les poches des agents subalternes, plus que les coffres du ministre des finances. Montgelas

avouait lui-même plus tard que « dans l'affaire de la sécularisation l'on avait été beaucoup trop loin. »

Après avoir mis la main sur le temporel, que restait-il sinon de s'ingérer dans les affaires spirituelles? Les Illuminés masquèrent leur usurpation nouvelle du nom si suspect de *réforme.* On réforma l'autorité du pape et des évêques; on réforma la discipline de l'Église en lui substituant un régime de police; on réforma le culte divin, les heures canoniales, l'honoraire des messes, l'administration des sacrements, tout enfin jusqu'au nombre des cierges et aux coups d'encensoir.

Ainsi, un bureaucrate disciple de Weishaupt poussait l'orgueil jusqu'à dire, non pas seulement l'État, mais l'Église en Bavière, c'est moi.

Ajoutons toutefois, pour être équitable envers Maximilien-Joseph Ier, qu'un jour vint où il rougit d'avoir été si longtemps le docile

instrument d'une secte antichrétienne et anti-sociale. Sans doute alors il arrêta les yeux sur les portraits de ses prédécesseurs, se rappelant un Guillaume IV, l'ennemi du Protestantisme et l'ami de Canisius ; un Albert V, le Magnanime, déclaré par les Pères de Trente « le plus ferme rempart de l'Église et du Saint-Siége » ; un électeur Maximilien I[er], « le chevalier du catholicisme » durant la guerre de Trente Ans ; un Charles-Marie, qui fonda huit monastères ; un Charles-Albert, qui, devenu l'empereur Charles VII, et sollicité de séculariser quelques biens d'Église pour remplir ses coffres vides, répondait : « Je préfère vivre dans la pauvreté moi et les miens, plutôt que de faire souffrir à l'Église le moindre dommage ; » un Charles-Théodore enfin, qui révéla au monde les écrits et l'abominable complot de Wheisaupt, sans parvenir pourtant à mettre son successeur en garde contre « le mystère d'iniquité. »

Ce ne fut qu'en 1817 que le saint pape

Pie VII put déclarer le roi Maximilien redevenu digne de ses ancêtres (1). Il était loin de mériter un tel éloge quand il entrait en possession du Tyrol.

1. Consistoire du 15 novembre 1817, à l'occasion du concordat enfin conclu avec la Bavière.

III

LA PERSÉCUTION EN TYROL.

La première sollicitude des autorités nouvelles fut, comme on disait, de *bavariser* le pays. C'était vouloir, selon la remarque d'un historien (1), le *décatholiciser*. Nulle entreprise ne pouvait être plus impolitique, plus odieuse, plus insensée. Elle devait tôt ou tard, ou pour mieux dire, aussitôt aboutir à une lutte terrible et même sanglante. C'est ce qu'il était facile de prévoir pour peu que l'on connût le peuple tyrolien.

1. Gambs, *Hist. de l'Église de J.-C. au* XIX[e] *siècle*, t. I.

Ce peuple, en effet, est *religieux*, comme d'autres sont guerriers, artistes ou marchands; c'est avant tout un peuple catholique, et tel est le trait vraiment original de sa physionomie, tant l'Église l'a fortement marqué de sa visible empreinte!

Trop souvent ailleurs traitée d'ennemie ou d'étrangère, elle est encore dans ces montagnes obéie, aimée comme une reine, une mère, et semble à l'heure où les grandes nations l'abandonnent se réfugier et se complaire parmi ces hommes simples et bons.

Extrema per illos
Relligio excedens terris vestigia fecit.

Quelle foi vive, quelle inébranlable confiance en Dieu se manifestent, surtout chez l'habitant des vallées allemandes, dans toutes les vicissitudes de la vie comme à la mort! Que de pieux usages fidèlement gardés jusqu'à ce jour! et la prière du soir en commun, et le salut si chrétien *Loué soit Jésus-Christ*, et le départ matinal de

toute la famille se rendant, dimanches et fêtes, à l'église souvent bien éloignée.

Partout, sur les montagnes, dans les bois et les vallées, près des ponts, des ravins et des fontaines, que de chapelles, de calvaires, de croix, d'inscriptions et d'images, pieux symboles traduisant parfois les plus sublimes pensées dans le plus naïf langage ! Tel ce crucifix que rencontra Guido Gœrres dans la vallée de Thiersee, et qui du côté entr'ouvert du Sauveur laissait jaillir une eau rafraîchissante et pure.

Surtout quelle vénération, quel amour les Tyroliens n'ont-ils pas pour leurs évêques et pour leurs prêtres ! Le prêtre, il est la première et la dernière autorité de la vallée ; chaque affaire de la famille est portée à son tribunal, chacun de ses conseils suivi avec une ingénuité presque infantine. C'est le seul maître durant la vie, le consolateur qu'on préfère à la mort, et l'agonisant se ferait scrupule de se plaindre, si le

prêtre déclare que l'heure est venue et que telle est la volonté de Dieu.

Aussi, de tout temps, le Tyrolien s'est-il montré particulièrement jaloux des intérêts de l'Église, et fort sensible à la moindre atteinte portée à ses droits. Les réformes de Joseph II ne rencontrèrent nulle part ailleurs, si ce n'est en Belgique, une aussi générale réprobation, une résistance aussi opiniâtre, et le gouvernement du pays, dans l'exécution des ordres de l'empereur sacristain, dut procéder avec les plus grands ménagements et parfois même céder à la volonté nettement exprimée du peuple.

Moins prudents et moins avisés furent les fonctionnaires bavarois ; ils traitèrent le Tyrol en pays conquis et s'en prirent tout d'abord à l'Église.

Ils n'avaient rien cependant à reprocher au clergé. Dès le 7 novembre 1805, les évêques du pays exhortaient vivement leurs prêtres et leurs peuples à l'ordre, à la paix, à la soumis-

sion envers l'autorité. De plus, ils envoyaient un député à Munich, chargé de complimenter le roi. Sa Majesté daigna répondre : « Nous reconnaissons comme un des premiers devoirs de notre gouvernement de seconder les pasteurs de l'Église dans l'accomplissement de leur bienfaisant ministère et de les aider activement, pour le bonheur de nos peuples, à atteindre le but sacré que se propose la religion catholique en enseignant la vérité. »

Maximilien était-il sincère ? S'il l'était en effet, ignorait-il les projets de son premier ministre? Ou bien, s'il les connaissait déjà, — et comment en douter? — pensait-il, par les mesures violentes que nous allons raconter, servir l'Église , édifier les âmes et glorifier Dieu?

Toujours est-il que les actes donnèrent aux paroles un bien prompt démenti.

Quelques mois s'écoulent, et tout à coup, par décret royal du 16 avril 1806, toute la situa-

tion religieuse du Tyrol est changée : chapitres et monastères, prélatures et bénéfices, nombre des séminaires, siége des évêchés, division des diocèses, tout est réduit à l'état le plus précaire et « mis sur le pied du provisoire. »

Malgré les plus solennelles assurances, l'Église en Tyrol allait-elle donc subir les mêmes outrages que la bureaucratie lui infligeait en Bavière ?

Le doute ne fut plus possible, quand le gouvernement, après avoir prodigué les petites vexations au clergé du second ordre, signifia brusquement aux ordinaires les trois décisions suivantes qui s'attaquaient à l'essence même de leurs droits épiscopaux : Défense aux évêques d'admettre aux ordres sacrés aucun clerc que les professeurs de l'Université d'Inspruck ne l'aient préalablement, au nom du roi, examiné et approuvé ; — Ordre aux évêques d'adresser à leur clergé respectif une circulaire aux termes de laquelle ce dernier sera tenu d'exécuter avec

la plus entière soumission toute ordonnance royale ayant trait à « la police de l'Église : » — Ordre aux évêques d'abandonner au roi la collation de tous les bénéfices et même des cures de leurs diocèses.

Régler les ordinations, intervenir dans les choses divines par des arrêtés de police, conférer aux ministres de Jésus-Christ charge d'âmes, n'avait rien que de naturel et de raisonnable aux yeux du gouvernement. « C'est qu'il considérait la hiérarchie catholique comme un vieil édifice tombant en ruines, sur les débris duquel le pouvoir séculier devait asseoir le trône de l'absolutisme et réunir dans la main du prince les deux autorités, jusqu'alors distinctes, de l'Église et de l'État. De là suivait tout naturellement que chaque refus, chaque réclamation de l'Église et du clergé devait être réprimé par la force, comme en désaccord avec le nouvel ordre de choses (1). »

1. *La persécution des prêtres en Tyrol*, par Jæger,

Telle est la doctrine ouvertement professée par un homme politique d'alors, M. de Mieg, avec qui nous ferons bientôt connaissance. Dans un rapport adressé au ministère de l'intérieur au sujet des affaires du Tyrol et d'une réclamation du cardinal secrétaire d'État, il pose nettement en principe que « la séparation des deux pouvoirs qui régissent la société *n'est plus même concevable,* et que tout, au contraire, réclame *la centralisation la plus complète de l'autorité.* »

Les prélats tyroliens ne pouvaient et ne voulurent point admettre cette étrange théorie, ni renoncer à leurs droits les plus sacrés. Ce fut le signal d'une guerre ouverte.

Le Tyrol possédait alors trois évêques. Dès les premiers temps de sa fondation, l'évêché de Coire étendait sa juridiction sur une partie du

Vienne. 1868. — Pour cette partie de notre travail nous avons surtout pris pour guide M. A. Jæger, ancien professeur d'histoire de l'Université de Vienne.

pays limitrophe de la Suisse. Le prince-évêque était, à l'époque qui nous occupe, Charles-Rodolphe, baron de Buol, de la famille des Schauenstein; il résidait à Méran, où depuis 1803 il avait établi son séminaire. Sur le siége de saint Vigilius à Trente était assis Emmanuel-Marie, comte de Thunn. Charles-François, comte de Lodron, gouvernait le diocèse de Brixen. En outre, à la frontière nord du Tyrol, les évêques d'Augsbourg, de Chiemsée et de Salzbourg exerçaient l'autorité spirituelle sur une plus ou moins grande étendue du territoire tyrolien.

Charles de Buol possédait avec une belle intelligence une volonté de fer. Méprisant les dangers, s'indignant des subterfuges, il gardait une admirable droiture dans ses actes et son langage. Et comme les natures semblables s'attirent mutuellement, des hommes d'un caractère non moins inflexible, parmi lesquels Nicolas Patscheider, curé de Méran, formaient son en-

tourage. Tel était du reste le trait dominant de tout le clergé de Coire, affectueusement fidèle à son évêque aux jours de l'infortune comme au temps de la prospérité.

Emmanuel de Thunn, non moins dévoué à l'Église, mais d'humeur plus facile et plus douce, était plutôt fait pour souffrir patiemment que pour combattre avec cette ardeur belliqueuse et cette persistance indomptable qui distinguaient son ami.

Quant au prince-évêque de Brixen, c'était un vénérable vieillard, à la taille haute, à l'air digne, vrai type de l'ancienne noblesse allemande. Élevé à Rome, au Collége Germanique, il parlait italien avec un accent romain qui charmait plus tard Bresciani, et gardait encore tous les insignes de la souveraineté. Dans son palais, avec ses prêtres, logeaient ses officiers laïques. A la messe, qu'il disait assisté par ses chapelains, les officiers en grand uniforme militaire lui donnaient à laver *ad cornu altaris*.

Du côté du gouvernement, parut au premier rang sur le champ de bataille le commissaire général du département de l'Inn, comte d'Arco, fonctionnaire empressé, complaisant, ponctuel, uni par des liens de parenté avec Montgelas, et ne sachant rien mettre au dessus de la volonté du roi (1). Auprès de lui se tenait M. de Mieg, chancelier et directeur du département du Tyrol, bureaucrate à la plume habile et souple, à l'élocution facile et claire, mais pétrifié dans les principes de la philosophie et de la politique antichrétiennes ; d'ailleurs, caractère emporté, terroriste d'inclination, convaincu de la souveraine efficacité des mesures violentes pour dompter l'esprit des hommes.

1. En 1703, l'électeur Maximilien de Bavière s'étant jeté sur le Tyrol, s'avança jusqu'à Scharnitz, et se voyait déjà maître de tout le nord du pays, quand les payans se soulevèrent à la voix du *Richter* de Landeck et enveloppèrent l'armée ennemie. L'électeur dut battre en retraite, et à Martinswand il n'échappa à la mort que grâce au dévouement d'un de ses officiers, *le comte d'Arco*, qui se

Plus tard, sur le même théâtre, le *Kreishauptmann* Hofstetten (1) vint jouer un rôle odieux et comique : jeune homme de quelque capacité, particulièrement doué des talents d'inquisiteur, passionné comme Mieg, et de plus d'une étourderie, d'une légèreté de mœurs sans pareille.

Inutile de mentionner les personnages subalternes qui remplissaient l'office de comparses, vrais automates mis en mouvement par les fils que Montgelas et d'Arco tenaient en main.

On peut prévoir déjà le résultat de la lutte engagée entre de tels adversaires. Matériellement et en apparence les évêques doivent être vaincus, parce que le gouvernement a la force

jeta au devant de la balle qui allait tuer son prince et tomba mort à sa place.

C'est au souvenir de cette victoire des paysans que fut élevée à Inspruck *la Colonne de Sainte-Anne* qu'on y voit encore.

1. *Kreis*, district ou canton dont le *Kreishauptmann* est le premier fonctionnaire.

pour lui; moralement et de fait ils doivent vaincre, parce qu'ils ont pour eux le droit, qui tôt ou tard triomphe de la force.

Les évêques de Coire et de Trente avaient bien adressé à leur clergé une circulaire concernant « la police de l'Église », mais avec des *réserves* qui ne furent point du goût de M. d'Arco. Il leur signifia d'avoir à publier purement et simplement l'ordonnance royale, et s'attira deux répliques victorieuses, l'une d'un style plus humble, l'autre d'une logique implacable.

Restait au commissaire général la raison jugée par M. de Mieg la meilleure, la raison du plus fort. A la douceur d'Emmanuel de Thunn, à la dialectique de Charles de Buol, le même argument répondit : leurs revenus furent saisis et leur bannissement réclamé. « Je crois pouvoir assurer V. M., écrivait le comte d'Arco à son maître, qu'un avertissement aussi exemplaire serait on ne peut plus efficace pour

mettre fin aux résistances du clergé tyrolien contre le pouvoir civil. »

Il trompait le roi et se trompait lui-même.

Les évêques n'avaient pas attendu qu'on écrivît à Munich, pour écrire à Rome. Le souverain pasteur, qui sait mieux que tout autre que Jésus-Christ est venu apporter non la paix, mais le glaive, deux fois loua les évêques de leur courage et les exhorta à persévérer dans le bon combat (1). »

Ils méritaient l'éloge ; nous allons voir s'ils furent fidèles au conseil.

Tandis que l'évêque de Coire convoquait sans bruit à Méran son clergé tyrolien, pour convenir des principes à suivre dans le cas probable d'une persécution, Mgr l'évêque de Trente, après s'être entendu avec son intrépide collègue à Bozen, partait pour Inspruck où le mandait le commissaire. Son crime était de n'avoir pas

1. Brefs du 27 avril et du 1er août 1807.

répondu dans le sens du gouvernement à des questions trop curieuses pour être ici passées sous silence.

« Voulait-il reconnaître la loi de l'État touchant les bénéfices ?—Un évêque, sous prétexte de défendre les droits de l'Église ou d'obéir à Rome, peut-il refuser d'obtempérer à cette loi ? — La défense de communiquer avec Rome, à l'insu et sans l'autorisation du gouvernement, oblige-t-elle en conscience ? — Les bulles et brefs du pape sont-ils obligatoires avant l'octroi du *placetum regium?* »

Le prélat, selon le conseil de l'Évangile, avait tranché ces questions délicates par un *oui* ou par un *non*.

Fort mécontent, M. d'Arco l'appelait auprès de lui, pour essayer de triompher de sa douceur dans un tête-à-tête, ou, au cas contraire, pour le bannir sans trop d'éclat, *ne forte tumultus fieret in populo*.

Mgr de Thunn était encore en route, que déjà

les scellés étaient mis à ses appartements et à ses papiers, ses plus courageux chanoines placés sous la surveillance de la police ou déportés par les gendarmes.

A peine mettait-il le pied dans la ville, que le directeur de la poste recevait ordre de remettre à M. d'Arco toute lettre adressée au prélat, tandis que le général commandant devait le faire arrêter aux portes, s'il tentait de sortir d'Inspruck. Beaux débuts pour une discussion pacifique !

Quant à l'issue, écoutons l'aveu de M. d'Arco: « L'évêque de Trente, écrit-il au ministre de l'intérieur, est en effet venu ici. Je n'ai rien omis pour l'engager à la soumission envers les ordres augustes de S. M... Il a persisté dans sa déclaration, à savoir qu'il voulait rester fidèle au serment qu'il avait fait de maintenir les droits de l'Église ; qu'il pouvait moins encore par ses actes et sa signature contribuer à les amoindrir, et qu'il préférait s'exposer aux suites

les plus fâcheuses plutôt que d'agir contre sa conscience. »

Après cet humiliant échec, le commissaire général ne pouvait compter vaincre l'inflexible évêque de Coire. Il le fit inviter cependant par l'intermédiaire de Mgr de Thunn à se rendre dans la capitale du Tyrol en compagnie de l'évêque de Brixen. Ce dernier s'excusa et ne vint pas, non par timidité, comme quelques têtes trop vives l'en accusèrent, mais, ainsi qu'il s'en expliqua dans une lettre pastorale, parce qu'il lui semblait meilleur de rester dans son diocèse aussi longtemps qu'on le lui permettrait, tout prêt d'ailleurs, ajoutait-il, *ad fortia et facienda et patienda.*

Mgr de Buol, avant même l'invitation de son noble ami, avait résolu de courir prendre sa part de la lutte et du danger. Il arrivait à Inspruck le 16 ou le 17 octobre.

Cette fois encore le bureaucrate tout puissant dut confesser sa défaite. Après avoir ra-

conté au ministre Montgelas comment il n'a rien pu obtenir, « ainsi, conclut-il, dans une conjoncture qui, si les évêques agissent et parlent réellement selon leur conscience, inspire la compassion, il ne me reste plus qu'à exécuter promptement les ordres de S. M. »

S. M. ordonna de transporter dans les vingt-quatre heures les deux prélats récalcitrants aux frontières du royaume.

On dit qu'à ce moment l'homme de cœur l'emporta chez M. d'Arco sur le fonctionnaire, et que les larmes aux yeux il annonça aux vénérables proscrits un ordre qu'il déplorait aujourd'hui et qu'il sollicitait hier.

Toutefois cet accès de sensibilité passa vite.

Dans la soirée du 24 octobre, la police s'empare de la personne de Mgr de Thunn. A cette nouvelle, le peuple accourt et se presse en pleurant sur son passage : « Ne pleurez pas sur nous, dit le bon pasteur en bénissant ces pauvres gens; mais c'est pour eux qu'il faut trembler. »

Une heure après, ce fut le tour de Mgr de Buol. La foule était toujours fort nombreuse et vivement émue. On entendit l'évêque dire : « La persécution que nous souffrons est de toutes la plus cruelle : les persécuteurs étaient autrefois des païens ; ce sont des chrétiens aujourd'hui. »

Son caractère ne se démentit pas un instant. Jusqu'à Martinsbruck, sur la frontière de la Suisse, il avait été conduit en voiture à travers l'Oberinnthal par un commissaire de police. Arrivé là, il voulut faire la route à pied. Guidé par trois paysans de Nauders, il traversa toute la vallée d'Engadine, franchit le soir les sommets neigeux de Scharl et parvint à minuit, après bien des fatigues et des privations, au couvent de Münster.

Les hommes qui l'accompagnaient racontèrent qu'ils avaient parfois de la neige jusqu'aux genoux, et que le vaillant évêque, auquel ils témoignaient leur pieuse compassion, bien loin

de se plaindre, les encourageait eux mêmes et, pour les égayer, leur chantait un cantique.

Mgr de Thunn s'était rendu à Salzbourg, où il possédait une prébende au chapitre de la cathédrale.

IV

EMBARRAS DES PERSÉCUTEURS.

C'était l'heure pour le gouvernement de recueillir les fruits de sa prétendue victoire. Après avoir frappé les pasteurs, il jugeait facile de disperser les troupeaux. Et de fait, il eut la triste fortune de trouver à Trente quelques prêtres courtisans qui furent déclarés *chapitre de la cathédrale*, et nommèrent, *le siége vacant,* un vicaire capitulaire. Sans souci des lois canoniques, François, comte de Spaur, accepta une dignité qui le déshonorait.

Bien différente fut la conduite du clergé de Méran.

Nicolas Patscheider, curé et provicaire de l'évêque, était évidemment l'homme qu'il fallait gagner tout d'abord. On essaya la douceur et la flatterie ; toutes les lettres adressées à Mgr de Buol et reçues à la poste lui furent apportées, pour qu'il les ouvrît. Le piége était grossier; Patscheider les renvoya l'une après l'autre.

Ne pouvant le fléchir, on essaya de l'intimider, et ordre lui fut intimé de souscrire, lui et tout le clergé, aux volontés royales. Le refus du clergé fut unanime.

Cependant un prêtre de grande autorité, Godefroy Purtscher,[1] directeur du séminaire de Méran et compagnon d'exil de l'évêque, était secrètement rentré dans le pays, excitant les

1. En 1805, le général Marcognet, ayant établi son quartier à Méran, ordonna de saccager la ville, hurlant comme un furieux : « Tout à feu et à sang! » Mgr de Buol lui envoya Godefroy Purtscher, qui se jeta deux fois à ses genoux, demandant grâce, mais en vain. Alors le prêtre intrépide se relève et adresse au brutal soldat une remontrance si vive qu'elle faillit lui coûter la vie. L'évêque vient à son tour, et pour apaiser le général l'invite à dîner. « Et qu'importe à l'évêque ? s'était écrié

courages et portant de vallée en vallée une bulle pontificale. On voulut l'arrêter, mais où? mais comment ? La police était aux abois, tandis que Purtscher, déguisé en marchand, parcourait impunément les environs de Méran et les vallées de Vintschgau et de Passeyer.

Ce fut alors que le comte d'Arco résolut d'appliquer ce qu'il appelait « le système d'épuration. » Enlever à Mgr de Buol sa juridiction épiscopale en Tyrol pour la conférer à l'évêque d'Ausgbourg, déclarer le *placitum regium* indispensable pour l'exercice des pouvoirs spirituels dans tous les États de Sa Majesté, remplacer les prêtres intraitables par d'autres plus soumis ; telle était l'invention nouvelle qui

Marcognet. Qu'il se mêle de ce qui le regarde ! » — Il accepte pourtant. Pendant le repas : « M. le Général, dit Ch. de Buol, le peuple s'est retiré et se tient tranquille, parce que nous l'exhortons à la paix ; mais si vous le permettez, je vous fais accourir à l'instant 12,000 paysans sous les fenêtres. » Le général et les sept officiers qui l'accompagnaient n'exprimèrent pas le désir de jouir du spectacle, et devinrent tout à coup fort modérés.

devait doter le Tyrol d'un clergé d'autant plus *épuré*, qu'il aurait passé tout entier par le creuset du gouvernement. Elle fut revêtue de la sanction royale par décret du 14 novembre.

L'évêque de Coire fut invité à renoncer à ses droits, par une lettre officielle qui débutait ainsi : « J'ai l'honneur de prier Votre Grâce Sérénissime de résigner *librement* à S. A. R. l'évêque d'Ausbourg (électeur de Trèves) la partie de Votre diocèse incluse en Tyrol, etc. » Il était ensuite averti, non moins poliment, que le *placetum*, déclaré indispensable, lui serait désormais refusé.

L'évêque protesta par écrit avec son énergie ordinaire. En parlant du *placetum*, il disait : « Je ne puis m'empêcher de remarquer que ce principe est nouveau dans l'Église catholique et n'a jamais été reconnu par elle, et surtout que notre patrie allemande, non moins que les autres pays catholiques, serait encore privée du bonheur de la vraie foi, si les premiers propa-

gateurs de l'Évangile avaient regardé le refus de la sanction des princes comme un obstacle insurmontable à l'accomplissement de leur mission. Certes, le grand conseil de Jérusalem refusa bien à Pierre et à Jean son *placetum* ; mais aussi, ce que l'apôtre répondit en son nom et au nom de tous ses successeurs dans l'épiscopat, est trop connu pour qu'il soit besoin de le répéter ici. »

En même temps il écrivait au curé de Méran pour lui déclarer qu'il ne résignerait rien du tout : « Premièrement, disait-il, parce que les lois canoniques me défendent d'agir ainsi, sans l'autorisation du pape ; secondement, parce qu'on veut m'extorquer cette résignation en vertu d'un principe évidemment hérétique auquel je ne puis adhérer, quoi qu'il advienne. Préparez-vous donc à une persécution nouvelle. Ma volonté est que vous ne reconnaissiez aucun évêque, aucun vicaire général qui n'ait été proposé par Rome ou par moi. Déclarez tout autre

intrigant et schismatique. Disposez prudemment le peuple à l'orage qui vient. Si cela se peut faire sans agitation et avec l'ordre convenable, je désire que tout le clergé de Vintschgau adresse au roi une supplique respectueuse, pour obtenir de demeurer uni à son légitime évêque. Si les autorités des communes s'y joignaient, la démarche serait d'autant plus efficace. »

Il était difficile d'unir dans une plus juste mesure l'esprit de modération, le respect de l'autorité et l'indépendance apostolique.

Affermis dans leur fidélité par les conseils du confesseur de la foi, Patscheider et son courageux clergé attirèrent les dernières foudres du gouvernement sur leurs têtes. Le curé de Méran fut cité à comparaître à Inspruck où la police le devait conduire.

C'était une imprudence en même temps qu'un abus de pouvoir.

A peine le bruit de cette arrestation s'est-il

répandu dans la ville de Méran et les vallées environnantes, que les habitants manifestent contre les fonctionnaires bavarois les dispositions les plus menaçantes, tandis que des bandes de paysans envahissent les rues, résolus à défendre le prêtre qu'ils aiment.

La persécution poussait peu à peu les esprits à l'insurrection.

Intimidées par cette manifestation populaire et forcées de surseoir à l'exécution des ordres reçus, les autorités locales déclarent ne pouvoir agir sans le secours de la force armée. Le commissaire général ordonne d'envoyer des troupes à Méran. Mais, chose incroyable ! au moment où les mesures violentes menaçaient de soulever tout le pays, le gouvernement persécuteur manquait du seul moyen d'action et de répression sur lequel il comptât : il manquait de soldats ! Le général commandant déclara n'avoir pas une seule pièce montée, un seul attelage pour l'artillerie, et ne put mettre à la disposi-

tion de M. d'Arco que quelques fantassins.

Tant bien que mal, Méran et Sterzing étaient le 16 novembre occupés militairement.

On n'a pas oublié sans doute le nom du jeune Kreishauptmann Hofstetten, que nous avons plus haut signalé comme un des personnages importants du drame joué par la bureaucratie en Tyrol. Honoré de la particulière confiance du commissariat général, revêtu du titre de commissaire spécial pour les affaires ecclésiastiques, il fut envoyé à Méran, pour briser enfin toutes les résistances.

Il arriva muni de la lettre pastorale du soi-disant vicaire capitulaire de Trente, pièce d'éloquence sur laquelle il comptait d'autant plus, qu'après l'avoir lui-même traduite en allemand, il l'avait enrichie de notes explicatives de sa façon et d'une prière pour le roi, pieusement composée par lui et officiellement imposée aux fidèles.

Cette manie de s'ingérer dans les choses

spirituelles était chez lui d'autant plus ridicule qu'elle contrastait davantage avec les aventures peu édifiantes du jeune étourdi. Il paraît que les bourgeois de Méran content encore aujourd'hui comment, un soir qu'il sortait du café à une heure tout à fait indue, il fut plongé par quelques vigoureux gaillards dans le bassin d'une fontaine sur la place même du presbytère. Mais arrivons à son plus bel exploit.

Le 26 décembre 1807, Jean Théodore d'Hofstetten, Kreishauptmann en la vallée de Pusterthal, en grand uniforme militaire, armé de deux pistolets, muni de sa lettre pastorale, assisté du *Landrichter* [1] et d'un secrétaire, faisait comparaître devant lui, à l'issue de l'office de saint Étienne, les vingt-deux prêtres formant le clergé séculier et régulier de Méran. Ils se présentèrent ayant Patscheider à leur tête.

Après avoir, à l'occasion d'un nom qui retentit à son oreille, tenu les propos les plus fri-

1. *Landrichter*, juge dans les causes civiles et criminelles.

voles, pour ne rien dire de plus, Hofstetten, reprenant son air menaçant, posa l'ultimatum : choisir entre l'obéissance entière au gouvernement et les châtiments qu'il lui plairait d'infliger.

Patscheider et presque tous avec lui optèrent pour les châtiments. Toutefois, comme l'épreuve sépare la paille du froment et les scories de l'or, il se trouva quatre malheureux qui s'abandonnèrent aux volontés d'Hofstetten. L'un d'eux, prêtre de fort mauvaise réputation, était interdit déjà par trois évêques.

Dans la nuit du 27, Patscheider fut enlevé sans bruit, conduit prisonnier à Inspruck et plus tard enfermé dans le couvent de Saint-Marc à Trente. Son neveu et dix autres prêtres furent traités de même, et bientôt tout le clergé fidèle dispersé.

Arrêtons-nous à l'entrée de la vallée de Passeyer, où le commissaire spécial pour les affaires ecclésiastiques, suivi d'une troupe de

soldats, poursuit le cours de ses exploits et fait *la chasse au prêtre.* Nous aurons l'occasion de l'y retrouver plus tard. Remarquons seulement que là où furent commis le plus d'excès, éclata tout d'abord l'insurrection, et que celui qui en donna le signal et en fut le chef, était un paysan de Passeyer.

Grand fut alors l'embarras du gouvernement. Après avoir proscrit à tout jamais l'évêque de Coire comme perturbateur public et déclaré traître à la patrie tout citoyen, prêtre ou laïque, qui entretiendrait des relations avec lui (1), il fallait bien remplir un siége censé vacant et donner aux paroisses d'autres pasteurs. Le roi avait publiquement annoncé que l'administration du diocèse de Coire serait provisoirement confiée à l'un des évêques du pays. Mais tous les efforts échouèrent à Augsbourg comme à Brixen. On en fut réduit au pauvre comte

1. Décret du 7 février 1808.

Spaur, qui du reste vint au-devant des vœux du gouvernement et trouva que la nature avait elle-même fait dépendre géographiquement du siége de Trente toute la vallée de Vintschgau.

Un professeur de l'Université d'Inspruck fut installé curé de Méran et provicaire de Vintschgau; mais déconcerté dès sa première entrevue avec le clergé et convaincu d'ignorer même le passage du concile de Trente qu'il citait au sujet de la vacance du siége, il ne tarda pas à donner sa démission.

On eut recours, pour occuper les places vides, à quelques moines vagabonds, à quelques mauvais prêtres, rebut des diocèses.

Ces intrus dont la facile conscience se contentait de l'investiture laïque, furent partout d'autant plus mal accueillis, qu'on les savait interdits *ipso facto* par l'évêque de Coire. Les pénitents faisaient plusieurs lieues pour trouver un confesseur ; les femmes dont le terme était proche se rendaient dans quelque village

où l'on savait qu'un *vrai* prêtre était caché, afin que l'enfant reçût de sa main le baptême ; les malades se faisaient transporter au loin, pour recevoir le saint Viatique, et tout fidèle refusait obstinément d'entendre la prédication des intrus ou d'assister à leur messe.

Cependant les curés bannis parcouraient les vallées à l'aide d'un déguisement et célébraient les saints mystères dans des granges, des caves, au fond des bois.

La persécution qui sévissait contre les évêques et les prêtres devint d'autant plus odieuse au peuple qu'elle nè l'épargna pas lui-même.

On lui défendit de célébrer les fêtes religieuses que le calendrier des ministres bavarois n'indiquait pas. Porter à pareil jour un meilleur habit ou suspendre le travail quotidien fut un crime puni par l'amende, la prison, l'enrôlement forcé.

Ce fut encore un délit prévu par la loi de

chanter le *Rorate*, d'assister à telles processions, à telles confréries, de faire à certaines solennités retentir le carillon des cloches, de célébrer l'office de la nuit de Noël avant cinq heures du matin. Ce dernier arrêté de police fut notifié aux prêtres et aux fidèles sans l'intermédiaire de l'évêque, et les nombreux transgresseurs durent comparaître devant le tribunal d'Inspruck.

De telles prohibitions, odieuses à Vienne au temps de Joseph II, l'étaient bien davantage en Tyrol. Elles arrachaient au peuple ses plus pures joies, ses plus chers souvenirs, ses traditions les plus antiques, ses plus poétiques inspirations.

Que devenaient, par exemple, les fêtes animées et bruyantes de la vallée de Ziller, toujours accompagnées de chansons composées par les habiles du pays, de musique, de danses et de luttes sur la place de l'église ?

Que devenaient, dans la vallée de l'Inn, ces

drames rustiques où des paysans, sur un théâtre en plein air, exposent aux yeux d'une foule immense, à l'aide de tableaux mimiques, de chœurs et de récits naïfs, les vieilles légendes, les histoires de la Bible et surtout la sainte Passion ?

Que devenait enfin, aux environs de Brixen, cette procession fameuse de la Fête-Dieu, où les hommes de la vallée, vêtus de leur costume pittoresque, tous à cheval, drapeaux déployés, musique en tête, font cortége au clergé qui lui-même à cheval ouvre la marche, portant le Saint-Sacrement ? Fête qui peut nous sembler bizarre, mais qui, religieuse et nationale tout ensemble, raconte depuis trois siècles à chaque génération une grande victoire remportée par les hommes de la vallée sur l'envahisseur étranger.

Qu'importe, pensaient les bureaucrates, qu'un montagnard oublie ses *lieder* populaires, ne suive plus les processions et troque ses braies de peau contre un vêtement moderne ?

Laissez–nous, disaient les Tyroliens, le costume de nos ancêtres, les chants de nos villages, les fêtes de nos saints. Nous avons besoin de tout cela !

Ils disaient vrai ; car ils avaient besoin de leur simplicité patriarcale, de leur gaîté, de leur foi, pour aimer leur pays si pauvre, supporter leurs travaux si rudes et trouver en Dieu le courage de franchir toutes les difficultés de la vie, comme ils franchissent leurs montagnes, la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Mais ce qui mit le comble à l'indignation universelle, ce fut le pillage des églises et des monastères. Les mêmes excès qui avaient signalé en Bavière la sécularisation des biens de l'Église, se renouvelèrent en Tyrol avec des circonstances plus atroces.

Les juifs avaient envahi le pays à la suite des administrateurs bavarois et fait avec eux étroite alliance. Ils savaient qu'on avait besoin de leurs services et qu'ils trouveraient, en les of-

frant, l'occasion de faire de beaux profits. La suppression d'un monastère était immédiatement suivie d'une vente à l'encan où ils étaient bien sûrs d'être en Tyrol les seuls vendeurs et les seuls acheteurs.

C'est ainsi qu'une foule d'objets servant au culte et toute l'argenterie des églises tombèrent entre leurs mains, au grand scandale du peuple. Heureux de pouvoir d'un coup faire fortune et insulter les chrétiens, ils transportaient par les rues d'Inspruck avec une ostentation sacrilége les riches dépouilles enlevées de toutes parts, mais surtout dans l'antique abbaye des Prémontrés de Wilten, dont l'abbé était jadis seigneur de toute la vallée de l'Inn.

On vit un juif traverser la ville chargé d'ornements sacerdotaux et portant sur l'épaule un grand ostensoir avec lequel il s'amusait à donner la bénédiction sur la route. Sa femme, disait-on, avait placé près de son lit un vase sacré, par la dérision la plus infâme.

Les juifs eurent des émules qui les surpassèrent.

A Inspruck, le directeur de la police, dans une orgie, but avec ses amis dans des calices; ailleurs, un magistrat s'empara d'un ciboire et jeta les saintes hosties dans l'ordure. Cette fois le châtiment fut prompt et terrible : il tomba lui-même quelque temps après dans un monceau de fumier, et y périt suffoqué. Voilà quelques-unes des abominations alors commises et racontées par les témoins oculaires (1).

1. Cf. Dr Rapp, *Le Tyrol en* 1809.

V

TYRANNIE DES BUREAUCRATES.

Vouloir tuer la foi chez un peuple qui vivait tout entier de la foi, c'était vouloir le tuer lui-même. Les Tyroliens en jugèrent ainsi et crurent en se soulevant user du droit de légitime défense.

Cependant, si la cause principale de l'insurrection de 1809 fut, comme nous pensons l'avoir démontré, la persécution religieuse, cette cause ne fut pas l'unique. Le coup qui tombait sur la religion menaçait d'anéantir encore la liberté. Ou plutôt déjà c'en était fait en Tyrol

des droits, de l'existence, du nom même de la patrie.

Et c'eût été vraiment un prodige qu'un gouvernement qui se riait des droits de Dieu et de la liberté de l'Église, eût respecté les droits de l'homme et la liberté du citoyen, et que le pouvoir aux mains d'une secte révolutionnaire n'eût pas abouti à établir à son profit la tyrannie en haut et la servitude en bas.

Lors de la cession du Tyrol à la Bavière, il avait été stipulé par le huitième article du traité de Presbourg (1) que le pays garderait toutes ses libertés et franchises. L'empereur assurait, par un billet autographe adressé à un noble Tyrolien, le comte de Brandis, que sa patrie « ne serait point démembrée, et garderait sa Constitution. »

De son côté, le roi Maximilien donnait à ses

1. L'article 8 déclarait que le Tyrol passait à la Bavière « avec les mêmes titres, droits et prérogatives qu'il possédait sous S. M. l'empereur d'Autriche ou les princes de sa maison, *et non autrement.* »

nouveaux sujets, sa parole (14 janvier 1806), « que non-seulement il maintiendrait leur Constitution et leurs droits, mais qu'il s'efforcerait de porter leur prospérité au plus haut point et prêterait une oreille particulièrement attentive à leurs vœux chaque fois qu'ils se manifesteraient constitutionnellement au roi ou à ses représentants. »

Quelques jours plus tard (1er février), une députation des États du Tyrol s'étant rendue à Munich, Sa Majesté l'accueillit avec de grandes démonstrations de bonté et dit, en pressant la main d'un des députés, le comte Wolkenstein-Rodeneck : « Chers et braves Tyroliens, un iota ne doit pas être effacé de votre Constitution. »

Enfin, quand, le 11 du même mois, le comte d'Arco, accompagné du général français Oril-lard Villemansy, prit possession du Tyrol au nom du roi il fit publier de nouveau l'article 8 du traité de paix, dont faisait aussi mention la patente de prise de possession proclamée dès le

22 janvier, sur la place d'Inspruck, au bruit du canon et au son des trompettes.

L'année 1806 emportait avec elle belles promesses et belles espérances !...

Les États du Tyrol étaient supprimés ; cette vieille Constitution dont la première origine remontait à l'an 1323, et que les Tyroliens vénéraient comme le palladium de leur liberté (1), faisait place au code bavarois ; tout le pouvoir se concentrait aux mains d'un commissaire général ; le système spécial d'armement, d'équipement, de recrutement, si bien approprié à la défense du pays, disparaissait devant la cons-

1. Quand en 1805 le maréchal Ney pénétra en Tyrol, il se montra extrêment irrité que tout le peuple eût pris les armes. En arrivant à Seefeld, il dit à l'un des principaux habitants : « Vous êtes des imbéciles de paysans ! en quoi la guerre vous regarde-t-elle ? » — « Telle est notre constitution, répliqua le Tyrolien : quand le pays est attaqué, elle fait à tout le peuple un devoir de le défendre. » Le maréchal n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'on lui mît le texte même sous les yeux ; alors il s'écria : « C'est une fatale constitution !...... » (Moriggl, *La campagne de* 1805, p. 400.)

cription militaire rendue plus odieuse par la prévision d'une nouvelle guerre avec l'Autriche.

Joignez à cela l'introduction, puis la réduction du papier-monnaie; le rétablissement de l'impôt du papier timbré, dont le Tyrol s'était affranchi au moyen d'une somme considérable formée par la cotisation de chaque famille, enfin de lourdes contributions tombant sur le pays, par suite « de la guerre française. »

Le Tyrol dut payer à Napoléon neuf millions de francs. C'était un pénible sacrifice imposé à un pays si pauvre. De plus, Villemansy, chargé de percevoir cet argent au nom de l'Empereur, n'oubliait pas ses intérêts privés. Un autel entièrement revêtu de lames d'argent qu'il vit à Inspruck, dans l'église de Saint-Jacques, tenta beaucoup sa cupidité. Pour le détourner du projet de l'enlever, on lui donna un brillant de seize mille florins, dont il se montra peu satisfait.

Très-généreux pour ses amis aux dépens d'au-

trui, il leur fit compter des sommes considérables, comme dédommagement de leurs peines. Par son ordre, on dut offrir à l'un d'entre eux deux mille cinq cents florins. Mais celui-ci, M. de Stassart, auditeur au conseil d'État, refusa net (1).

Ce n'est pas tout ; des plaintes universelles accueillirent un nouveau remaniement des communes qui froissait une foule d'intérêts locaux, et surtout la suppression du nom de *Tyrol*, remplacé par celui de Bavière méridionale (Sud Baiern) et par les dénominations banales de départements de l'Inn, de l'Eisack et de l'Adige.

1. Touchés du désintéressement de ce noble jeune homme, les habitants d'Inspruck voulurent du moins qu'il acceptât, en souvenir, deux candélabres d'argent avec une inscription commémorative et une collection des minéraux du Tyrol. A son tour, il envoya de Paris un beau choix d'ouvrages français pour la bibliothèque publique. Cette lutte de générosité se poursuivit encore ; le nom de M. de Stassart fut inscrit au livre de la noblesse tyrolienne, et en 1814, l'empereur François lui donnait le titre de chambellan. — Beaux, mais rares exemples!

Et cependant, la parole royale retentissait encore à toutes les oreilles : « Chers et braves Tyroliens, un iota ne doit pas être effacé de votre Constitution! » — On l'effaçait tout entière.

En même temps s'abattait sur le pays une nuée de fonctionnaires, la plupart étrangers, et, qui plus est, voués à la secte des Illuminés. Ce n'était respecter ni les franchises du Tyrol d'après lesquelles les charges devaient être en plus grande partie confiées aux Tyroliens, ni les sentiments du peuple abhorrant d'instinct les sociétés secrètes qu'il avait le bonheur de ne pas connaître encore.

Parmi les quelques hommes du pays maintenus en place, les uns, vieux joséphistes, serviles courtisans du régime nouveau, surpassèrent les étrangers en cupidité et en insolence ; les autres, fort honorables, mais, — comme il arrive souvent aux honnêtes gens, — rendus timides par leur petit nombre et leur isolement,

perdirent toute la confiance du peuple, en perdant tout espoir de le soulager.

Enfin, mue par toutes ces mains et par tous ces rouages administratifs, la grande machine de la centralisation et de la compression bureaucratique se mit à fonctionner avec une inexorable régularité et des frais énormes, broyant tout ce qui résistait.

Or, ce qui résistait à son action, c'étaient le caractère et les traditions de la population qu'il s'agissait de gouverner : le *caractère,* parce qu'en Tyrol il n'est point partout le même, et qu'on ne saurait dès lors conduire de la même façon le paysan des vallées allemandes, tranquille, sérieux, économe, retiré par goût dans son pauvre héritage, et le paysan du Tyrol italien, si vif, si impressionnable, toujours parlant, riant, chantant, se mêlant des affaires d'autrui, courant après les nouveautés et les spectacles; — *les traditions,* parce que ce peuple est habitué, depuis des siècles, à une véritable *vie pu-*

blique, à l'égalité chrétienne et constitutionnelle des divers ordres, clergé, noblesse, bourgeoisie, paysans.

Et qu'on ne s'y trompe point, ces paysans n'étaient pas des serfs, mais des hommes libres, envoyant dès le XIVe siècle leurs députés aux États.

Au moment de l'annexion à la Bavière, ces paysans n'avaient rien perdu de leurs vieux droits, et pour ne citer qu'un exemple, en 1790, il se rencontrait aux États du Tyrol réunis à la mort de Joseph II, un député de vingt-deux ans qui prit aux travaux de cette assemblée politique une part active. C'était un jeune paysan, un aubergiste de la vallée de Passeyer; il se nommait André Hofer.

Napoléon avait dit, à Munich, à deux députés tyroliens qui lui demandaient quel sort il réservait à leur pays : « Vous êtes Bavarois. » — Telle était la volonté du conquérant; mais le bon sens populaire ne ratifiait point cet arrêt.

Un jour, un montagnard arrive à Inspruck,

et pour la première fois remarque les couleurs de Bavière (bleu et blanc) qui remplaçaient le drapeau jaune et noir de l'Autriche.

Tandis qu'il contemplait en silence cet emblème du pouvoir nouveau : « Eh bien, mon brave, lui dit un Bavarois, n'est-il pas vrai que ces couleurs sont plus belles que les anciennes.

— Oh ! certes, oui, fit le rusé paysan d'un air naïf, elles sont belles, fort belles ; mais ça n'est pas fait pour durer ; avec le temps, le bleu devient jaune et le blanc devient noir. »

Il exprimait à sa manière le désir et l'espoir de tous ses compatriotes.

Blessés au cœur par l'injure faite à l'Église, par la persécution dirigée contre leurs évêques et leurs curés, ou par la confiscation déloyale de leurs droits et de leurs libertés, tous pensaient que l'heure était venue d'imiter l'exemple autrefois donné par leurs voisins et amis les Suisses, et de chercher si dans leurs rangs ne se trouverait pas caché un nouveau Guillaume Tell.

VI

LA VALLÉE DE PASSEYER ET LA FAMILLE D'ANDRÉ HOFER.

A peu de distance de Méran, résidence des anciens princes de la contrée, non loin des ruines de ce château de Tyrol dont le nom a effacé celui de l'antique Rhétie, s'ouvre entre de hautes montagnes escarpées l'étroite et sinueuse vallée de Passeyer.

L'aspect en est grandiose et sévère, le sol fertile, mais trop souvent ravagé par les avalanches et les nombreux torrents qui, se précipitant des hauteurs voisines, font déborder dans

les champs les cours d'eau qui les arrosent.

De loin en loin surgissent de vieilles tours chargées d'armoiries du moyen-âge, et d'où jadis partaient les signaux appelant à la défense des comtes de Tyrol les vaillantes populations de la vallée.

Là vivent des paysans robustes et de haute taille, d'un caractère sérieux et réfléchi, pleins de foi, d'honnêteté, de bravoure, unissant dans le même amour la religion, la patrie et la liberté. Leur plus glorieux souvenir date de 1703, et se rattache à l'invasion de l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, auquel ils fermèrent le passage vers l'Italie.

Fiers des services rendus au pays et des franchises qu'ils avaient obtenues et qu'ils ont possédées jusqu'en 1806, ils regardent comme une tradition des ancêtres, comme un privilége de leur vallée, comme un devoir religieux d'être toujours les premiers à se dévouer à la cause commune.

« Les hommes de Passeyer *vont au combat comme à la sainte communion*, et la mère veuve raconte aux enfants orphelins comment le père est mort, ainsi que Jésus-Christ, pour le droit et la vérité. Cela suffit à sécher les larmes et fait taire la douleur. »

Au cœur de cette vallée, placée elle-même au cœur du Tyrol, à une demi-heure du bourg principal de Saint-Léonard, s'élève une modeste hôtellerie connue sous le nom de *Wirthshaus am Sand*, sans doute à cause des amas de sable roulés non loin de là par le ruisseau de Passer.

Si chaque année des milliers de voyageurs visitent ce lieu, c'est qu'il fut habité, il y a soixante ans, par celui que les Tyroliens appelaient *le Sandwirth*, les Italiens *le général Barbone*, et qui, devenu chef de l'insurrection de 1809 et gouverneur du Tyrol, disait de lui-même, quand quelqu'un voulait lui donner le titre d'Excellence : Moi je suis André Hofer, paysan.

Ce paysan avait sa généalogie connue et ses aïeux célèbres dans la vallée.

Originaire de la contrée montagneuse de Magfeld, en Passeyerthal, sa famille, au commencement du XVII[e] siècle, se partageait en deux branches.

L'une, établie à l'auberge de Moos, se glorifiait surtout d'un certain Christian Hofer, de Moos, anobli en 1671 par Léopold I[er], pour ses bons services envers la maison d'Autriche ; d'un Jean Hofer, gouverneur du château de Tyrol ; enfin, d'un Michel et d'un Simon, qui s'étaient signalés à Mais, près Méran, dans la répression d'une révolte.

L'autre branche, qui possédait l'auberge *am Sand*, avait pour chef Gaspard Hofer, lequel, au retour d'un pèlerinage fait à Rome pour acquitter un vœu, voulut par dévotion faire bâtir tout près de sa maison une chapelle qui ne fut achevée qu'après sa mort. Dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs, embellie d'une image

du Sauveur au tombeau, consacrée en 1698 par l'évêque Michel Spaur, elle devint un lieu de pèlerinage où les gens de Saint-Léonard se rendaient en procession à la semaine Sainte pour entendre le sermon d'un P. Capucin.

La famille des Hofer n'avait guère d'autres souvenirs à inscrire dans ses annales, quand naquit, le 22 novembre 1767, celui qui devait être son héros.

Plus tard, la légende entoura son berceau de merveilles. On racontait que la nuit de sa naissance une étoile avait apparu sur le *Wirthshaus;* d'autres avaient vu à la même heure étinceler une carabine dans l'obscurité du ciel.

Quoiqu'il en soit de ces prodiges, ils n'étaient pas pour l'enfant des présages de bonheur. Tout jeune il perdit sa mère. Son père mourut qu'il n'avait encore que douze ans, et il resta, avec ses quatre sœurs, à la charge de quelques parents dont la charité recueillit les pauvres petits orphelins.

Élevé dans l'école du village voisin, il apprit à lire, à écrire, à calculer, et reçut une éducation qui, sans être bien complète, surpassait quelque peu celle d'un fils de paysan. Il joignait à ce petit savoir une intelligence nette, beaucoup de bon sens, même un certain fonds d'esprit naturel, qui éclatait parfois en de vives saillies.

Au moment où se préparait l'insurrection tyrolienne, André Hofer était dans toute la force de l'âge. Sans avoir la stature d'un hercule, il en avait, disait-on, la vigueur. Une taille ramassée, de larges épaules, un visage arrondi et vivement coloré, un front élevé, des yeux bruns et ardents, une chevelure noire et longue, une grande barbe tombant sur la poitrine et qu'il avait fait vœu de ne pas couper du jour où le Tyrol fut cédé à la Bavière, une voix sonore, une démarche digne, une physionomie prévenante, tout en sa personne inspirait d'abord une sorte d'étonnement curieux qui se changeait

bientôt en un sentiment d'estime et de confiance.

Sa facilité à parler les deux langues du Tyrol, l'allemand et l'italien, les nécessités de sa profession d'aubergiste, le commerce considérable de vins, d'eaux-de-vie, de bétail qu'il faisait dans le Sud-Tyrol et dans toute la vallée de l'Inn, plus que tout cela, sa probité, sa bonhomie, sa réputation bien établie d'excellent père de famille (1) et de solide chrétien, lui avaient valu des relations multipliées et une renommée singulière dans tout le pays.

Quand il chevauchait par la vallée, récitant le rosaire avec ses compagnons de route, tous les passants le saluaient ; les étudiants de Méran ne manquaient pas d'accourir et de l'entourer

1. André Hofer épousa, le 21 juillet 1789, la fille d'un paysan aisé du Vintschgau, nommée Anna Ladurner, de laquelle il eut plusieurs enfants dont voici les noms : Jean, né en 1794 ; Mariandl, en 1797 ; Rosine, en 1798 ; Anna, en 1803, et Gertrude, en 1805.

s'ils l'apercevaient dans la ville, et faisaient toujours, en se rendant à Inspruck, une bonne halte chez l'aimable *Sandwirth.*

Brave comme tous les hommes de son pays, André, de 1796 à 1805, se signala dans ces nombreux et sanglants combats de montagnes, où la jeunesse tyrolienne faisait son apprentissage de la guerre.

Plus tard, il fut élu capitaine des milices de Passeyer, tous voulant avoir pour chef cet homme d'une sagesse et d'une valeur éprouvées, si plein de loyauté, de franchise et, en même temps, d'enthousiasme pour les vieux droits de son pays.

Cependant la Révolution française, qui ébranlait le monde, avait même troublé la paix de Passeyer. Les crimes de la Terreur n'y étaient pas inconnus, et l'effroi qu'ils inspiraient croissait encore au récit de nos victoires.

Bien des fois des émigrés, et surtout de vieux prêtres, poursuivis jusque dans leur exil par

les soldats de la république, avaient traversé la vallée, et la vue de leur misère avait ému tous les cœurs. L'abbaye des Bénédictins de Marienberg recueillit plusieurs de ces fugitifs, entre autre un bénédictin d'Alsace qui devint prêtre auxiliaire à Saint-Martin de Passayer. La vive peinture qu'il faisait de la patience des victimes et de la fureur des bourreaux frappa tellement le peuple, qu'on fit de toutes parts des prières publiques et des pèlerinages pour le salut de la France ; touchante fraternité catholique, par laquelle ces bons montagnards entraient naturellement en communauté de nos malheurs !

Ces malheurs, du reste, ils commencèrent à les redouter pour eux-mêmes quand ils apprirent, en 1797, qu'une partie de l'armée d'Italie, commandée par le général Joubert (environ 15,000 hommes), marchait sur le Tyrol. Alors, pour la première fois, les Passeyerois prirent les armes ; Hofer combattit dans leurs rangs comme simple soldat.

Non loin de Sterzing, près de la route qui conduit au pèlerinage de Trens, s'élève une petite chapelle sur le mur de laquelle on a peint deux dragons français s'arrêtant brusquement à la vue d'une image de la sainte Vierge, avec cette inscription : « Jusqu'ici, et pas plus loin, sont venus les cavaliers ennemis (1). » Là, en effet, les Tyroliens fermèrent à Joubert le passage et le forcèrent de rétrograder.

Trois ans plus tard, nouvelles alarmes : les Français entraient en Tyrol par la Suisse, et leurs victoires étaient, il faut bien le dire, déshonorées par les crimes de quelques furieux. A Schluders, par exemple, on vit des soldats briser le tabernacle et fouler aux pieds la sainte hostie, après avoir massacré un prêtre.

A la nouvelle de ces horreurs, l'imagination populaire, excitée déjà par les précédents com-

1. Bis his und nicht weiter
Kamen die feindlichen Reiter

bats, ne rêva plus que scènes atroces, qu'affreuses catastrophes, et se créa de fantastiques visions. Que de fois les gens de Passeyer ne crurent-ils pas entendre le bruit lointain de la fusillade, répété tout à coup par l'écho des montagnes !

Mais ce n'était pas de ce côté que fondait sur eux l'orage.

On n'a pas oublié comment la tyrannie des bureaucrates bavarois, dès 1806, s'exerçait en Tyrol aux dépens des droits de l'Église et des droits du pays. Passeyer, avant de devenir le foyer de l'insurrection, fut l'un des principaux théâtres de leurs excès, depuis surtout que le commissaire spécial pour les affaires ecclésiastiques, Hofstetten, vint y poursuivre les prêtres fidèles. Nous avions laissé le fanatique fonctionnaire au seuil de la vallée ; il est temps de l'y rejoindre.

VII

EXPLOITS DE M. DE HOFSTETTEN.

L'exil des évêques de Coire et de Trente, l'emprisonnement du curé Patscheider, et tant d'autres vexations de toute sorte, avaient porté au comble le mécontentement des paysans. Ils se réunirent dans les églises et firent des processions pour obtenir le secours de Dieu ; mais, jugeant bon de s'aider eux-mêmes afin que le ciel les aidât, ils chargèrent les plus braves d'entre eux de défendre au besoin leurs prêtres, résistant sur ce point avec leur obstination native aux instances de ces derniers.

A cette nouvelle, deux compagnies, commandées par deux majors bavarois, se jetèrent sur la vallée dans la nuit du 28 juillet 1808. Le premier Passeyerois que les soldats aperçurent au matin fut presque assommé à coups de bâton, pour avoir eu la naïve audace de dire que les gens de la vallée en auraient bientôt fini, s'ils voulaient, avec cette poignée d'hommes.

Arrivé au bourg de Saint-Martin, la troupe cerna le presbytère, et l'officier, pénétrant dans l'appartement du curé : « Je suis ici, s'écria-t-il, pour arrêter un perturbateur du repos public. On excite le peuple à la révolte par des prédications violentes. Or, le roi est le père commun du pays, et ce qu'un prêtre doit enseigner, c'est qu'il faut lui obéir. » Le curé, homme très-inoffensif, protesta de son innocence.

Le lendemain, mille hommes envahissaient Saint-Martin, baïonnette au fusil, et, en même temps, M. de Hofstetten, suivi de secrétaires et

de gens de police portant des chaînes, prenait possession du bourg, qu'il mettait « en état de siége », si bien qu'à partir de ce moment personne ne put entrer ni sortir sans un laisser-passer.

Six officiers occupèrent le presbytère, bien nourris aux frais du curé ; les principaux habitants qui s'étaient déclarés contre « les réformes de l'Église » furent emprisonnés et condamnés au pain et à l'eau.

Le 30, eut lieu un interrogatoire général qui n'eut pas le résultat souhaité, le curé et les paysans n'ayant eu aucune peine à se disculper.

Le dimanche suivant, après l'office divin, le prêtre était au confessionnal, environné d'une foule nombreuse de pénitents, quand il est tout à coup mandé pour répondre à de nouvelles questions. Puis vint le tour de tous les serviteurs de l'église ou du presbytère ; cependant toutes les accusations furent démontrées fausses.

M. de Hofstetten voulut frapper un dernier

coup. Il convoqua tous les habitants en assemblée générale.

En voyant l'orateur apparaître sur une estrade, les lunettes sur le nez, le rustique auditoire l'accueillit par un rire universel. Le commissaire n'en commença pas moins sa harangue, prouvant entre autres choses que les paysans pouvaient, dimanches et fêtes, à l'approche du mauvais temps, ensemencer leurs champs, puisque Jésus-Christ avait bien guéri un malade le jour du sabbat. « Votre curé, ajouta-t-il, ne vous enseigne point du tout la vraie doctrine ; le roi ne le veut plus souffrir, et il doit se retirer. »

Le curé qui, debout devant lui, l'écoutait tranquillement, ne dit mot.

Mais le casuiste gouvernemental poursuivant le cours de ses leçons fort peu évangéliques, le prêtre le réfuta tout haut. Outré de colère : « De tels curés, s'écria Hofstetten, méritent qu'on les fusille sur place ! »

A ces mots, toute la commune assemblée s'agite, murmure, et bientôt fait entendre une immense clameur : « Laissez le curé tranquille, il est innocent, il faut qu'il reste !... » L'orateur intimidé se dit qu'il serait téméraire d'aller plus avant, et daigna pour le moment se rendre au vœu du peuple.

Il y avait à la paroisse voisine de Saint-Léonard un vicaire ou coopérateur, nommé Hermeter, qui jouissait auprès de Hofstetten de la plus grande faveur, mais que les paysans détestaient cordialement, parce qu'il *bavarisait*, à l'exemple du clergé de Trente, tandis que les autres prêtres de la vallée, les religieux surtout, étaient restés fidèles à M. de Buol.

Il eut avec le commissaire de confidentielles entrevues, et lui dénonça comme vrai coupable le P. Magnus Prieth, Bénédictin fort considéré dans le pays. Il est possible que ce dernier fut du nombre de ceux qui ne prisaient pas beaucoup une certaine liberté, une certaine égalité,

dont la Terreur, en France, et l'Illuminisme, en Bavière, avaient compromis la réputation, et qui se permettaient d'en parler assez mal.

Ces prêtres avaient été depuis longtemps signalés par le gouvernement à l'évêque de Coire, avant son exil, pour qu'il leur imposât silence; mais Mgr de Buol avait répondu dans son style laconique : *Verbum Dei non est alligatum.*

Quoi qu'il en soit, Hofstetten fit subir au P. Magnus un examen d'un genre tout singulier. Il se rendit, le dimanche qui suivit sa harangue publique, à l'église de Saint-Martin, avec tout son cortége imposant, et commanda au Bénédictin de prêcher en sa présence. Le prédicateur parut donc devant ses juges, et, ne se laissant intimider ni par la vue des baïonnettes, ni par le regard inquisiteur d'Hofstetten, il parla avec tant de mesure et d'à-propos que le plus sévère critique ne put trouver un mot à reprendre.

Cependant, les gens de police et les exécu-

teurs que le commissaire royal traînait partout après lui, furent très-occupés pendant tout ce saint jour. L'intrus Hermeter avait dénoncé plusieurs habitants de Saint-Martin, qui furent arrêtés et, sans forme de procès, battus de verges, puis enfermés dans une étable.

Le peuple, durant tout ce temps, demeura tranquille, et les victimes se laissèrent saisir et entraîner sans la moindre résistance. Seulement on entendait des voix crier au commissaire : « Oh ! du moins, laissez-nous nos prêtres ! » Ces prières touchantes étaient étouffées par les clameurs des soldats hurlant une chanson dont le refrain disait : « Votre curé ! demain nous le garrotterons, puis nous lui brûlerons la cervelle... »

Le lendemain, les sbires, emmenant avec eux trois de leurs prisonniers, partirent pour Méran, chargés des malédictions du peuple. Le curé fut gardé à vue dans sa chambre par un poste de soldats ; puis, quelques jours après (9 août),

les Bénédictins, en possession de la cure de Saint-Martin depuis six cents ans, étaient chassés de cette paroisse, en même temps que de leur monastère de Marienberg.

Les Capucins de Méran, de Schlanders et de Mals eurent le même sort, et voici par quel honnête expédient Hofstetten instruisit leur cause.

La veille de la fête de la Portioncule, il envoya, à la tombée de la nuit, plusieurs soldats déguisés en femmes se confesser au couvent de Méran, avec ordre de s'adresser de préférence aux PP. Pérégrin et Eusèbe, tous deux extrêmement âgés. En entendant les sanglots de ces faux pénitents, et leurs lamentations sur la persécution de l'Église, les bons vieillards les consolent et leur apprennent à tirer profit du malheur des temps pour le bien de leurs âmes. Leurs paroles, commentées et arrangées par l'hypocrisie, suffirent à l'austère magistrat pour porter la sentence qu'il voulut

faire exécuter lui-même à Méran. Dans la nuit du 15 août, il se met à la tête d'une bande de soldats et vient sonner à la porte du couvent, réclamant un confesseur pour la femme mourante d'un officier. Le portier s'empresse d'ouvrir, les soldats se jettent dans la maison comme dans une place prise d'assaut, et, après les traitements les plus indignes, ils en chassent les pieux habitants. La même nuit à Schlanders et à Mals ses officiers commirent, par son ordre, le même attentat.

A Saint-Martin, on se contenta de remplacer le curé par l'intrus Hermeter, qui avait si bien mérité du gouvernement.

Ce mauvais prêtre se présenta, le 15 août, à la sacristie de la paroisse pour prendre possession de sa charge nouvelle. Un P. Capucin, qui était venu au secours de cette population en détresse, après avoir confessé tous les fidèles, distribuait à tous la sainte communion. Quand il eut donné la dernière hostie que contenait le ciboire, il

éteignit la lampe du sanctuaire, signala au peuple l'illégitimité de l'intrus et dit : « Désormais, que personne n'entre plus à l'Église. »

Tous les assistants s'enfuirent à l'instant même, et le malheureux Hermeter célébra la messe devant les bancs vides. En vain réclama-t-il auprès du gouvernement, en vain parut un nouveau commissaire, en vain les soldats voulurent traîner les paysans aux offices ; tout fut inutile.

Une femme meurt ; quelques parents portent le corps en terre, sans aucune des cérémonies de l'Église, quand tout à coup l'intrus paraît en surplis. A sa vue, les porteurs laissent là le cercueil et s'enfuient. Force est au faux curé de se retirer ; ils reviennent, Hermeter accourt, ils disparaissent encore... Hermeter confus dut céder. Il ne put rester que deux mois à Saint-Martin.

Au village de Riffian, voisin du château de Tyrol, un autre intrus monte en chaire le jour

de la dédicace de l'église, — église ordinairement très-fréquentée à cause d'une image célèbre de la sainte Vierge, qui attire de tous les environs de nombreux pèlerins. — Ce jour-là, un seul homme formait l'auditoire, encore n'était-il pas de la paroisse. Le curé descendit en disant : « J'ai fait mon devoir. » A la grand'messe, sa sœur dut servir à l'autel et présenter l'encens.

Cependant, à la vue d'une persécution qui menaçait de ruiner la foi en Tyrol, si les paysans étaient rempli d'indignation et de douleur, rien ne semblait annoncer qu'une insurrection fût prochaine.

André Hofer était triste, mais affectait le plus grand calme. Quand on lui parlait des calamités présentes, il se contentait de dire : « Amis, nous devons prier : le danger que court la foi est bien grand ! »

Il n'avait point de haine pour Hermeter ; il le pressait affectueusement d'abandonner une

position équivoque, ce qu'il obtint en effet; mais il s'abstenait de le juger, disant qu'un homme peut faillir, sans être pour cela tout entier mauvais.

A ceux qu'il rencontrait, il répétait souvent cette maxime qu'on trouvait à Passeyer écrite dans les plus vieux livres de prières : « Frères, prions de toutes nos forces pour l'union commune. Cet état ne peut durer; tout est possible à Dieu, et nous pouvons, avec son aide, obtenir un meilleur gouvernement. »

VIII

PRÉPARATIFS DE L'INSURRECTION.

Hofer, cependant, pensait ne devoir pas laisser la Providence faire les choses toute seule. Indigné de la persécution dont les prêtres, dans sa vallée même, étaient les victimes, et de la servitude où gémissait son pays, il avait résolu de tout sacrifier pour délivrer ses compatriotes.

Le soulèvement général était préparé de longue main, et depuis longtemps une vaste conspiration s'ourdissait dans l'ombre.

Dès le 13 novembre 1808, le kreishaupt-

mann de Bozen faisait part au gouvernement des indices les plus inquiétants : on savait vaguement que les paysans tenaient de mystérieux conventicules, préparaient des mouvements séditieux, et qu'un complot menaçait déjà d'éclater à Méran et à Brixen. On désignait même les principaux chefs, en particulier le Sandwirth. Hofstetten reçut du commissariat général l'ordre de saisir habilement la trame. Mais il eut beau citer et interroger les hommes déclarés suspects, il ne parvint pas même à tenir un des fils de cet immense réseau qui enveloppait dès lors tout Vintschgau, les vallées de l'Adige et de l'Eisack, Wippthal et Untherinnthal. Et cependant les centres de réunions clandestines étaient presque partout les hôtelleries des vallées.

Les aubergistes tyroliens étaient en général des propriétaires aisés qui avaient toujours, sinon de l'argent dans leurs coffres, du moins beaucoup de crédit et d'influence. Chez eux

s'entassaient peu à peu les armes, les munitions et les vivres; chez eux, dimanches et fêtes, les hommes du voisinage se réunissaient pour parler des intérêts communs, et surtout pour prendre part à l'exercice du tir.

On sait à quel point le tir à la carabine est cher aux Tyroliens. C'est pour tous le divertissement préféré ; pas une vallée, pas un village qui n'ait un lieu spécialement réservé, ou du moins convenablement disposé pour ce jeu favori.

En vain le gouvernement bavarois voulut-il abolir cette coutume nationale, qui lui semblait à bon droit dangereuse pour lui; elle se maintint, surtout dans les localités éloignées des villes.

Là, des vieillards alertes comme des jeunes gens, des adolescents forts comme des hommes, rivalisaient d'ardeur et d'adresse pour toucher le but, ordinairement éloigné de cent cinquante à deux cents pas, et gagner le prix exposé par-

mi les guirlandes de fleurs et les drapeaux aux couleurs nationales.

L'exercice du tir devenait donc une excellente école pour les futurs défenseurs du pays ; et si l'on songe qu'ils étaient presque tous de ces hardis chasseurs accoutumés dès l'enfance à grimper sur les pics les plus escarpés, à poursuivre le chamois jusqu'aux régions des glaces et au bord des précipices, sans autres armes que leur carabine et leur bâton ferré, sans autres provisions qu'un peu d'eau-de-vie, de fromage et de pain, on comprendra facilement quels soldats Hofer allait réunir au premier signal, et quels terribles adversaires se donnaient les bureaucrates bavarois par leur imprudente tyrannie.

D'ailleurs, le chef de l'insurrection tyrolienne pouvait compter sur le secours de l'Autriche, et même il avait à Vienne un puissant et fidèle ami. C'était l'ancien gouverneur du Tyrol, l'archiduc Jean.

Quand, au milieu de l'année 1805, ce prince quitta le pays au grand regret d'un peuple qu'il avait paternellement gouverné, André, en qualité de député de sa vallée, fut un de ceux qui l'accompagnèrent jusqu'à Bruneck, et reçurent avec ses adieux l'espérance qu'on se reverrait un jour.

Une fois à Vienne, l'archiduc n'oublia point le Sandwirth et le choisit pour son principal confident. Se croyant permis de tourner au profit de l'Autriche l'exaspération de ces montagnards, indignement opprimés, il échangea avec l'aubergiste et ses amis une secrète correspondance confiée à de fidèles messagers, qui passaient impunément d'Autriche en Tyrol suivant les sentiers des chasseurs au milieu des montagnes.

Pour plus de précaution, les communications délicates se dérobaient à l'œil des plus malins fonctionnaires sous des formules allégoriques comprises de ceux-là seuls qui avaient la clé

de l'énigme. Il s'agissait ordinairement d'un fiancé forcé par une longue absence d'interrompre des relations avec une bonne famille tyrolienne, et qui, fort désireux de les renouer, proposait à cet effet certains moyens, en apparence les plus pacifiques du monde. Le dernier message de l'archiduc Jean, à la date du 22 décembre 1808, invitait Fr. Nessing, cafetier à Bozen, Pierre Hüber ou Grüber, aubergiste à Bruneck, et le Sandwirth à se rendre à Vienne, pour convenir des dernières mesures à prendre. Ce billet était écrit au nom du prince par un Tyrolien, Antoine Steger, armurier de l'empereur, et adressé à Nessing.

« Monsieur et cher cousin, disait-on, enfin le fiancé est tout décidé à aller bientôt lui-même chercher sa promise... En lisant le billet désolé que celle-ci lui adressait : « Est-ce ma faute « à moi, s'est-il écrié en branlant la tête, si « l'on ne m'a pas permis plus tôt de l'épouser ! « Mais elle se réjouira d'autant plus qu'elle

« a plus longtemps attendu et souffert. »

« De fait, elle peut se vanter d'être heureuse, car elle ne trouvera pas au monde un si brave, un si bel homme. Le fiancé m'a donc pressé d'écrire sans retard au père de la mariée, et de l'inviter à se rendre ici le plus tôt possible au festin des noces, avec ses bons amis et frères de la vallée de l'Adige, et aussi ceux de l'Innthal, sans oublier le Barbon (surnom d'Hofer). Que ne sont-ils ici déjà ! Cher monsieur et cousin, faites bien toute chose, préparez les conviés à la noce. J'ai charge de vous le dire ; car tout doit être si proprement ordonné que rien de tel ne se soit jamais vu. Le fiancé, vers la fin de janvier, se rendra à Grætz, pour s'occuper des diamants, et de là, il ira voir sa future épouse. Dieu leur donne bénédiction et bonheur ! Ici, rien de nouveau, sinon que les Espagnols, à cette heure, doivent être battus. Les Français sont quand même de bons et braves soldats... »

Sur cet avis, nos trois Tyroliens partaient pour Vienne le 16 janvier. A peine arrivés, ils eurent avec le prince de fréquentes entrevues dans lesquelles le plan de délivrance fut définitivement arrêté. Ils promettaient au nom de leurs compatriotes de se soulever au premier signal et de profiter de leurs relations avec les Grisons et les Suisses pour opérer un mouvement qui se communiquerait bientôt à la Souabe d'un côté, au Piémont de l'autre. Après s'être entendu avec l'archiduc et le baron de Homayr, intendant au 8e corps d'armée, sur toutes les questions de temps, de lieux et de personnes, les voyageurs reprirent la route des montagnes, et, se divisant le pays, se mirent à parcourir les communes où chacun d'eux comptait le plus d'amis. Comme on peut le deviner, la plupart étaient encore des aubergistes. Hofer fit entre autres deux conquêtes importantes en la personne de Jacob Sieberer, de Saint-Jean, à qui sa bravoure avait précédemment mérité

le brevet de major, et de Joseph Straub, de Hall, l'un des héros de l'insurrection.

Après avoir parcouru les environs de Salzbourg et les vallées de Brixen, de Ziller, de l'Inn et de Wipp, André regagna Passeyer, sans qu'un seul Bavarois soupçonnât rien de son périlleux voyage. Bientôt, tous les gens de Passeyer, de Vintschgau, du Nonsberg, du Sulzberg (Val di Non e di Sole) se racontèrent tout bas l'entrevue de Vienne, et jurèrent de seconder le Sandwirth.

Ce serait toutefois une erreur de croire que les paysans seuls conçurent le projet de la délivrance. Hofer rallia à sa cause les plus nobles familles du pays aussi bien que les montagnards, et, pour citer un exemple, voici comment, la lutte déjà engagée, il gagna trois jeunes gentilshommes et sut les entraîner avec lui.

Un jour, il se rend à un château (1) habité

1. Il se nomme aujourd'hui Windeck et les touristes le visitent souvent.

par Népomucène de Schasser et ses deux frères. A peine entré, le Sandwirth, un grand rosaire et une image de la sainte Vierge au cou, adresse aux nobles habitants la salutation tyrolienne : « Loué soit Jésus-Christ. » Et tout aussitôt : « Je me suis arrêté ici pour dire qu'on doit partir pour délivrer la patrie. » Les trois jeunes gens d'applaudir. Mais la jeune femme de Népomucène fond en larmes à ces mots ; en vain son mari la console ; en vain l'aïeule, avec un courage vraiment spartiate, lui répète qu'après tout il est beau de mourir pour son pays ; ni ces belles maximes, ni ces tendres exhortations ne calmaient une trop légitime douleur.

Cependant, comme l'exigent les lois de l'hospitalité tyrolienne, une bouteille de vin avait été placée devant l'étranger. Celui-ci se lève et, portant la santé de la jeune dame : « Longue et heureuse vie, Madame, dit-il; mais, de grâce, laissez-moi tout doucement

emmener votre mari, et ne pleurez pas trop, de peur que votre petite Fanny, qui est dans vos bras, ne s'éveille et ne se désole. »

La victoire était remportée, et la jeune femme debout tendait la main au Sandwirth, qui, la secouant fortement : « Voilà, s'écria-t-il, une bonne Tyrolienne ! »

« Mais, mon brave, interrompit Népomucène de Schasser, quel mauvais sabre avez-vous là ? cela ne peut aller ainsi. » — « Oh ! dit Hofer, qu'importe le sabre, si le cœur est bon ? »

Mais déjà le gentilhomme lui ceignait au côté son épée de Hauptmann, dont la poignée figurait une croix.

Cette épée, portée par le Sandwirth jusqu'au jour où le feld-maréchal Schasteler lui donna un sabre d'honneur, dut une particulière célébrité au drame historique d'Immermann : « une Tragédie en Tyrol (1). » (1827.)

1. *La Vallée de Passeyer*, par Weber.

On était à la veille de la terrible explosion et les autorités bavaroises se croyaient en parfaite sécurité. Montgelas, plus clairvoyant à Munich qu'on ne l'était en Tyrol, avait cependant prescrit la plus active vigilance, défendu tout transport d'armes, ordonné de se défier des étrangers, des messagers, etc. ; ce fut inutile, magistrats et commandants militaires s'endormaient dans une fatale quiétude dont les premiers coups de fusil ne les firent pas sortir.

Déjà, sur plusieurs points, les jeunes gens, pour échapper à la conscription, s'étaient organisés en bandes nombreuses et bien armées, résolus à s'exposer à toutes les extrémités plutôt que d'obéir à une loi qui forçait tous les hommes de seize à quarante ans de combattre contre l'Autriche, dans les rangs des Bavarois et pour le compte de Napoléon. Les garnisons qui occupaient les localités où se multipliaient les réfractaires ayant commis toute sorte d'excès, avaient été plus d'une fois désarmées et chas-

sées ; à Axams, un détachement de 250 hommes attaqué par les paysans avait dû s'enfuir honteusement, laissant aux mains des vainqueurs 19 blessés et 28 prisonniers. On ne voulut voir dans ces faits que des émeutes sans conséquence occasionnées par l'horreur qu'inspirait au peuple la loi de recrutement. C'était pourtant l'insurrection générale qui s'annonçait ; elle commençait en Tyrol comme autrefois en Vendée.

IX

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS.

En effet, grâce à l'intelligente activité de l'archiduc Charles, l'Autriche était prête à la lutte. Les préparatifs de guerre, les allées et venues de la diplomatie ayant rempli le mois de février et une partie du mois de mars, on voulait être sur le théâtre des opérations au commencement d'avril, c'est-à-dire aux premiers jours où la guerre est possible en Autriche, car c'est à peine s'il devait y avoir alors de l'herbe sur le sol.

On se fixa donc à Vienne sur le plan de cam-

pagne à adopter. D'abord, il fut établi qu'on ne ferait agir vers l'Italie et vers la Gallicie que les moindres forces de l'empire. On résolut d'envoyer sous l'archiduc Jean une cinquantaine de mille hommes (8ᵉ et 9ᵉ corps) pour seconder l'insurrection du Tyrol, et occuper par leur présence les forces des Français en Italie.

Ce prince avait voulu d'abord entrer directement dans le Tyrol par le Pustherthal, en passant des sources de la Drave aux sources de l'Adige, descendre par Brixen et Trente sur Vérone, et faire tomber ainsi toutes les défenses avancées des Français en se portant d'un trait sur la ligne de l'Adige par la route des montagnes que lui ouvrait l'insurrection des Tyroliens. Mais ce plan, contesté par l'archiduc Charles et son état-major, fit place à un plan moyen qui consistait à envahir le Tyrol par un corps détaché, et la haute Italie par le gros de l'armée. C'est d'après ces vues que furent distribuées les forces destinées à opérer en Italie.

Le huitième corps se réunit à Villach en Carinthie, sous les ordres du général Chasteler, auquel il était d'abord destiné ; le neuvième à Laybach en Carniole, sous le comte Ignace Giulay, ban de Croatie. Le général Chasteler, connaissant bien le Tyrol, fut détaché du huitième corps avec une douzaine de mille hommes, et chargé d'opérer par le Pustherthal, en s'avançant par les montagnes de l'Est à l'Ouest, pendant que le gros de l'armée suivrait dans la plaine la même direction.

Napoléon, ayant distribué son armée d'Allemagne en cinq corps, dont deux de réserve, avait le projet de marcher droit de Ratisbonne sur Vienne, par la grande route du Danube. C'était donc à Ratisbonne qu'il avait l'intention de concentrer ses forces, en négligeant le Tyrol et laissant les Autrichiens s'y engager tant qu'il leur plairait, certain de les envelopper et de les prendre entre son armée et celle d'Italie, s'ils ne se hâtaient de rétrograder. Toutefois, il

avait ordonné d'exécuter des travaux à Augsbourg, de creuser et de remplir les fossés, de palissader l'enceinte, de construire des têtes de pont sur le Lech, de manière à couvrir son flanc droit par un poste fortifié, tandis qu'il marcherait la gauche en avant. C'était la seule précaution projetée du côté du Tyrol (1).

Dans les premiers jours du mois d'avril 1809, les proclamations du gouvernement bavarois apprenaient officiellement aux Tyroliens que la guerre était déclarée à l'Autriche par la France et ses alliés. Le seul évêque qui demeurât encore dans le pays, M. de Lodron, prévoyant l'impression que cette nouvelle allait produire sur les esprits, se hâta d'exhorter le peuple à la tranquillité ; ce qui prouve qu'il était bien loin d'avoir la moindre part au projet d'insurrection dont on voulut plus tard rendre son clergé responsable.

1. M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. X, 83 seq.

Mais ces pacifiques conseils ne pouvaient avoir aucun résultat. Déjà trois proclamations, l'une de l'archiduc Jean, les deux autres du baron d'Hormayr, appelaient les Tyroliens aux armes. Après avoir accusé Napoléon d'avoir violé le traité de Presbourg, et la Bavière de n'avoir pas respecté la constitution tyrolienne, l'archiduc s'adressait à la fois aux nobles, aux prélats, aux bourgeois et au peuple : « Tyroliens, disait-il, je vous connais, et je suis assuré que vous serez dignes de vos pères, dignes de leur inébranlable fidélité, dignes de notre attente. » A la voix du prince s'unit celle d'Hofer qui de son côté annonçait que l'heure de la lutte avait sonné.

Son ordre du jour était daté de l'auberge de Sand en Passeyer, 9 avril 1809.

Ce même jour le feld-maréchal-lieutenant marquis de Chasteler, à la tête de six ou sept mille hommes de ligne, de trois escadrons et de dix-sept bouches à feu, passait la frontière

à Lintz, à la joie universelle du peuple et surtout des jeunes gens qui embrassaient les soldats autrichiens dans les rues, tandis que les petits enfants accouraient leur offrir du pain et du vin. Ce fut le signal de l'insurrection ; les vallées de Puster, de Ziller et de Vintschgau se soulevèrent à la fois, et les Tyroliens, tombant de tous côtés sur les Bavarois dispersés dans le pays, les vainquirent partout sans le secours de Chasteler, dont le sort en Tyrol fut d'arriver toujours trop tard ou de repartir trop tôt.

Le Tyrol devenait donc tout à coup un vaste champ de bataille où les hommes du pays devaient naturellement avoir l'avantage.

Qu'on veuille se figurer, en effet, cette immense chaîne de montagnes qui, partant du Saint-Gothard, sépare la Suisse de la Lombardie et se divise, en traversant le Tyrol, en trois ramifications parallèles dont l'une, au nord, sert de frontière au pays du côté de la Bavière,

l'autre, au sud, la ferme du côté de l'Italie, tandis que le rameau central, le plus considérable de tous, élevant entre le Tyrol allemand et le Tyrol italien l'imposante barrière du Brenner, va se réunir aux Alpes noriques sur le territoire de Salzbourg et de la Carinthie.

A ce formidable trident qui partage le Tyrol en nombreuses vallées dont les principales sont l'Innthal, l'Etschthal (vallée de l'Adige), et le Pusterthal, se rattachent plusieurs autres montagnes de grandeur et de formes différentes, tantôt chauves et dépouillées, tantôt couvertes de glaciers et de neiges, sillonnées par les torrents, déchirées par les précipices, dont les flancs se hérissent de rochers énormes ou de bois impénétrables, au pied desquelles dorment des lacs profonds où roulent plusieurs rivières, telles que l'Inn et la Sill, l'Adige et l'Eisack, découpant encore en mille parcelles ce sol déjà si étrangement accidenté.

Autant il était facile aux montagnards d'atta-

quer ou de se défendre dans ces défilés, ces ravins, ces vallées, ces forêts, qu'ils parcouraient dès l'enfance; autant une armée régulière embarrassée de bagages, de chevaux, de caissons et d'artillerie, trouvait de difficulté à s'ouvrir un passage pour envahir ou battre en retraite.

X

PREMIÈRE DÉLIVRANCE.

Aussitôt après son appel aux armes, André Hofer avait dirigé sur Sterzing les compagnies de Burgrafen-Amt, de Tyrol et de Passeyer. Il convoqua lui-même les gens de sa vallée par ces simples paroles qu'il prononça sur le seuil de sa maison : « Demain, pour Dieu, l'empereur et la patrie, on marchera en avant et chacun est invité à combattre en brave... »

Il invitait en effet et n'ordonnait pas.

Quand il partit de Passeyer à la tête de 1,500 hommes, tous soldats éprouvés et qui tous s'é-

taient confessés et avaient communié, un paysan, rencontrant cette troupe armée sur le pont de Saint-Léonard, dit au Sandwirth : « Faut-il que je marche aussi ? — Faut-il ? répliqua celui ci ; non, *il ne faut pas* : reste qui veut ! » — « Bien, reprit vivement le paysan ; en ce cas, je vais avec toi. »

La garnison de Sterzing apprit bientôt que les paysans approchaient. Craignant d'être cerné dans la ville, le major Speicher s'avança sur la grande route d'Italie et porta ses compagnies avec du canon dans la vaste plaine de Moos (Sterzinger Moosplatz), non loin du château de Sprechenstein et au bord d'un ruisseau qui se jette en cet endroit dans l'Eisack.

Le 11 avril, au point du jour, Hofer attaqua bravement les Bavarois, mais ceux-ci, en rase campagne, jouissaient de tous leurs avantages, tandis que les décharges de la mitraille jetaient le désordre parmi la petite armée tyrolienne.

Le Sandwirth, avec une présence d'esprit

remarquable, invente aussitôt pour ses gens un rempart d'un nouveau genre. Sur son ordre de grandes charrettes chargées de foin et conduites par d'intrépides jeunes filles s'avancent sur le champ de bataille et abritent d'excellents tireurs qui, visant l'un après l'autre les canonniers, les eurent bientôt couchés tous à terre. Dès les premiers coups de carabine, le major bavarois fut blessé ; ses soldats, après s'être vaillamment défendus, voyant les Tyroliens et leurs singulières tours roulantes gagner à chaque instant du terrain, perdirent cœur et jetèrent leurs armes. Ils furent faits prisonniers de guerre et enfermés au château de Marei. Hofer était vainqueur et s'illustrait par l'un des premiers faits d'armes de l'insurrection.

Tandis que le Sandwirth et les gens de Passeyer délivraient avec tant de promptitude et de bonheur le Sud-Tyrol jusqu'à Roveredo, où se trouvait le général Baraguay d'Hilliers avec une division italienne, d'autres chefs, parmi

lesquels ses deux intimes amis Straub de Hall et Bucher du bourg d'Axams, attaquaient les Bavarois au nord. Le lieutenant ennemi Bærnklau, qui occupait la ville de Hall, dut céder à l'intrépidité de Straub et poser les armes; mais ce que les paysans souhaitaient avant tout, c'était d'emporter la capitale.

Toutefois, à cette première attaque d'Inspruck, il n'y eut, à vrai dire, ni plan bien concerté ni unité de direction, ni chef commun. Chaque paroisse avait son capitaine, plus ou moins obéi. Ce que tous voulaient, c'était, n'importe comment, chasser les Bavarois.

Bucher, ayant repoussé loin d'Axams les troupes envoyées pour forcer les jeunes gens à s'enrôler, fut en les poursuivant entraîné jusqu'à Inspruck.

Arrivé là, il risqua ce coup hardi. Il n'avait guère sous ses ordres que 70 à 80 hommes, mais à peine parut-il sur les hauteurs voisines d'Inspruck, que de tous côtés accoururent les

montagnards qui n'attendaient qu'un signal. Bientôt on vit leurs bandes couronner les collines, drapeaux déployés et musique en tête.

Le général Kinkel commandait la place; il chargea le colonel Dittfurt de chasser cette poignée de paysans, et celui-ci, plein de confiance en son courage et de mépris pour un tel ennemi, sortit de la ville, à la tête de son régiment. Bientôt le canon tonna dans la plaine, une vive fusillade répondit ; le combat devint général ,et les habitants, du toit des maisons, en suivaient les phases diverses avec la plus vive émotion.

Bucher n'avait d'autre tactique que de pousser en avant et de se maintenir sur les hauteurs. En vain le brave Dittfurt lança ses dragons dans la vallée, tandis que ses fantassins faisaient des efforts inouïs pour enlever le Berg-Isel, mont fameux dans toutes les guerres de l'indépendance tyrolienne. Les soldats repoussés chaque fois roulaient, plutôt qu'ils ne descendaient,

parmi les monceaux de neige, sur le flanc de la montagne. La lutte dura toute la journée du 11 avril.

Le lendemain, les paysans se portèrent sur la ville et parvinrent jusqu'au pont que défendait la mitraille. Le général Kinkel, qui jusque-là n'avait pas permis à une députation de la ville de se rendre auprès des paysans, voyant Inspruck cernée de tous côtés, ne crut pas devoir sacrifier tout son monde à une résistance désormais inutile. Il permit à quelques magistrats et au Père provincial des Capucins d'entrer en pourparlers avec les assaillants. Il était trop tard. Les canonniers étaient presque tous tombés, les paysans se précipitaient sur le pont avec de grands cris, s'emparaient des pièces qu'ils traînaient en triomphe et pénétraient dans la ville.

Dittfurt, déjà deux fois blessé, voyant fuir de tous côtés ses gens, pousse son cheval en avant pour leur barrer le passage et les ramener au

combat; cris, protestations, menaces, tout est inutile. Maîtres de l'hôpital et des maisons voisines, les paysans font pleuvoir sur lui une grêle de balles ; alors l'intrépide officier, dans son désespoir, se précipite seul sur la porte de l'hôpital, mais atteint à la tête, il roule dans la poussière. On ne put qu'à grand'peine lui arracher son épée et le transporter chez le général ; il voulait mourir sur le champ de bataille.

La chute de Dittfurt mit fin à la résistance ; la plupart des autres officiers étaient tués ou pris ; les soldats posèrent les armes. Seuls, le major comte Erbach et quelques dragons, le sabre entre les dents et la carabine à la main, s'ouvrirent un passage et s'enfuirent au galop par l'arc de triomphe sur la route de Hall, où ils tombèrent dans les mains de Straub.

Les paysans n'abusèrent pas de leur victoire ; ils traitèrent Dittfurt avec le respect dû à son courage ; mais le colonel, malgré les soins dont

on l'environna, fut emporté par une fièvre violente trois jours après. Pas un Bavarois ne fut maltraité, grâce à l'intervention du clergé qni protégea jusqu'aux Juifs réfugiés dans ces mêmes couvents qu'ils pillaient naguère.

Dans l'ivresse du triomphe, les Tyroliens arrachèrent le drapeau de Bavière et arborèrent l'aigle d'Autriche après l'avoir solennellement promenée dans les rues.

Tout à coup un grand cri retentit : l'ennemi ! l'ennemi !

Voici ce qui était arrivé. Dans le même moment où Hofer battait les Bavarois à Sterzing, une longue file de recrues françaises, envoyées pour renforcer plusieurs corps, et qui s'étendait de Vérone à Inspruck, se vit couper par l'insurrection. Partie se replia sur Vérone où elle fut hors de tout danger ; partie se jeta au delà du Brenner, se flattant de rencontrer à Inspruck les avant-postes franco-bavarois. Elle marcha donc, suivie en queue par Chasteler et

André Hofer qui passaient le Brenner pour opérer la délivrance du Tyrol allemand. Mais au nord comme au midi du Brenner, sur l'Inn comme sur l'Adige, le soulèvement était violent et général. Les postes bavarois, assaillis partout en même temps, avaient été pris, égorgés, ou refoulés dans Inspruck, et cette ville elle-même, on l'a vu, était aux mains des paysans vainqueurs.

Le général Bisson, qui commandait la colonne française, forte de trois à quatre mille hommes, et qui espérait enfin se réunir aux troupes du général Kinkel, fut stupéfait d'apprendre de la bouche d'un Tyrolien que le commandant était prisonnier avec tout son monde.

« Cela n'est pas possible, s'écria Bisson ; j'ai ordre de me réunir à lui !... » — Un officier, croyant à une mystification, eut l'imprudence de s'approcher des portes de la ville. Un coup de feu le jeta mortellement blessé à bas de son cheval.

Il fallut envoyer un parlementaire avec le drapeau blanc, accompagné d'un officier d'état-major. Ils virent Kinkel prisonnier, et revinrent tristement annoncer que la ville était occupée par 13,000 paysans et qu'il n'y avait plus qu'un parti possible, se rendre ! Le général ne voulut pas d'abord en entendre parler. Mais ses recrues étaient mal armées et mal aguerries ; les bandes victorieuses d'André Hofer ne devaient pas tarder à apparaître ; déjà les Tyroliens, sans perdre de temps, avaient fermé les portes, garni tous les abords de la place, et s'avançant dans la plaine, cernaient peu à peu le corps franco-bavarois, dont l'arrière-garde avait été déjà coupée, faite prisonnière et tous les bagages enlevés.

Le général consentit alors à s'entendre avec quelques habitants d'Inspruck ; mais il réclamait la liberté de se retirer à Augsbourg, jurant du reste qu'il ne se rendrait jamais à des bourgeois.

Alors parut un Tyrolien nommé Teimer, revêtu d'un uniforme de major autrichien dont il avait le brevet. Bisson hésitait encore, quand retentit un coup de canon : c'était le signal d'une attaque générale. Il fallut se résigner à signer une capitulation aux termes de laquelle la colonne entière demeurait prisonnière de guerre!

Ainsi, après quatre jours de combat, les Tyroliens voyaient en leur pouvoir deux généraux, dix-sept officiers d'état-major, cent quinze autres officiers, cinq mille neuf cent dix hommes, trois drapeaux, cinq canons et huit cents chevaux (13 avril).

Le lendemain du jour où le malheureux Bisson avait dû se rendre, les Autrichiens entraient dans Inspruck, salués avec enthousiasme par le peuple. Toutes les cloches sonnaient, des feux de joie s'allumaient de toutes parts ; on embrassait les soldats comme de vieux amis et même, dans leur transport, les paysans caressaient et baisaient jusqu'à leurs chevaux.

Des scènes semblables eurent lieu dans les autres villes. Mais à Brixen, à la joie se mêlait le désir de la vengeance. Quand la ville tomba au pouvoir des paysans, ceux-ci se mirent aussitôt à la recherche du kreishauptmann Hofstetten, résolus à lui faire payer cher ses exactions et sa tyrannie. Dans son épouvante, ce persécuteur des prêtres pensa qu'un prêtre pourrait seul le prendre en pitié et le défendre. Il courut au palais du prince-évêque, M. de Lodron, qui l'accueillit avec bonté et offrit également asile à plusieurs autres fonctionnaires bavarois. A cette nouvelle, les paysans se pressent en tumulte aux abords du palais, réclamant à grands cris leur victime ; mais le noble prélat leur déclara résolûment qu'il faudrait passer sur son cadavre avant de toucher à un seul de ses protégés, et arracha le malheureux aux mains des Tyroliens qui déjà le couchaient en joue.

Dans le Tyrol italien, le succès n'était pas moindre. Chasteler, voyant le nord délivré, re-

descendit avec André Hofer pour concourir aux opérations de l'archiduc Jean, qui venait de remporter, en Italie, la victoire de Sacile.

Revenus par le Brenner sur Trente, Chasteler et Hofer se présentèrent avec toute la levée en masse du Tyrol et sept ou huit mille Autrichiens devant la position du général Baraguay d'Hilliers, qui, tourné par les vallées latérales, dut se replier sur Roveredo, puis sur Rivoli, où appuyé sur l'armée d'Italie il n'avait plus d'entreprises sérieuses à craindre.

Ainsi, vers la fin du mois d'avril, sauf la forteresse de Kufstein occupée par les Bavarois, le Tyrol était entièrement libre. Dans toutes les églises on célébra la fête de la délivrance, et le peuple se plaça solennellement sous le patronage de saint Georges.

La lutte cependant n'était point finie ; elle commençait à peine. Par un terrible retour de fortune, le Sandwirth et ses compatriotes allaient se voir tout à coup abandonnés de l'Au-

triche, attaqués par des forces supérieures, réduits à la dernière extrémité; mais avec une persévérance vraiment héroïque, ces montagnards ne s'abandonneront pas eux-mêmes et avant de succomber, délivreront encore deux fois leur pays.

XI

NOUVELLE INVASION.

Le Tyrol était donc libre ; mais ce même mois d'avril 1809, témoin de sa délivrance, devait s'achever pour les paysans vainqueurs dans les angoisses d'une nouvelle invasion. Les défaites successives des Autrichiens à Abensberg, à Landshut, à Eckmühl, à Ratisbonne, forçaient l'archiduc Charles à se retirer au fond de l'Autriche ; l'archiduc Jean, ne pouvant plus dès lors se maintenir en Italie, se repliait sur la Styrie ; le feld-maréchal Jellachich était chassé

de Munich par les Français et rejeté du côté de Salzbourg (1).

La retraite de l'archiduc Jean laissait le pays ouvert au sud et menacé par l'armée du prince Eugène ; sa frontière du nord, de Reutte à Kufstein, était sans défense, et Chasteler, abandonnant le Tyrol italien sans grand désir de défendre le Tyrol allemand, ramenait précipitamment son armée de Roveredo dans l'Innthal.

Malgré tant de tristes nouvelles et de si cruelles appréhensions, partout sur son passage se manifestait la même ardeur. Le peuple accourait des vallées et des montagnes pour couvrir la frontière ; les étudiants de l'université

1. Napoléon ordonna aux Bavarois d'occuper Munich, d'y ramener leur roi, de refouler la division Jellachich, qui avait été détachée du corps de Hiller, de la pousser de Munich sur Salzbourg, de pénétrer ensuite dans le Tyrol pour replacer ce pays sous la domination de la maison de Bavière. Cette dernière mesure, en rappelant les Bavarois chez eux, avait l'avantage d'éclairer la marche de l'armée du côté de l'Italie et de la mettre en garde contre toute tentative de l'archiduc Jean. (M. Thiers, t. X, p. 230.)

d'Inspruck se formaient en compagnie sous les ordres du professeur de Mersi et marchaient vers Seefeld au nombre de cent quatre-vingts; Straub, après avoir traversé les postes français au milieu de périls extrêmes, revenait de la cour de l'empereur François avec 200,000 florins, soixante-dix barils de poudre et douze de plomb. Ne craignant plus de manquer de munitions, les paysans dès lors se crurent invincibles et prêtèrent l'oreille avec plus d'enthousiasme encore à la voix des prêtres et des moines bannis qui, sortis de leurs profondes retraites, parlaient aux nouveaux Macchabées le langage des prophètes et leur promettaient la victoire.

Leur indignation n'en était que plus vive contre Chasteler, qui, du 2 au 11 mai, campa tranquillement dans la vaste plaine qui sépare Hall d'Inspruck, pendant que l'armée bavaroise s'avançait dans le pays. C'était à plus de 10,000 hommes commandés par le maréchal

Lefebvre et les généraux Wrede et Deroy, que quelques compagnies de paysans s'efforçaient de barrer le passage.

En vain les Tyroliens défendirent-ils bravement le Pas de Strub (12 mai) ; en vain, remplissant de tirailleurs les flancs boisés des montagnes, firent-ils éprouver aux Bavarois des pertes sensibles ; ceux-ci avançaient toujours.

Le 13, Wrede attaquait Chasteler qui s'était enfin porté vers Sœll, le repoussait dans la vallée de l'Inn et remportait sur lui, à Wœrgl, une si complète victoire, que le feld-maréchal ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il s'enfuit jusqu'à Rattenberg, et de là au Brenner, n'échappant qu'à grand'peine à la fureur des paysans qu'exaspéraient ses lenteurs et sa défaite (1).

1. Nous avons suivi, dans ce récit, les historiens tyroliens. Voici comment M. Thiers raconte les faits. « Chasteler, attiré du Tyrol italien dans le Tyrol allemand par le danger des Autrichiens sur le Danube, avait couru à Inspruck et d'Inspruck avait couru (?) à Kufstein. Il

Cependant, en butte à chaque pas aux coups d'un ennemi presque invisible, les Bavarois se vengeaient des Tyroliens qu'ils ne pouvaient atteindre, sur tout ce qui leur était le plus cher. Plus d'une fois des infortunés sans armes furent

avait poussé quelques avant-postes sur la route de Salzbourg par Lofen et Reichental. Un autre corps autrichien, celui du général Jellachich, qui au début de la campagne marchait latéralement au corps de Hiller, avait suivi, en se retirant comme en avançant, la route qui longe le pied des montagnes. Il s'était replié sur Salzbourg, de Salzbourg sur Leoben, après avoir défendu contre la division de Wrede les avant-postes de Luegpass et d'Optenau. Les troupes réunies de Jellachich et de Chasteler s'élevaient de 16 à 17 mille hommes sans les Tyroliens, et bien commandées, résolues à s'enfermer dans les montagnes, elles auraient pu créer sur notre droite et nos derrières une fâcheuse diversion. Mais elles avaient reçu pour instruction de se joindre aux masses agissantes, elles étaient divisées en plusieurs corps indépendants les uns des autres, s'entendaient mal avec les Tyroliens, et ne pouvaient pas dès lors se rendre bien redoutables.

Lefebvre, avec les divisions Wrede et Deroy, après avoir débloqué Kufstein, défendu par une garnison bavaroise, s'enfonça dans le Tyrol allemand. Ce vieil officier, peu capable de conduire une grande opération, était excellent pour livrer avec vigueur et intelligence une suite de petits combats. Il repoussa partout les avant-postes autrichiens, et enfin, le 13 mai, rencontra Chasteler dans

impitoyablement massacrés ; à Waidring, l'église fut pillée, le tabernacle brisé, les saintes hosties profanées ; mais surtout la petite ville de Schwartz attesta par ses ruines la barbarie des envahisseurs. Vaillamment défendue, mais en vain, par les paysans, et tombée au pouvoir de Wrede, elle devint aussitôt le théâtre d'excès sans nombre, et, par ordre du vainqueur, fut livrée aux flammes. Toutes les supplications étaient demeurées inutiles. La nuit venue, on vit les soldats, la torche en main, courir par les rues, attisant l'incendie, poussant des cris sau-

la position de Worgel. Celui-ci s'était retranché sur des hauteurs, ayant derrière ses ouvrages les troupes autrichiennes, et au loin sur ses ailes les Tyroliens insurgés, qui tiraillaient avec une grande justesse et roulaient d'énormes rochers. Le vieux Lefebvre, après avoir essayé vers ses deux ailes d'un combat de tirailleurs désavantageux pour ses troupes, aborda de front l'ennemi, enleva sous un feu terrible les positions de Chasteler, dispersa la nuée des insurgés et mit les Autrichiens dans une déroute complète. Puis *brûlant quelques villages tyroliens*, il se porta vers Inspruck dont il se rendit maître. » (T. X, p. 205.)

vages auxquels se mêlaient les lamentations des habitants et les joyeuses fanfares de la musique militaire. Après avoir réduit en cendres le palais du comte Tannenberg, le feu gagna l'hôpital où gisaient les soldats blessés ou malades, et courant de maison en maison, transforma bientôt ce bourg, naguère si paisible et si gai, en une vaste fournaise dont les rouges et vives lueurs se réflétaient au loin sur les bois de pins et les eaux de l'Inn. Au point du jour, quatre cents maisons, deux hôpitaux, six magasins de blé, etc..., n'étaient plus que des ruines fumantes. Le couvent et l'église des Franciscains avaient échappé comme par miracle, et l'église paroissiale, monumental et curieux édifice du xvie siècle, ne devait son salut qu'au dévoûment d'un brave officier bavarois. On dit qu'un soldat qui, durant cette affreuse nuit, appuyé contre un mur en ruines, contemplait ce spectacle navrant, s'écria frémissant de tous ses membres : « Grand Dieu ! tu es juste, et

de telles abominations, tu les dois punir ! »

Lefebvre survint deux jours après. Bien qu'il laissât Wrede agir librement dans un genre d'expédition dont ce dernier avait l'expérience, il ne put cette fois contenir son mécontentement et blâma hautement des indignités dont plus tard nous le verrons donner à son tour l'exemple.

Les Bavarois, sans rencontrer désormais de sérieuse résistance, s'avancèrent vers Inspruck et l'occupèrent. Le Sud-Tyrol avait moins à souffrir. Hofer qui, avec le lieutenant-colonel autrichien comte Leiningen, protégeait Roveredo, avait été d'abord, il est vrai, rejeté au delà de Trente par les 6,000 hommes que commandait le général Ruska ; mais encouragé par un message de l'archiduc Jean, il n'en organisait pas moins activement la défense.

Après avoir enrégimenté en compagnies régulières, sous de braves officiers, les paysans welches dont il parlait facilement la langue, il

était venu jeter son cri de guerre aux hommes de sa vallée, leur persuadant sans peine que « mieux valait mourir en combattant l'ennemi, que de devenir ses victimes. »

Bientôt (20 mai) il parut aux environs de Méran à la tête de 8,000 hommes. Apprenant que Chasteler, effrayé de l'ordre donné par Napoléon de le fusiller sans merci, s'obstinait à quitter le Tyrol, le Sandwirth prend avec lui quelques paysans et se présente à l'improviste devant le feld-maréchal, alors à Mülbach. Là, il lui rappelle sans ménagements sa promesse « de vivre, de combattre, de mourir avec les Tyroliens », et lui parle avec tant de franchise et d'énergie, qu'un homme d'honneur ne pouvait hésiter. Chasteler se rendit aux représentations du paysan, jura de rester en Tyrol et donna au brave Hofer un beau sabre d'honneur et deux magnifiques pistolets. Mais la nuit, que le maréchal passa sans dormir, lui parut une plus sûre conseillère, et le lendemain, il aban-

donnait le pays et se retirait, avec une partie de son armée, d'abord à Lienz, puis à Kreutzberg. Le général Buol qui, par crainte des paysans, n'osa le rejoindre, occupa le Brenner avec 13,000 hommes.

Hofer, n'ayant plus à compter que sur lui-même, prit aussitôt avec ses amis la résolution hardie de marcher droit sur Inspruck. Pour cette expédition, 6,000 hommes de milices tyroliennes, 800 Autrichiens que lui donna Buol et six canons de petit calibre, c'était tout ce dont pouvait disposer le Sandwirth.

Sans doute, le départ subit du duc de Dantzig pour Salzbourg, départ nécessité par la triste bataille d'Aspern (la même que nous appelons bataille et parfois victoire d'Essling), affaiblissait considérablement l'armée bavaroise qui, placée sous les ordres de Deroy, ne comptait plus que 8,000 hommes de pied, 8 à 900 chevaux et vingt pièces d'artillerie. Mais d'un autre côté, la valeur bien connue d'un ennemi

encore supérieur en forces, la vue des patrouilles qui sillonnaient l'Innthal, l'épouvante causée par le désastre de Schwartz, l'ignorance où étaient les Tyroliens du dernier échec de Napoléon en Allemagne, enfin l'appréhension de plus grands malheurs avaient ébranlé à la dernière heure le courage d'un grand nombre, et les timides suppliaient Hofer de renoncer à une entreprise folle et de ne pas les perdre en se perdant lui-même.

Du reste, vivres et munitions lui manquaient, au point qu'il y eut des compagnies qui durent combattre tout un jour à jeûn.

Lui, fort de sa confiance en Dieu, répliquait à tout avec une héroïque simplicité : « Pour Dieu, pour la constitution du pays, pour nos anciens maîtres, nous devons vaincre ou mourir. » Combattre jusqu'à la mort, c'était pour lui et les siens un devoir religieux.

Le 24 mai au soir, la petite armée tyrolienne était campée à trois heures de poste d'Inspruck,

sur les hauteurs du Schœnberg. Par ordre d'André Hofer, l'un des aumôniers adressa aux paysans quelques énergiques paroles, puis d'une voix forte leur donna l'absolution générale, et pour pénitence, le combat. Tous étaient encore agenouillés, quand leur chef, debout, la main levée, promit à Dieu, s'il leur accordait la victoire, de célébrer désormais comme fête nationale, la solennité du Sacré-Cœur de Jésus auquel il vouait de nouveau la terre du Tyrol. Mille cris belliqueux répondirent, répétés par les échos des montagnes dans le silence de la nuit. Le Tyrol, qui avait déjà trouvé son Guillaume Tell, venait d'avoir aussi son serment du Grütli.

La fatigue d'une longue marche rendait fort périlleux le combat du lendemain ; mais attendre était impossible : les Bavarois paraissaient n'avoir encore aucun soupçon de l'attaque audacieuse qui les menaçait ; le *landsturm* (troupes levées en masse) se montrait

impatient de tout retard, et la confiance de tous avait grandi à l'arrivée d'un renfort envoyé par Joseph Straub sous la conduite du capitaine Joseph Speckbacher.

Le nom de ce dernier était déjà fameux ; nul n'ignorait comment, tout jeune encore, ce paysan de Rinn (village situé entre Hall et Inspruck) avait tué un ours énorme et s'était emparé avec les mains d'un de ces vautours géants, fléau des jeunes agneaux, qu'on nomme *læmmergeyer* ; comment devenu garde-chasse, il s'était illustré par son adresse et sa bravoure ; comment au début de l'insurrection il avait avec Straub délivré Hall et fait prisonnière la cavalerie bavaroise. Cet homme de tête et de bon conseil, terrible et généreux, inépuisable en ressources et « l'Ulysse de cette guerre », comme parle un auteur tyrolien, tous l'admiraient, surtout quand on voyait son fils âgé de dix ans, imitant déjà la vertu paternelle, marcher à ses côtés au combat.

Et maintenant, nous plaçant au centre de l'armée tyrolienne, jetons, pour suivre ses mouvements avec quelque intérêt, un rapide coup-d'œil sur le champ de bataille. Si descendant du Schœnberg et laissant à droite le village de Pastch, à gauche celui de Mutters, nous suivons le cours de la Sill, nous parvenons, comme d'étage en étage, au travers des hauteurs boisées, jusqu'au Berg-Isel qui domine au sud la ville d'Inspruck. Tout en face de nous, aux portes de la ville, s'élève l'abbaye de Wilten avec ses deux églises, et à deux kilomètres sur notre droite, le vieux château impérial d'Ambras (1). La rive droite de l'Inn où nous sommes se relie à l'autre bord par deux ponts, l'un au

1. Napoléon, maître du Tyrol, avait fait transporter à Paris un illustre trophée qui se trouvait à Ambras ; c'était avec l'armure de François Ier celles de Charles, duc de Bourbon, d'Henri de Bourbon, duc de Montpensier, d'Henri de Guise, d'Anne de Montmorency, de François et d'Henri de Montmorency, de Charles de Gontaut-Biron... O vicissitudes des choses humaines !

centre de la ville, l'autre en aval vis-à-vis du village de Mülhau, derrière lequel se dressent presque à pic d'horribles montagnes aux sommets déchirés et hautes de 2,000 mètres.

Les Tyroliens s'avançaient sur trois colonnes : le centre, commandé par Hofer et le lieutenant-colonel autrichien Ertl, marchait sur le Berg-Isel; l'aile gauche, sur Mutters, et de là au bord de l'Inn ; l'aile droite, sur Pastch dans la direction du château.

Par malheur, avant que les assaillants eussent tous occupé leurs positions, quelques chasseurs de Speckbacher attaquèrent, bien avant l'heure convenue, les avant-postes bavarois, entraînant leurs compagnons avec eux L'ennemi fut culbuté sans peine, mais aussitôt la générale retentit par toute la ville, et Deroy ne tarda pas à sortir avec toutes ses forces également divisées en trois corps, braquant ses canons contre les points déjà envahis, surtout contre le Berg-Isel. La lutte fut acharnée et

dura tout le jour, mais sans résultat décisif. Soutenue par l'artillerie qui mettait en feu tous les environs de Wilten, l'infanterie bavaroise fit des prodiges ; toutefois les paysans ne perdirent pas un pied de terrain, bien qu'une pluie continuelle mouillât leur poudre et leurs carabines.

Deroy fort inquiet rentra dans la ville, dépêcha un courrier à Lefebvre pour réclamer du renfort, dirigea les caissons sur Hall et laissa toute la nuit ses troupes sous les armes, chevaux harnachés et canons chargés. Ce général, qui s'était partout signalé par son humanité et son caractère chevaleresque, fit porter aux paysans des paroles de paix ; cet acte de modération passa dans le camp tyrolien pour un aveu de faiblesse et n'obtint aucun résultat.

Deroy ignorait qu'André Hofer ne pouvait pour le moment songer à une nouvelle attaque : il n'avait plus ni vivres ni munitions. Pour s'en procurer, plusieurs des siens partirent dans

diverses directions, et quelques-uns coururent même jusqu'à Méran. A ces braves se trouvaient bien mêlés quelques poltrons qui, pour excuser leur couardise, répandirent partout l'alarme, assurant que si on livrait un nouveau combat, pas un homme cette fois n'en reviendrait. Ces propos excitèrent une si grande frayeur parmi les femmes de Méran, qu'elles se réunirent en troupe pour aller toutes à Inspruck et ramener leurs fils et leurs maris. On eut beaucoup de peine à les calmer.

Malgré ces craintes qui n'étaient point absolument vaines, l'armée tyrolienne s'accrut de nombreux contingents, et le 29, à quatre heures du matin, fidèles au même plan qu'ils avaient suivi déjà, les Tyroliens attaquèrent la ville.

A la tête des compagnies de Méran et de Mais, qui formaient l'aile gauche, apparaissait, nouveau Pierre l'Hermite, l'intrépide capucin Joachim Haspinger, dit Barbe-Rouge, sans autres armes que son grand crucifix.

De son côté, le général Deroy, à pied, aux premiers rangs, animait ses gens à l'attaque du Berg-Isel défendu par 8,000 paysans.

Une vive fusillade, une immense clameur l'accueillirent. Les Tyroliens dont le courage se tournait en fureur, tantôt cachés dans les fourrés, faisaient pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles ; tantôt, s'élançant impétueusement de leurs retraites, saisissaient les soldats corps à corps et les précipitaient du haut de leur forteresse. Un moment toutefois Ambras et le Berg-Isel furent emportés par les Bavarois ; mais Hofer accourt, enflamme d'ardeur les paysans ébranlés, fait replier ses deux ailes sur le centre pour envelopper l'ennemi, tandis que le brave Ertl l'attaque vivement en flanc avec deux compagnies de milices. Cette habile manœuvre et surtout l'enthousiasme excité par le sandwirth qui, le sabre à la main, prie à haute voix le ciel, décident la victoire ; les soldats culbutés fuient en désordre dans la plaine.

A la même heure, de grands cris retentissent sur les hauteurs qui dominent la Sill : c'était le major Teimer qui accourait avec tous les gens d'Oberinnthal.

Il était quatre heures du soir; il y eut un instant de trêve et l'on entra en pourparlers, Hofer songeant à ménager ses munitions, Deroy voulant dissimuler et préparer sa retraite. Bientôt le feu recommença et dura jusqu'à la nuit. Les paysans, épuisés de fatigue, s'établirent sur les hauteurs dont ils restaient les maîtres, ne laissant libre qu'un seul point, le pont de Mülhau.

Cette dernière chance de salut n'échappa point à Deroy. Tandis que le camp tyrolien s'illuminait de mille feux, le général, dans les ténèbres et le plus profond silence, abandonnait la ville, et pour mieux tromper l'ennemi, ne retirait ses avant-postes qu'après avoir vu défiler sur le pont de Mülhau infanterie, cavalerie, artillerie et charriots de blessés. A minuit,

il n'y avait plus dans les rues désertes que quelques soldats se hâtant de rejoindre l'armée en retraite.

Quel ne fut pas l'étonnement d'André et des siens, quand au point du jour ils ne retrouvèrent plus devant eux leurs adversaires de la veille ! Mais la joie l'emporta de beaucoup sur le désappointement, et bientôt 15,000 paysans encombraient les rues et les places.

Les habitants n'étaient pas sans crainte en entendant les cris et les chants de ces terribles montagnards ; tout à coup à ce tumulte étourdissant succède un profond silence : les cloches des églises tintaient pour l'*Angelus*, et les vainqueurs priaient, agenouillés dans les rues et appuyés sur leurs carabines.

Hofer, qui avait tué ou blessé à l'ennemi 1,500 hommes, lui avait fait 200 prisonniers, s'était emparé de cinq canons et de quinze fourgons, entra dans Inspruck sans la moindre ostentation à la tête de ses compagnies

de Passeyer, tandis que Teimer avec ses volontaires poursuivait l'armée en retraite. Celle-ci, resserrée sur la rive gauche de l'Inn, devait être anéantie par les populations en armes, si elle ne parvenait à franchir le défilé de l'Anger-Berg. Heureusement pour elle, le commandant tyrolien chargé d'occuper l'étroit passage n'exécuta point l'ordre et laissa Deroy fuir jusqu'à Kufstein avec les débris de ses troupes (31 mai).

Napoléon, qui avait envoyé à Milan le général Caffarelli, ministre de la guerre du royaume d'Italie, lui ordonna de réunir tout ce qu'il y avait de détachements disponibles pour bloquer le Tyrol italien, en occupant les défilés des montagnes. Il prescrivit au prince Eugène de laisser la division Ruska à Klagenfurth, pour opérer le même blocus du côté de la Carinthie. Le général Deroy dut en faire autant du côté de la Bavière, en occupant Rosenheim et Kufstein,

de manière à renfermer cette espèce d'incendie dans des limites qu'il ne pût franchir, sauf à sévir plus activement contre les Tyroliens, lorsqu'on en aurait fini avec la grande armée autrichienne.

Le Tyrol une seconde fois délivré rendit à Dieu de nouvelles actions de grâces. C'était le 1er juin, et par une coïncidence que la piété du peuple ne manqua pas d'admirer, ce jour-là même tombait la fête du Très-Saint Sacrement. Les processions sillonnèrent donc les vallées et les flancs des montagnes ; mais, hélas ! en bien des paroisses les arcs de triomphe se dressaient sur les ruines, l'office divin se célébrait dans l'église dévastée, et la troupe fidèle qui chantait le *Te Deum* avec le prêtre revenu de l'exil, allait ensuite réciter le *De Profundis* au cimetière couvert de nouvelles tombes. Cependant nul ne se plaignait, tous étaient fiers de leur fidélité récompensée par la victoire, — ceux-là

surtout qui s'étaient battus avec Hofer sur les hauteurs du Berg-Isel (1).

1. Là s'élève aujourd'hui une pyramide avec cette inscription :

Donec erunt montes et saxa et pectora nostra,
Austriacæ Domui mœnia semper erunt.

Fasse le ciel que les princes de Habsbourg soient toujours fidèles à Dieu et à l'Église, comme leur peuple du Tyrol leur a été fidèle, et ne méritent jamais l'anathème que ces fiers paysans ne manquent pas de jeter à qui touche à leur foi et à leurs droits !



XII

UN NOUVEAU RONCEVAUX.

L'enthousiasme du peuple et les honneurs rendus au sandwirth par les magistrats et les chefs des milices démontraient que c'était bien à lui seul que la confiance de tous prétendait commettre l'exercice du pouvoir. Aussi le commissaire impérial, baron d'Hormayr, qui survint bientôt après, fut-il accueilli avec la plus complète indifférence. En vain, s'établissant dans la Burg, résidence des gouverneurs, déploya-t-il une activité merveilleuse ; en vain circulaires, journaux, proclamations, bulletins

de victoire, nouvelles vraies ou fausses, pleuvaient de ses bureaux. « Il formait en Tyrol une personnalité isolée dont on estimait le talent, mais que nul lien ne rattachait au peuple » (Weber). — C'était un bureaucrate.

Le baron, qui n'apparaissait qu'après les victoires et s'esquivait à l'ombre du moindre danger, chercha par tous les moyens à rabaisser le brave Hofer. Celui-ci, dont le désintéressement était parfait et qui avait pour principe que « le commandant du Tyrol était fait pour le pays, et non le pays pour le commandant », résolut de se retirer à Passeyer, sachant bien qu'à l'heure où il faudrait combattre, l'écrivain ne disputerait plus la place au paysan.

Mais avant de partir, il voulut acquitter le serment du Schœnberg.

Le journal d'Inspruck (juin 1809) publia donc une ordonnance qui portait que « en vertu du vœu fait la veille de la dernière délivrance par les chefs des défenseurs du pays, la fête du

Sacré-Cœur de Jésus était élevée au rang de solennité fériée et serait désormais marquée en caractères rouges au calendrier tyrolien. En perpétuelle mémoire de la victoire du 29 mai, le dernier jour de ce même mois devait être chantée une messe d'actions de grâces avec procession et bénédiction du Saint-Sacrement. »

Ces pieuses dispositions, prises de concert avec le clergé, furent tournées en ridicule par les feuilles étrangères ; Hormayr eut trop d'amour-propre pour paraître à l'église ; mais Hofer et tous les vrais Tyroliens n'en furent que plus ardents à bénir, à prier leur tout-puissant défenseur.

Le Tyrol est demeuré fidèle au vœu du paysan, et cette année même (1) nous avons vu, non sans une émotion profonde, les magistrats

1. 1868, époque où l'auteur, alors en Tyrol, publia pour la première fois ces pages.

et le peuple assister dans la vieille église de la Compagnie de Jésus à cette fête du Sacré-Cœur introduite en Tyrol à la demande des États, abolie par les bureaucrates et rétablie par Hofer, comme fête nationale, après chaque délivrance.

Un billet autographe adressé par l'empereur d'Autriche au Tyrol et au Vorarlberg (1) mit le comble à la joie en confirmant toutes les espérances, François Ier, après avoir annoncé comment Napoléon, à la journée d'Aspern, avait cessé d'être invincible : « plein de confiance en Dieu et mon droit, disait-il, je déclare ici à ma fidèle comté de Tyrol qu'elle ne doit jamais plus être séparée de l'empire d'Autriche, et que *je ne souscrirai d'autre paix que celle qui*

1. Le 29 mai, les montagnards du Vorarlberg avaient également chassé les troupes bavaroises. — Le Billet de l'empereur, publié le 19 juin dans le journal d'Inspruck, était daté de Volkersdorf, 29 *mai*. La lettre qu'envoyait François Ier aux paysans se croisait donc avec leur bulletin de victoire.

réunira indissolublement ce pays à la monarchie. »

De son côté, l'archiduc Charles écrivait à Chasteler dont il ignorait la retraite : « J'ai, le 21 et le 22 mai, battu l'armée de Napoléon en bataille rangée près du Danube. L'ennemi a perdu ses meilleurs généraux, le maréchal Lannes et de quarante à cinquante mille hommes ; il se tient depuis lors sur la défensive à Vienne. J'ai le dessein de prendre l'offensive et l'espoir de chasser l'ennemi de l'Autriche. Animez le courage des braves Tyroliens. S'ils demeurent unis, ils sont invincibles dans leurs montagnes. »

Mais l'empereur et l'archiduc avaient compté sans Wagram ! L'armistice de Znaïm fut signé (1) ; il n'y était pas question du Tyrol... Oubli cruel qui livrait ce malheureux pays à la

1. « L'armistice de Zaïm fut signé le 11 juillet 1809, à minuit, et porta la date du 12. L'un des avantages de l'armistice était de pouvoir employer juillet et août à la soumission du Tyrol. Les Bavarois furent donc reportés

vengeance du vainqueur ; impardonnable abandon que n'excuse pas assez la détresse de l'Autriche.

Les paysans refusèrent obstinément de croire à la fatale nouvelle. Ne lisaient-ils point dans les journaux inspirés par Hormayr, que c'en était fait de Napoléon ? Les Français chassés d'Allemagne et d'Italie, les Espagnols vainqueurs, les Anglais pénétrant au cœur de la France, Bonaparte défendant pied à pied son propre empire... tels étaient les récits inventés pour tromper le peuple, toujours si prompt à transformer ses désirs en réalités. C'était devancer de quatre ans l'histoire. Mais d'ailleurs, n'avaient-ils pas en main la lettre du « bon empereur Franz ? » La moindre note officielle du gouvernement autrichien était-elle venue la contredire ? Tout le bruit que faisaient le gouver-

en entier vers le Tyrol allemand, tandis que les troupes italiennes du prince Eugène marchaient sur le Tyrol italien. » (M. Thiers, X, p, 498.).

neur de Kufstein et les autres officiers bavarois placés aux frontières n'était-il pas une ruse de guerre ?

Ainsi pensait Hofer, confirmé dans ce sentiment par l'annonce qu'une formidable armée franco-bavaroise se disposait à envahir le pays. Si la nouvelle de l'armistice est fondée, disait-il, comment l'invasion du Tyrol à force ouverte est-elle légitime, quand surtout le prétendu traité qu'on nous met sous les yeux n'en fait aucune mention? Cependant il n'y avait plus un instant à perdre; cinquante mille hommes débordaient de toutes parts, tout le septième corps, sous les ordres du maréchal Lefebvre, duc de Danzig, entrait en Tyrol du côté de Salzbourg. L'imminence du danger rendit au sandwirth la première place qui du reste était vide : Hormayr avait déjà passé la frontière.

L'appel aux armes retentit bientôt en Tyrol et en Carinthie : « Placez tout votre espoir en Dieu, disait Hofer; nous avons déjà fait des

choses dont l'étranger s'étonne, — non point par nos propres forces, mais grâce à l'évident secours qui nous vient d'en haut. La vertu fait les forts et change les timides en héros. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de sauver notre fortune, non! c'est notre sainte religion que menace un manifeste péril. Pour elle nous avons commencé la grande œuvre : il faut achever. Faire à moitié, c'est ne rien faire! Debout, frères et voisins, aux armes contre l'ennemi commun de la terre et du ciel. Que pas un ne reste en chemin et que notre seul et dernier cri soit : Pour Dieu, pour l'empereur François, vaincre ou mourir! »

L'Unterinnthal, par où s'avançait Lefebvre, ressemblait à un désert. Les ponts étaient rompus, les villages abandonnés, les Tyroliens réfugiés dans les montagnes avec leurs chères carabines, que les proclamations du maréchal ordonnaient en vain de livrer.

Si l'on interrogeait quelques vieillards,

quelques enfants, sur la route à suivre, sur la retraite des paysans, ils affectaient un air stupide et répondaient à chaque question par un : je ne sais pas. Seuls, les prêtres attendaient parfois l'armée au passage, pour réclamer la grâce des prisonniers.

Malgré les sévères défenses faites d'abord par le duc de Danzig, l'incendie et le pillage ne tardèrent pas à marquer les pas des envahisseurs, plusieurs villages furent ruinés. A Hall, on dévasta l'auberge du commandant Straub qui tenait la montagne avec ses gens, et Lefebvre protesta que, s'il ne se rendait à discrétion, il le ferait pendre. Mais lui écrivait à sa femme que « le grand jour de la Vierge (15 août) les paysans rentreraient vainqueurs à Hall et à Inspruck. »

L'armée arriva aux portes de cette dernière ville peu d'heures après le départ de Taxis et des Autrichiens; on les poursuivit et l'on ramena prisonniers deux officiers et soixante

hommes, ce qui parut aux paysans une flagrante violation de l'armistice. L'ordre intimé à tous les Tyroliens d'apporter dans les quarante-huit heures leurs armes à la capitale, aux chefs de l'insurrection, nommément à Hofer et à Straub, de se rendre avant le 10 août au quartier général, sous peine de mort, n'obtint que peu d'effet. Les habitants d'Inspruck obéirent forcément, mais les paysans ne parurent point, et parmi les chefs *un* se présenta.

Le général Rouyer se mit en marche avec sa division pour aller occuper le Brenner et réduire le Sud-Tyrol.

Hofer s'apprêtait à le défendre.

Caché, sur les limites de Passeyerthal, dans une gorge impénétrable du Schneeberg, il multipliait de tous côtés ses messages, adressait en son dialecte une protestation au général français et faisait porter de vallée en vallée ses appels aux armes, signés : « André Hofer, *de là où je suis.* » — Les chefs lui envoyaient leurs

réponses avec cette adresse : « A André Hofer, *là où il est.* »

Sa retraite n'était un secret pour aucun Tyrolien ; mais il n'y avait ni traîtres parmi les paysans, ni soldats sur les montagnes (1).

Il fallait vraiment une persistance indomptable chez le sandwirth et ses compatriotes, pour oser une troisième fois tenter l'impossible : Buol quittait le Tyrol emportant avec lui toute la poudre, tout le plomb, tous les canons, tout l'argent; les plus chers lieutenants d'André l'abandonnaient pour suivre les Autrichiens en retraite, et Rouyer, dès le 2 août, campait près de Sterzing, dans cette plaine de Moos, théâtre

1. « Tyroliens bien-aimés, vous surtout braves gens de Passeyer... mandez à tous que mon cœur n'est pas infidèle, on peut m'en croire. Ma tête est mise à prix (ich bin vogelfrei), on promet beaucoup d'argent à qui me livrera et je me cache en un lieu retiré ; mais j'apparaîtrai dès que je verrai les vrais patriotes du Tyrol se lever, se prouver leur mutuel amour en disant : Pour Dieu ! Pour la religion ! Pour la patrie, nous voulons nous battre... — Un cœur qui vous est fidèle. André Hofer, commandant en chef de Passeyer. De là où je suis. »

du premier exploit des gens de Passeyer. Mais le Sud-Tyrol se levait, les Italiens répondaient à l'appel de leur « generale Barbone »; Speckbacher, le capucin, Pierre Mayr, accouraient à l'appel du commandant; à Stocker, les premiers cavaliers bavarois qui parurent étaient tués ou mis en fuite: tout enfin se préparait pour cette lutte terrible que les Tyroliens célèbrent comme leur journée de Roncevaux (4 et 5 août).

Rouyer, descendant vers Brixen, suivait la route qui serpente sur la rive droite de l'Eisack, suspendue d'un côté au-dessus du ravin profond où roule le fleuve, et de l'autre dominée par de hautes montagnes aux flancs couverts de bois et d'énormes rochers en saillie. Cette route unique, extrêmement resserrée entre les villages de Sack et de Mittewald, traverse un peu plus bas l'Eisack au pont d'Oberau, et de là, par la rive gauche, conduit jusqu'à Brixen.

Deux bataillons du régiment d'infanterie du duc de Saxe, avec quelques cavaliers et deux

pièces de canon, formaient l'avant-garde. Ils s'avancèrent, sans rien apercevoir qui excitât leur inquiétude, jusqu'à Mittewald, en chassèrent les Tyroliens qui se présentaient pour leur barrer le passage, et les poussèrent jusqu'au village d'Oberau. Ceux-ci, menacés d'être pris en queue par un détachement maître de l'autre rive, mettent le feu au pont, sur le conseil de leur aumônier, divisant ainsi leur ennemi et coupant la grande voie de communication avec Brixen ; puis, faisant volte-face, ils attaquent vivement la troupe que leurs tirailleurs postés dans les bois fusillent presque à bout portant. Après un rude combat, les Saxons durent renoncer à aller plus loin et se fortifièrent dans l'église et les quelques maisons d'Oberau.

La nuit était venue et leur anxiété était extrême : le corps d'armée n'apparaissait pas.

C'est que Rouyer venait de tomber dans une formidable embuscade.

Au-dessus du périlleux défilé qui sépare Sack de Mittewald, les Tyroliens avaient entassé sur les blocs de porphyre qui s'avancent au bord de la route, un amas immense de rochers et de troncs d'arbres que le moindre choc devait précipiter en bas; femmes, vieillards, enfants, se tenaient prêts à obéir au premier signal; les hommes valides attendaient, la carabine chargée.

A peine les troupes, l'artillerie, les fourgons sont-ils engagés dans la gorge étroite, que l'épouvantable avalanche s'ébranle, tombe, écrase ou entraîne dans l'abîme tout ce qu'elle rencontre, tandis que les chevaux qui se débattent, les roues qui se brisent, les hurlements des blessés, les hourras des montagnards, les décharges de la fusillade mettent le comble au désordre.

Ce ne fut pas sans peine qu'avec la moitié de son monde Rouyer rétrograda jusqu'à Sterzing.

Désormais c'en était fait des onze cents

Saxons cernés à Oberau. Pris entre deux feux par leurs ennemis de la veille et les gens d'André et de Speckbacher accourus sur la rive droite, « tombant sous les balles, dit un témoin, comme les gerbes dans un champ, » et perdant, de leur propre aveu, « au moins un homme par trois coups de fusil, » ils furent tués en grand nombre, six cent quatre-vingt-trois faits prisonniers après douze heures de combat, et leur brave colonel d'Henning, qui refusa obstinément de se rendre, assommé d'un coup de crosse.

XII

ÉCHEC DU DUC DE DANZIG.

Cependant le maréchal Lefebvre attendait tranquillement à Inspruck la nouvelle de la pacification générale, persuadé que sa présence avait suffi pour glacer d'effroi de misérables paysans. « Ah! Messieurs, avait-il dit aux membres de la nouvelle commission nommée par le roi de Bavière, vous ne pensiez pas que j'arriverais si vite à Inspruck! »

On lui fit observer que plusieurs vallées, que l'Innthal lui-même s'agitaient; il ne fit qu'en rire, envoya saisir aux environs quelques pay-

sans, en fit pendre deux et ordonna de brûler leurs maisons.

Tout à coup arrive la nouvelle du désastre de Mittewald et d'Oberau. Furieux, il ordonne à la première division bavaroise de marcher sur Steinach, part à sa suite, met le feu au village de Ried situé à une demi-heure de Sterzing, et, dans cette dernière ville, adresse aux quelques Saxons échappés les plus vifs reproches, pour s'être laissé battre « par ces imbéciles de montagnards. »

Il envoya toutefois faire aux Tyroliens des propositions pacifiques, mais ne reçut que le billet suivant : « Mon général, c'est avec une douleur, une indignation extrême, que nous apprenons et voyons vos ravages incendiaires et la barbarie dont vous usez envers nos prisonniers. Vous le savez, nous avons pris plusieurs des vôtres, tous jusqu'ici sont bien traités. Mais, je vous le dis, si vous ne mettez fin à vos incendies, si vous brûlez encore une seule

maison, si vous ne traitez mieux les prisonniers que vous pourriez faire, je fais jeter tous ceux des vôtres qui sont entre mes mains au milieu des maisons en flammes.

« Chez Seeber, à Mauls, ce dimanche de la Portiuncule, quatre heures du soir.

JEAN GRUBER, commandant. »

Ce Jean Gruber était l'aumônier des milices de Villanders, le même qui avait fait sauter le pont d'Oberau.

Le 7 du mois d'août, le maréchal quittait Sterzing en disant : « Les paysans ont tué mes soldats à coups de pierres; je vais leur rendre ce qu'ils nous ont donné. »

Il s'avança vers Mauls par la grande route, tandis qu'une colonne tenait les hauteurs sur la rive gauche de l'Eisack et qu'une autre suivait la rive opposée. Mais, arrêtés par les obstacles du chemin et de continuelles attaques, ces deux corps durent bientôt se replier sur la route principale qui fut obstruée. Plus de vivres pour

les hommes, plus de fourrages pour les chevaux, à chaque pas nouvelles pertes à déplorer, nouveaux dangers à craindre; ici la chute imprévue de blocs de pierre, là une embûche dressée par de hardis chasseurs : telle était l'intolérable position de cette armée tourmentée en outre par les ardeurs du soleil.

Trois jours après s'être mis en marche, Lefebvre n'était encore qu'à une heure de Sterzing.

Il demanda une entrevue à Hofer qui lui envoya avec pleins pouvoirs un capitaine méranais et un aubergiste de Passeyer : les deux parlementaires furent retenus comme ôtages.

Enfin, quand le maréchal apprit que les courriers du sandwirth avaient déjà soulevé tout l'Innthal « au nom de la religion chrétienne, » il comprit qu'il fallait au plus tôt battre en retraite. Ce fut une déroute; au milieu de populations exaspérées où les femmes mêmes fondaient les balles et combattaient auprès de

leurs maris, l'armée fuyait à la sinistre lueur des incendies allumés sur son passage et rentrait à Inspruck, le 11, à 4 heures du soir.

Hofer, qui l'avait vivement poursuivie, occupait dès le jour suivant les hauteurs qui dominent Wilten, avec dix-huit mille paysans; Speckbacher, avec le commandant Tscholl, dirigeait l'aile droite, le capucin la gauche, le sandwirth le centre et la réserve. Vingt-cinq mille hommes, deux mille trois cents chevaux, quarante pièces de canon les attendaient.

Le 14, après la messe et l'absolution générale, Hofer donna le signal du combat; il fut terrible, mais dès neuf heures du matin les paysans étaient maîtres du Berg-Isel.

Sept fois un bataillon bavarois, conduit par des officiers français, s'élança au pas de charge pour le reprendre; il fut sept fois repoussé par les paysans, à qui leurs petits enfants et leurs femmes apportaient dans la mêlée la poudre et les balles,

La nuit mit fin à cette lutte sanglante où de part et d'autre on compta plus d'un exploit.

Lefebvre, convaincu par son double échec qu'il ne pouvait plus rien contre un ennemi qui grossissait d'heure en heure, résolut de se retirer. Il fit incendier les villas et les fermes des environs, et la nuit, quittant précipitamment Inspruck, il s'enfuit par l'Unterinnthal vers Salzbourg.

Depuis le 4 août, il avait eu quatre ou cinq mille hommes tués, un plus grand nombre de blessés, et laissait aux mains des paysans six mille prisonniers. En revanche, il emmenait comme ôtages un magistrat âgé de soixante-treize ans, le comte de Sarnthein, une dame veuve, la baronne de Sternbach, et le commandant Joseph Straub.

Ce dernier se trouvait alors au pouvoir du maréchal, voici comment. Retiré avec sa bande sur le Volderberg, il attendait avec impatience des nouvelles d'André Hofer, quand une lettre

de sa femme lui annonça que leur petite fortune était confisquée, les ouvriers déjà réunis pour raser leur auberge, sur les ruines de laquelle Lefebvre ordonnait de dresser une potence et d'y pendre chaque jour un bourgeois de Hall, jusqu'au retour de Straub. L'infortunée ajoutait qu'elle-même n'était plus en sûreté, qu'on l'avait maltraitée et menacée de mort.

Sans hésiter, Straub avait laissé le commandement à son lieutenant et s'était constitué prisonnier à Inspruck. Les magistrats de Hall, touchés de cette noble action, firent, mais en vain, des démarches pour obtenir son élargissement; le Tyrolien trouva dans son adresse et son audace un secours qui ne lui faisait jamais défaut. Au moment où les gendarmes aidaient le vieux comte et la noble dame à monter sur la charrette qui les devait transporter, Straub saute par dessus le timon de la voiture, s'élance du pont de l'Inn dans le fleuve et disparaît. Bravant le froid glacial et le rapide courant

des eaux, l'intrépide nageur alla chercher un asile sous l'arche même du pont, et le lendemain, — c'était bien le 15 août, comme il l'avait prédit, — il rentrait libre avec ses compagnons vainqueurs dans la capitale du Tyrol une troisième fois affranchie.

Le maréchal, harcelé de toutes parts dans sa retraite, faillit être fait prisonnier à Rattenberg. Il déjeûnait à la hâte, quand les paysans attaquèrent de trois côtés à la fois : il n'eut que le temps de s'élancer à cheval en disant à ses officiers : « Je crois que je suis pris, mais je m'en ..., j'ai mon épée. » Poursuivi pendant deux heures jusqu'à Wœrgl où ses troupes purent bivouaquer, il atteignait enfin Kufstein, le 18, à six heures du matin.

Lorsque le duc de Danzig se présenta devant son maître : « Eh bien, monsieur le maréchal, lui dit brusquement l'Empereur pour tout salut, avez-vous appris cette fois des Tyroliens la tactique militaire? »

XIII

LE COMMANDANT EN CHEF DU TYROL.

A partir de ce moment, cédant aux vœux unanimes du peuple et aux instances de ses amis, Hofer, au nom de l'empereur d'Autriche et avec le titre de *commandant en chef du Tyrol*, prit en main le gouvernement civil et militaire et, non sans quelque répugnance, s'établit à la *Burg* avec ses adjudants.

Il choisit pour lui, dans la résidence impériale, l'appartement le plus modeste, et fit aussitôt suspendre, dans la salle à manger, un grand crucifix et une image de la sainte Vierge.

Il ne troqua point son habit de paysan contre l'uniforme brodé d'un général ou d'un haut fonctionnaire ; mais il garda sa jaquette verte, son gilet rouge, son large ceinturon de cuir, ses culottes de peau noire, ses gros souliers, ses bas de laine bleue et le grand chapeau que décoraient, outre la plume traditionnelle, une figurine de Notre-Dame et un beau ruban sur lequel les Ursulines d'Inspruck avaient brodé l'inscription : *Andreas Hofer, Oberkommandant von Tyrol.*

A toutes les décorations, il préféra le crucifix de cuivre et la médaille de saint Georges qu'il portait au cou; mais le soldat ne quitta point son sabre d'honneur.

Rien non plus ne fut changé dans ses pieuses habitudes. Matin et soir, il se rendait à l'église paroissiale, devant l'image miraculeuse de Maria-Hilf, et après le souper, en présence de ses gens, il récitait le chapelet avec maints *Pater noster* et autres prières en l'honneur des

saints patrons. Tous devaient prendre leur part de ces dévotes pratiques, car Hofer tenait à sa maxime : « qui mange avec moi, doit prier avec moi. »

Sa table était si frugale, qu'il ne dépensait que 30 ou 40 kreutzers par jour, y compris le déjeûner qui consistait, comme à Passeyer, en pain et en fromage.

La nuit venue, tandis que ses compagnons, vrais montagnards, fumaient, jouaient, buvaient à la même cruche,.... le sandwirth, comme naguère dans la salle basse de son auberge, s'accoudait à la fenêtre du palais et chantait à pleine poitrine un vieux *lied* tyrolien.

Du reste, sa vie était loin d'être oisive. Le commandant était chaque jour accablé d'affaires et de visites; prêtres et paysans pouvaient, à toute heure, pénétrer jusqu'à lui sans se faire annoncer ; les autres solliciteurs devaient souvent faire antichambre, mêlés aux jeunes gens de Passeyer, qui, suspendant leurs armes aux

escaliers, montaient la garde la pipe à la bouche.

Pourvu qu'on ne l'appelât pas *Excellence* ou *monsieur André von Hofer*, il recevait tout le monde avec bienveillance, mais sans façon, parfois même en manches de chemise, car c'était dans ce négligé qu'il se sentait plus à l'aise pour dicter à ses secrétaires.

Telles étaient les mœurs simples et rustiques de celui que l'enthousiasme populaire saluait des noms de sauveur du Tyrol et de père de la patrie. Or, il se trouva que le paysan était un sage administrateur, gouvernant le pays avec économie, comme sa maison, et le peuple avec bonté, comme sa famille.

Le premier acte du commandant fut de confirmer provisoirement toutes les autorités établies et de confier les affaires, auparavant réglées par les hauts fonctionnaires bavarois, à un conseil suprême d'administration générale, aux séances duquel assistaient, avec voix délibérative, quelques députés du peuple.

Adresser une demande de secours à l'empereur d'Autriche, au nom duquel il protestait agir, chasser de la ville et des environs tous les maraudeurs, rétablir la sécurité dans le pays ; toutes ces mesures et autres semblables furent inspirées au sandwirth par le principe qu'il avait adopté, à savoir que « la vraie félicité de la société civile est fondée sur l'ordre, et que la première et indispensable condition de l'ordre, c'est une autorité capable de protéger le citoyen. »

Le respect qu'imposait la sienne tenait à la confiance que tous avaient en son désintéressement et sa probité. La caisse publique était vide, le pays dévasté, toute communication interrompue avec l'Autriche, les frontières cernées par l'ennemi ; et cependant il fallait immédiatement faire face aux énormes dépenses de l'administration et de la défense du Tyrol ; en s'entourant d'hommes versés dans les affaires, surtout en ne se réservant pas une obole du trésor, l'aubergiste se tira de ce pas difficile et fit des

prodiges à étonner un ministre des finances.

Mais ce fut particulièrement en ce qui touchait la religion et les mœurs qu'il signala son zèle. « Sous ce rapport, il laissa quelques ordonnances très-remarquables. Sans doute, plusieurs décisions émanées de lui ne révélaient point l'homme d'État ; mais elles attestaient son noble cœur, son jugement droit, son amour de l'ordre (1). »

Ce qu'il souhaitait avant tout, c'était que par une vie pieuse, un sincère amour du prochain, on s'efforçât d'obtenir la faveur de Dieu et le secours de la Vierge pleine de grâce qui avait protégé le Tyrol dans la guerre précédente. « Que la haine, la jalousie, l'esprit de rapine et tout autre vice, disait-il, soient donc bannis; qu'on rende à l'autorité le respect qui lui est dû, à ses concitoyens tous les services possibles, qu'on évite spécialement le scandale (2).»

1. Staffer.
2. Daté d'Inspruck, 25 août 1809.

Pour prévenir la corruption des mœurs, il ne permit les bals et les danses qu'à l'occasion des noces, fit fermer les cabarets pendant l'office divin, ordonna à la police de sévir contre les jeunes libertins, exigea que les détenteurs d'objets volés ou vendus par des soldats pillards restituassent tout ce bien mal acquis. Il n'y eut, dit un historien contemporain du sandwirth (1), il n'y eut que « quelques hommes irréligieux » pour blâmer ces ordonnances, simples conseils dictés par le cœur et qui allaient au cœur des Tyroliens. Aussi, comme tous bénissaient Dieu qui, dans sa miséricorde, leur avait donné un si bon commandant, en les débarrassant des bureaucrates !

Nul des grands intérêts du pays n'échappa à ce paysan, pas même l'instruction publique. Il rendit à l'évêque de Brixen les bâtiments du séminaire où les Bavarois avaient établi leurs bureaux ; aux Bénédictins de Marienberg,

1. Rapp.

naguère exilés, le gymnase de Méran ; aux Franciscains, celui de Bozen qu'on avait supprimé ; bien plus, il donna tous ses soins à une meilleure organisation de l'université d'Inspruck, et rendit en sa faveur de sages ordonnances (1).

Sa modération fut d'autant plus louable qu'il eut à se prémunir contre les conseils de ces esprits exagérés qui ne voient de parfaits que les partis extrêmes. C'est ainsi qu'un noble personnage étant venu lui proposer de soumettre à un sévère examen tous les livres de la bibliothèque publique et de brûler ce qu'on trouverait d'ouvrages hérétiques ou dangereux, reçut cette brève réponse : « Le gouvernement de

1. Ouverte par les Jésuites en 1562, définitivement fondée en 1677 par l'empereur Léopold Ier, sur le modèle de l'université d'Ingolstadt et avec les mêmes priviléges que celles de Vienne et de Prague, l'université Léopoldine devint un simple Lycée sous Joseph II ; rétablie par François Ier en 1792 à la prière des États du Tyrol, placée en 1800 sous la haute administration de l'archiduc Jean *rector perpetuus*, abolie par les Bavarois en 1810, elle a repris son rang et son titre depuis 1826.

Bavière n'a pas eu le temps d'envoyer des livres, et certainement celui d'Autriche n'en avait pas mis là de mauvais. »

Au milieu de ces graves préoccupations, le sandwirth n'oubliait pas la vallée natale, et tout ce qui lui rappelait Passeyer remuait profondément son cœur. Lorsque les grands troupeaux, précédés par les pâtres enrubannés, et rangés en divers bataillons, par ordre de mérite et de beauté, s'avançaient vers la Burg en quittant ou regagnant leurs *alpes* (1), Hofer, à l'étourdissant carillon des clochettes, ne se contenait plus. Laissant là conseillers et secrétaires, il courait à la plate-forme et passait en revue moutons, chèvres, vaches, taureaux, prodiguant les applaudissements au fier et superbe animal à qui ses victoires dans les combats valaient le premier rang.

1. Une *alpe* est un pâturage de montagne où du mois de juin à la fin de septembre séjournent pasteurs et troupeaux.

Ainsi vivait, depuis son dernier exploit, le commandant du Tyrol, quand, le 29 septembre au soir, deux de ses amis arrivèrent à la Burg : c'étaient son lieutenant Eisenstecken et le major Sieberer, qui, s'étant rendus en Autriche, à la suite de Buol, en revenaient à leurs risques et périls porteurs d'un message de l'empereur François. Le prince louait la belle conduite d'André, le confirmait dans le poste où l'avaient placé son mérite et la confiance du peuple, lui promettait un prompt secours et lui faisait remettre, avec une somme considérable, une grande médaille d'or suspendue à une chaîne de même métal.

Quelques jours plus tard, le 4 octobre, fête de l'empereur, les autorités et une foule considérable remplissaient l'église de la cour ; le prélat de Wilten, Marcus Egle, recevait, au milieu de la nef, le sandwirth escorté d'une compagnie de paysans, et le conduisait jusqu'au prie-Dieu placé devant le maître-autel. Un

vieux jésuite, le Père Tschiderer, fit alors un discours pour prouver qu'à Dieu seul revenait tout l'honneur des derniers succès. « Ce ne sont pas les balles de vos fusils, disait-il, mais les grains de vos rosaires qui ont mis en fuite l'ennemi. » C'était le commentaire du *Te Deum* qui fut ensuite chanté. Enfin, après que le prélat eut passé la chaîne d'or au cou du rustique triomphateur, celui-ci reprit solennellement, au son des cloches, le chemin de la Burg, rayonnant de joie et fendant avec peine les flots du peuple.

XIV

L'AGONIE D'UN PEUPLE.

Hélas ! pour Hofer avait sonné déjà l'heure des cruels revers, et cette ovation brillante était ce qu'un de ses historiens nomme l'ironie du bonheur. Le soir même il recevait les plus tristes nouvelles du Sud-Tyrol envahi par les Français ; quelques jours plus tard (16 octobre), le général comte Drouet d'Erlon passait la frontière du nord avec trois divisions bavaroises, commandées par le prince royal de Bavière (plus tard Louis Ier), par Wrede et par Deroy.

La paix était faite entre Napoléon et l'Autriche, et le Tyrol encore abandonné !

Les paysans, à qui l'armée d'invasion en apportait la première nouvelle, n'y crurent pas plus qu'à l'armistice de Znaïm et se jetèrent au devant de l'ennemi. Tout fut inutile ; Speckbacher, battu à Meleck, s'échappait au prix d'efforts inouïs, laissant son jeune fils aux mains du vainqueur (1). Le capucin fuyait vers Muhrau avec les débris de ses bandes ; Drouet s'avançait à grandes journées, et le 21, Hofer se retirait au Berg-Isel, appelant à lui les derniers défenseurs de la liberté et résolu à tout sacrifier pour elle.

Au général qui lui notifiait la paix conclue, il répliquait : « ..... Ainsi, vous l'avouez, la paix est faite entre l'Autriche et la France, et cependant vous vous avancez en ennemi dans le pays, vous prenez des ôtages, vous menacez

1. Le fils de Speckbacher devint colonel autrichien ; il est mort il y a peu d'années.

les propriétés et les personnes. Cela vraiment ne s'appelle pas respecter la parole sacrée de deux empereurs! Du reste un regard autour de vous, général, vous convaincra que des milliers de mes compatriotes sont à toute heure prêts au combat.»

Il disait vrai ; exaltées par leurs trois victoires, les bandes du landsturm affluaient vers Inspruck. Hofer avait parlé, on comptait sur Dieu et sur lui et rien ne semblait impossible ; et puis l'indépendance était conquise et plus ce trésor avait été chèrement payé, plus on s'obstinait à le défendre.

Les parlementaires envoyés sur divers points pour ébranler la résolution du peuple, raconte un Bavarois, recevaient partout la même réponse : « Nous sommes de pauvres gens, tous nous ne souhaitons rien tant que la paix ; mais nous ne pouvons abandonner nos postes, parce que le commandant l'a défendu. »

C'était évidemment ce dernier qu'il fallait gagner et convaincre.

Le 27, un dragon portant le drapeau blanc se présenta aux portes d'Inspruck et remit, pour Hofer et pour les magistrats de la ville, des exemplaires d'une proclamation du vice-roi d'Italie. Cette pièce imprimée était datée de Villach, 25 octobre. La distance qu'avait dû parcourir le courrier, la circonstance, peu importante mais fort commentée, que le papier était encore tout humide, fournirent aux soupçonneux paysans des motifs pour douter de l'authenticité de ce document. Enfin, deux jours plus tard, le baron de Lichtenthurn arrivait au Schœnberg où Hofer avait établi son quartier et lui remettait un billet autographe de l'archiduc Jean : la paix étant conclue, on invitait les Tyroliens, de la part de S. M. l'Empereur, à ne pas se sacrifier inutilement. Le porteur du message, sujet à des attaques d'épilepsie, fut si vivement ému de la désolation de ces malheureux, qu'il tomba poussant un grand cri.

Hofer réunit ses officiers en conseil, se résigna avec eux à poser les armes et résolut même de se rendre au camp ennemi et de se présenter au prince Louis de Bavière. Déjà les chevaux étaient à la voiture et le sandwirth prêt à partir, quand survient, hors d'haleine, le capucin Haspinger. Il entraîne Hofer dans l'appartement, traite la paix de fable, l'armistice tant de fois promis et violé par Napoléon, d'évident mensonge, les officiers qui veulent se retirer, de poltrons et de lâches. Quant à lui, il ne croit qu'à la parole de l'empereur François qui ne peut se démentir ainsi, et il jure sur l'honneur que si le porteur de ces fausses lettres est tombé foudroyé, c'est un châtiment du Ciel.

Hofer l'écoutait stupéfait... Enfin, son amour pour l'Autriche, son horreur pour la domination bavaroise, son respect pour le caractère sacré de Haspinger, l'emportèrent ; malgré l'opposition des assistants, il suivit à Matrey le

trop ardent capucin. Mais il n'y avait plus d'entente parmi les chefs, plus d'unité parmi le peuple. Dès lors tout était perdu, et les Tyroliens vaincus, même avant de combattre.

Néanmoins, André, à qui le général Drouet venait de refuser une prolongation de l'armistice, écrivait à Straub (30 novembre) : « Cher Straub, nous sommes réduits à l'extrémité, mais nous voulons tout risquer... S'ils nous prennent une fois nos carabines, ils feront de nous tout ce qu'ils voudront ! Nous allons tenter un coup désespéré, il sera décisif, Dieu aidant. Mes gens vont se jeter durant la nuit sur l'ennemi campé à Hœtting. Quand vous entendrez la fusillade, attention! coupez-lui la retraite. Adieu. »

Le lendemain, bien avant le jour, Straub au pont de Volders, Speckbacher près de Hall, Sieberer en face du château d'Ambras, après avoir, comme toujours, entendu la messe et reçu l'absolution, se disposaient à l'attaque,

n'attendant plus que le signal. Il devait partir de la rive gauche où commandait un nommé Firler; celui-ci, adonné au vin, avait bu avec excès la veille et dormait du sommeil de l'ivresse. Il se réveille enfin, recueille ses idées confuses, et bien que fort en retard, exige que son aumônier lui fasse durant la messe un long sermon sur le caractère de Napoléon...

Dans l'intervalle, le jour parut, l'ennemi qu'on pensait surprendre se trouva sur ses gardes, et le Berg-Isel après un combat de trois heures restait aux mains des Bavarois.

Le brave Speckbacher tint tout le jour sur la rive droite et le soir se replia sur Rinn; Hofer gagna Matrey, puis Steinach, pour être à portée du Brenner. Là il fut décidé en conseil que le major Sieberer et l'aumônier en chef Donay, qui parlait bien français, iraient trouver le prince Eugène pour traiter de la paix. Bien reçus au camp de Villach, les deux députés dînèrent avec les officiers français et

burent comme eux « au grand Napoléon et à la nation française, au brave général Barbon et au peuple tyrolien ». Le vice-roi promit tout ce qu'on lui demanda.

Durant ce temps Hofer qui ne cessait de répéter : « Le bon Seigneur Dieu arrangera tout fort bien », fit proposer au général Drouet d'Erlon de congédier les milices tyroliennes, mais à condition que les troupes cesseraient d'avancer, jusqu'à ce que le peuple eût regagné ses foyers. Le général publia cet écrit comme un acte de soumission pure et simple, avec menace de fusiller désormais quiconque serait trouvé porteur d'une arme.

Ce procédé blessa profondément Hofer, qui se retira à Sterzing, le désespoir dans l'âme.

Les députés Donay et Sieberer y arrivèrent le 9 novembre et combattirent avec succès tout projet belliqueux. « Retournez à vos amis, avait dit le prince Eugène, et dites-leur de ma part que l'ouvrier revienne à son atelier, le

bourgeois à ses affaires, le paysan à sa charrue. Que les Tyroliens me fassent part de leurs plaintes et elles seront écoutées. » Le sandwirth satisfait pria Donay de prendre toutes les mesures pour calmer le peuple, et celui-ci dicta aux secrétaires une proclamation qui annonçait la fin de l'insurrection. Elle fut envoyée de tous côtés, les paysans se dispersèrent, les prisonniers bavarois furent relâchés, en plusieurs localités on livra même les armes. Hofer se retira à Passeyer.

Tout à coup paraissent à Méran les cavaliers du sandwirth, criant par les rues que le Commandant a repris les armes, que toutes les cloches sonnent dans les vallées, que les bandes armées se rassemblent. Le peuple, les jeunes gens surtout accueillent cette nouvelle avec une joie frénétique. Donay croit pouvoir apaiser ce tumulte, comme il avait fait quelque temps auparavant à Inspruck, quand, le sabre nu, il avait mis en fuite la populace qui voulait piller

les maisons. Mais en vain retentit sa voix tonnante; elle est couverte par les cris et les huées: « Il a trahi le pays, trahi le sandwirth!... » Il échappa non sans peine à ces furieux et regagna son village de Schlanders, où sa mère l'accueillit sur le seuil de sa maison par l'épithète de *vendeur d'âmes!*

Que s'était-il passé? Obsédé par les prières, les reproches, les menaces de ses amis dont l'un alla jusqu'à lui appliquer le canon d'un pistolet sur la poitrine, Hofer n'avait que trop réellement signé l'ordre d'un nouveau soulèvement.

Ce fut une faute, qu'il déplora plus tard et qu'il devait expier par la mort.

Malgré les exhortations des prêtres qui suppliaient leurs paysans de garder fidèlement la parole donnée, de ne pas inutilement troubler la paix rétablie, on reprit les armes, mais sans concert, et moins excité par la confiance de vaincre que par la fureur de la vengeance et

du désespoir. Une étincelle avait ranimé l'incendie mal éteint; mais cet infortuné pays, épuisé par tant de sang répandu et d'héroïques efforts, écrasé sous le pied du vainqueur, se débattit en vain sous cette terrible étreinte; il ne put qu'illustrer son agonie par de nouveaux exploits.

Souvent les cimetières en furent le théâtre. Chassés de leurs villages par le pillage et l'incendie, les paysans se retiraient dans le champ du repos transformé en champ de bataille, pratiquaient des meurtrières, fortifiaient les abords; puis, plaçant leurs vieux parents, leurs enfants, leurs malades près des croix et des tombes de leurs familles, ils attendaient l'ennemi. Quand l'artillerie avait renversé les remparts improvisés de ces forteresses funèbres, tous couraient aux portes, montaient sur les murs croulants, criant : « Vive la religion! paix à nos morts! » Parfois ces désespérés demeuraient maîtres de leur dernier et lugubre asile; sinon, ils tom-

baient du moins près des tombes de ceux qu'ils aimaient, et la nuit venue, leurs mères ou leurs sœurs n'avaient qu'à remuer un peu la terre pour leur donner une sépulture chrétienne (1).

Les femmes tyroliennes ne manquaient d'ailleurs nulle part à ce saint devoir. Après le combat, elles venaient dans les ténèbres recueillir les cadavres sanglants; on en vit même, dit-on, descendre à l'aide d'une corde dans le précipice où gisaient ces chères dépouilles.

Si un raffinement de barbarie les privait de cette consolation suprême, leur tristesse se changeait en désespoir. On raconte qu'un jour le corps d'un jeune officier tyrolien ayant été jeté dans l'Eisack, sa vieille mère folle de dou-

1. Non loin d'Inspruck, près du château d'Ambras, se cache dans les bois un petit cimetière où reposent ensemble Tyroliens, Bavarois, Français. Le silence de ce lieu perdu dans la montagne, l'ombre triste des hauts sapins, les souvenirs évoqués par ces noms, ces inscriptions et ces tombes, les fleurs pieusement entretenues depuis soixante ans, ces paysans qui pour *tous* ces morts récitent le rosaire et font le chemin de croix, tout produit là dans l'âme une indéfinissable impression.

leur alla s'asseoir au bord de l'étroit chemin par lequel s'avançait un régiment. Ses cheveux blancs en désordre, elle entendit sans mot dire les insultes des soldats; mais à peine parut le colonel, un jeune homme aussi, que la malheureuse s'élance un poignard à la main et lui perce le cœur, en s'écriant : Vive le Tyrol... et mon fils!

Elle expira sous les baïonnettes, mais sa mort fut pleurée, enviée par plus d'une mère.

Moins tragique, mais plus étonnante encore est l'histoire des femmes de Paznaun. C'est le nom d'une étroite vallée dont l'unique entrée est un défilé, ou plutôt un ravin profond communiquant avec l'Oberinnthal. Le 24 novembre, quand déjà presque tout le Tyrol était soumis, le général Raglovich, dont le quartier était à Landeck, partit avec deux fortes colonnes pour arracher les armes aux mains des gens de Paznaun toujours soulevés. Les paysans étaient maîtres du château de Wiesberg qui, comme

une sentinelle avancée, se dresse sur un rocher à pic tout à l'entrée de la vallée; mais l'attaque des Bavarois fut si impétueuse, leur canonnade si terrible, que les Tyroliens s'enfuirent déconcertés. Les soldats les poursuivirent sur un terrain en pente, rocailleux et rendu par la glace extrêmement glissant; malgré tout ils avançaient et c'en était fait des paysans, si la présence d'esprit de leur curé Krismer et l'intrépidité de leurs femmes n'eussent tout sauvé.

Elles se lamentaient à l'église, priant devant la Madone et la statue de saint Antoine de Padoue, quand le brave prêtre leur dit : « Ah ça ! il y a mieux à faire que de pleurer; prenez des fusils, des faux, et allons sauver vos maris. » L'étrange proposition parut si naturelle, que trois cents femmes se groupèrent à l'instant sous les ordres de la sœur du curé, fort habile — comme plus d'une Tyrolienne — à manier la carabine.

Krismer, à travers un bois épais, conduit les

amazones en avant du hameau de See sur le versant opposé à celui où marchait l'ennemi. Les Bavarois, étonnés de recevoir une nouvelle décharge, tandis qu'ils aperçoivent leurs ennemis fuir au loin devant eux, trébuchant du reste à chaque pas et ne pouvant guère user de leurs armes, s'arrêtent indécis. Mais les paysans ont tout vu ; humiliés, enhardis, ils gravissent les hauteurs, tombent sur les soldats qui, pris entre deux feux, se rendent prisonniers et sont enfermés dans l'église de See. Plusieurs avaient été tués ou blessés par la sœur du curé.

Celui-ci, le jour suivant, fête de sainte Catherine, conclut une convention avec ses captifs qu'il renvoya honorablement à Landeck. On remercia de sa protection saint Antoine, à qui deux des héroïnes, partant pour le combat, avaient dit en montrant le poing, comme les Lazzaroni à saint Janvier : « Si tu ne nous aides pas aujourd'hui, nous ne te disons plus le moindre *Pater noster*. »

Mais déjà cette longue lutte de l'indépendance nationale, commencée par les hommes de Passeyer, venait de s'achever dans leur vallée même. Une colonne détachée du corps du général Barbou et commandée par le brigadier Dorelli, dans un combat aux environs de Saint-Léonard, avait, il est vrai, laissé quatre cents hommes sur la place et après une résistance acharnée s'était rendue à Hofer, qui accorda la vie sauve aux soldats, tout en exigeant une indemnité pour l'incendie des églises et des villages (20 et 21 novembre) (1). Mais trois jours après, un Français qui sut se faire craindre et aimer des Tyroliens, Baraguay d'Hilliers, « aussi brave que prudent et humain » (2),

1. Un officier français qui s'était rendu à un paysan fut par lui volé et laissé pour mort sur la place. Plus tard, quand la vallée fut occupée militairement, l'officier reconnut ce malheureux, et par une générosité vraiment chrétienne, il demanda et obtint sa grâce. — De tels faits étaient rares, du reste, car Hofer faisait fusiller lui-même celui qui par un vol déshonorait ses compagnons d'armes.

2. Dr Rapp. — Le général Baraguay d'Hilliers commandait alors l'aile gauche de l'armée d'Italie placée sous

arriva lui-même. Il envoya deux capucins pour calmer le peuple et l'inviter à retourner chez lui.

Hélas! il ne restait debout à Saint-Léonard que deux maisons et un moulin...

Le général occupa le bourg de Tyról, et bientôt on ne vit plus dans Passeyer un seul paysan armé. Peu à peu, les environs de Bozen et de Méran devinrent tranquilles; l'insurrection était enfin étouffée.

« Ce qu'il y eut de remarquable, écrit un officier bavarois protestant, qui fit alors la guerre en Tyrol (1), ce qui témoigne d'une origine vraiment germanique, c'est que, dès que le peuple crut à la pleine soumission du pays, il n'y eut plus trace d'inimitié, pas un meurtre, pas un mauvais traitement envers le moindre soldat, et si l'on compte pour rien la plèbe qui

les ordres du prince Eugène. Son corps se composait d'Italiens auxquels, pour leur donner du cœur, on avait mêlé quelques Français.

1. Cité par Goerres, *Histor. politische Blaetter*, 1839.

vivait de la guerre, pas un vol. Soldats, officiers de l'armée bavaroise, purent traverser, habiter les vallées les plus reculées comme des hôtes pacifiques. Un morne silence, une douleur universelle survivaient seuls à la guerre terminée. »

XV

LES VAINCUS.

L'éternel *Vœ victis* ! fut alors prononcé contre le Tyrol. On en fit trois parts: le Pusterthal, de Toblach à Lienz, fut adjugé au royaume d'Illyrie ; la vallée de l'Adige et une portion de celle de l'Eisach au royaume d'Italie; le reste du pays, y compris Méran et Brixen, fut annexé de nouveau à la Bavière ; puis commença le régime des exécutions militaires.

Les chefs de l'insurrection furent activement poursuivis ; le capucin et Speckhacher parvinrent à se réfugier en Autriche, cent dix fa-

milles allèrent fonder en Hongrie une colonie tyrolienne, quelques-uns demeurèrent ensevelis dans d'impénétrables retraites; mais malheur à ceux qui tombèrent entre les mains de soldats féroces, tels qu'un Severoli à Brixen, un Broussier en Pusterthal! Ce dernier surtout fut implacable.

A Silliam, il fit fusiller un pauvre paysan en présence de ses dix enfants qui criaient: grâce! se vantant d'assurer par de tels moyens la tranquillité du pays pour un siècle.

Pierre Seigmair, de Mitterolang, vénérable vieillard, fut arrêté par ordre du général et condamné à être passé par les armes, si avant trois jours son fils, jeune lieutenant tyrolien réfugié dans les bois, ne se livrait lui-même. A peine celui-ci apprend-il l'affreuse nouvelle, qu'il accourt. Son père est sauvé; mais lui, jeté en prison, n'en sort que pour subir un supplice que les sauvages de la Nouvelle-Zélande n'eussent peut-être pas inventé.

Broussier veut qu'il soit fusillé devant la porte de la maison paternelle, sous les yeux de son vieux père et de sa jeune femme, et que le cadavre reste là, pendu à un gibet, pour servir d'épouvantail aux Tyroliens. En vain la malheureuse épouse de Siegmair se traîne aux genoux du général; il demeure insensible à ses supplications et à ses larmes. Pourtant un bon prêtre, François de Mœrl, venu pour encourager le jeune officier à bien mourir, obtint du bourreau que l'exécution eût lieu quelques pas plus loin, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une petite chapelle sur le mur de laquelle on a peint la tragique histoire.

Par bonheur, l'armée française eut alors en Tyrol d'autres représentants, et ceux-là vraiment dignes d'elle. Celui dont la générosité, la noblesse, le désintéressement ont laissé le plus vivant souvenir, c'est sans contredit le général comte Baraguay d'Hilliers.

Pierre Mayr, aubergiste des environs de

Brixen, l'un des principaux chefs de l'insurrection, fut arrêté, conduit à Bozen, jugé en conseil de guerre et condamné à mort, à la grande douleur de la ville entière. Sa femme, alors enceinte, accourt pour sauver son mari, touche par ses larmes la femme du général — une Allemande — et comme on croit remarquer dans le jugement quelque défaut de forme, la sentence est immédiatement rapportée.

Baraguay d'Hilliers témoignait au malheureux le plus grand intérêt, et l'habile avocat chargé de le défendre était désormais sûr du succès: il suffisait que Mayr déclarât n'avoir point lu l'ordonnance du 13 novembre par laquelle le vice-roi d'Italie défendait le port des armes sous peine de mort, ou qu'il prétextât du moins de n'en avoir pas bien saisi le contenu.

L'avocat se rend auprès de son client et l'instruit en secret de ce qu'il doit répondre : la vie est à ce prix. Mais le Tyrolien préfère la mort

à ce qu'il juge être un mensonge ; il a lu et fort bien compris l'ordonnance.

Sa femme vient à son tour, le supplie avec larmes ; il répond : « Je ne veux pas, au prix d'un mensonge, éviter la mort. » Le général eut le mérite de sa générosité, Mayr celui de son héroïsme.

Ce dernier alla au supplice, après avoir rempli ses devoirs de chrétien, et comme il tenait un crucifix à la main : « Prenez, dit-il au prêtre au moment de l'exécution, je ne voudrais pas qu'il fût endommagé par une balle. »

Ainsi mourut ce martyr de la vérité.

Les efforts que fit Baraguay d'Hilliers pour arracher Hofer au sort qui le menaçait, s'ils ne furent pas couronnés de plus de succès, lui firent non moins d'honneur et lui valurent surtout l'estime des Tyroliens. Il lui envoya Donay et le bénédictin Magnus Prieth pour lui donner l'assurance qu'il parlerait en sa faveur au vice-roi et le protégerait de tout son pou-

voir, à la seule condition que le sandwirth s'engageât à ne plus prendre les armes contre les Français et à maintenir ses compatriotes dans le devoir.

Hofer ne crut pas devoir se fier à des promesses qu'un ordre de Paris ou de Milan pouvait rendre vaines ; il mit sa femme, son jeune fils et ses quatre filles en sûreté sur le Schneeberg, et, accompagné seulement de son secrétaire, Cajetan Sweth, il s'ouvrit à travers la neige profonde un chemin jusqu'au sommet du Brantach.

Là il s'établit dans une de ces pauvres huttes où l'on garde le foin pour les bestiaux. Les deux fugitifs calfeutrèrent, comme ils purent, les planches disjointes de leur misérable abri, et se firent d'une auge renversée une table pour manger et pour écrire. Un brave paysan, nommé Pfandler, propriétaire de la cabane, et quelques autres fidèles amis venaient les visiter la nuit, leur apportant des vivres et des nou-

velles, et redescendaient avant le jour avec des lettres écrites par Sweth au nom du sandwirth et datées de Vienne.

Ils vinrent une fois lui annoncer que le général Huart, qui commandait à Méran, avait mis sa tête à prix et promis 1,500 florins au traître qui le livrerait ; ils le pressaient de s'enfuir. En coupant sa longue barbe, en se déguisant en marchand de bestiaux, il lui était facile par les sentiers des montagnes de se réfugier en Autriche.

« Je ne puis, répondait-il, je ne puis quitter le pays ! »

Un jour sa femme et son fils arrivèrent à l'improviste ; découverts sur le Schneeberg, ils avaient dû quitter cette retraite ; les autres enfants étaient cachés dans une maison sûre au village de Saint-Martin.

Hofer avait jusqu'alors supporté le froid horrible qui le tourmentait ; pour sa femme et son fils il alluma du feu.

Un paysan de Passeyer, pauvre et de fort mauvaise réputation, Joseph Raffl, ayant par hasard aperçu la fumée qui s'élevait sur ce sommet désert, poussé par la curiosité, monta jusqu'à la hutte et reconnut André.

Celui-ci eut un triste pressentiment à la vue d'un visiteur si suspect ; il lui donna quelque argent et le pria de ne pas le trahir.

Raffl prit l'argent, promit avec serment de garder le secret et descendit en toute hâte afin de le révéler au richter de Saint-Léonard qui refusa de recevoir sa déposition, répétant, sans y croire, ce que disaient tous les autres habitants de Passeyer, que le sandwirth était depuis longtemps en Autriche, d'où il écrivait même à ses amis.

Mais le traître ne voulait point perdre 1,500 florins ; il renouvela ses dépositions avec tant d'insistance et des détails si précis, qu'il fallut bien en donner connaissance au général Huart.

XVI

PRISE ET CAPTIVITÉ D'ANDRÉ HOFER.

Durant les quinze jours qui s'étaient écoulés depuis l'apparition de Raffl au Brantach, les amis et la femme d'André n'avaient cessé de l'engager à fuir. « Je ne puis quitter le pays », dit-il jusqu'à la fin, et il resta là, immobile, enraciné au sol comme les rochers qui l'environnaient.

Le soir même du jour où le général Huart reçut la communication du traître (27 janvier 1810), il envoya à Passeyer un corps franc italien de 1500 hommes, conduit par Raffl. On

marcha toute la nuit; un détachement de 600 hommes monta de Saint-Martin au sommet du Brantach et n'y parvint, à travers la neige, qu'à quatre heures du matin.

Tout dormait dans la hutte, en bas Hofer et sa femme, au-dessus son fils et Sweth.

Ce dernier, réveillé en sursaut par le craquement de la glace sous les pieds des soldats, tire l'enfant de son profond sommeil et veut s'échapper avec lui par la partie postérieure de la cabane. Tombés entre les mains des Italiens, ils sont en un clin d'œil garottés et couchés sur la neige.

Hofer entend leurs cris, se lève avec sa femme, va droit à la porte qu'il ouvre, reconnaît ses ennemis et dit d'une voix forte: « Qui de vous parle allemand? »

Le commandant s'approcha.

« Vous êtes venu pour me prendre; fort bien, je suis André Hofer. Faites de moi ce que vous voudrez, je suis le coupable. Pour ma femme,

Sweth — je vous demande grâce ; ils sont innocents. »

Mais déjà les soldats lui passaient une corde au cou, lui liaient les mains derrière le dos, le raillant, le frappant, lui arrachant le poil de la barbe avec tant de violence que son visage déchiré se hérissa bientôt de glaçons sanglants. On fouilla la cabane où l'on trouva quelque argent et quelques armes; puis avec son butin et ses prisonniers la colonne reprit la route de Saint-Martin. Le chemin était bien pénible, surtout pour le jeune homme et l'enfant, auxquels on n'avait permis de prendre ni bas, ni souliers, ni manteaux: bientôt la trace sanglante de leurs pas s'imprima sur la neige glacée.

Hofer, qui ne témoigna ni faiblesse, ni arrogance, ni colère, les entendant se plaindre, les consolait : « Courage, disait-il, souffrez avec patience; nous pouvons ainsi faire pénitence pour nos péchés. »

Au bas de la montagne, l'autre détachement, qui avait occupé son loisir à dévaster de fond en comble l'auberge *am Sand*, attendait avec de la cavalerie et un canon. Sans retard, on se mit en marche vers Méran; les artilleurs s'avançaient la mèche allumée.

C'était un dimanche, mais la route resta déserte; dans la ville, les habitants s'enfermèrent chez eux, tandis que les officiers, attirés par les fanfares de la musique militaire, s'empressaient pour voir de près le général Barbon.

Interrogé par Huart, Hofer répondit avec franchise qu'il était le principal auteur de l'insurrection du Tyrol, qu'il avait agi au nom de l'empereur d'Autriche, mais qu'après la conclusion de la paix, il avait cédé aux instances, aux menaces, et continué la lutte.

Le jour suivant, il arrivait à Bozen, où le général Baraguay d'Hilliers l'accueillit avec bonté, témoigna la plus vive indignation des barbares traitements qu'il avait subis, et après

avoir confié le jeune Hofer et le secrétaire, dont les pieds étaient horriblement déchirés, aux soins d'un médecin français, il fit immédiatement mettre en liberté la femme et l'enfant.

Il ne pouvait davantage; l'ex-commandant du Tyrol et son secrétaire furent conduits en voiture et sous bonne escorte jusqu'à Mantoue.

Ce fut dans ce triste voyage que le P. Bresciani eut l'occasion de connaître le sandwirth. « Il passa par Ala où je demeurais alors — raconte l'élégant écrivain (1); — là commandait un certain Ferru, homme atroce, plus tyran que soldat. Hofer monta à la résidence du commandant, et arrivé à la salle à manger où le dîner était servi, il fut invité à s'asseoir à table avec les officiers qui l'escortaient. Mais c'était un vendredi; voyant des aliments gras, il s'excusa d'un air aimable et plein de courtoisie, disant qu'un peu plus tard il prendrait un peu de pain

1. *Lettres sur le Tyrol.*

et de fromage. Ces hommes lui jetèrent un regard méprisant et se mirent bravement à faire honneur au repas. Le sandwirth alla s'asseoir près du poële, le froid étant très-vif, ôta de son cou un long chapelet à gros grains, et les mains jointes, se mit à réciter le Rosaire. La salle à manger donnait sur une galerie, où je me trouvais avec un ami, le maître du logis, et tous deux nous contemplions ce grand prisonnier. »

Les officiers s'enivrèrent, poursuit Beda Weber, et par suite de leur imprévoyance, durant la nuit le feu prit à la maison. Hofer, suffoqué par la fumée, s'élance de son lit, trouve la sentinelle étendue sans mouvement, court appeler les soldats du poste et déploie la plus grande activité pour éteindre l'incendie. Il pouvait fuir, on lui en suggéra l'idée; il répondit que ce serait contraire à l'honneur. Le danger passé, les officiers vinrent le remercier; il leur dit qu'il ne comprenait pas en quoi il avait bien mérité d'eux, persuadé que tout bon chrétien doit

courir au feu pour l'éteindre. A partir de ce moment, il fut par ses gardiens environné des plus grands égards.

Cependant la captivité d'André répandait la consternation dans tout le Tyrol ; le Judas qui l'avait trahi dut quitter Passeyer et alla finir à Munich une vie misérable ; la douleur du peuple le rendit injuste : il accusa Donay d'un crime dont Baraguay d'Hilliers disculpa pleinement l'aumônier dans une proclamation ; enfin, interprète du sentiment de tous, un paysan de Passeyer partit pour Vienne, afin d'obtenir, par l'intervention de l'empereur François, la délivrance d'un homme qui s'était sacrifié pour son prince et son pays.

Arrivé à Mantoue, Hofer fut enfermé dans une des casemates d'un fort au bord du Mincio, et reçut là de nombreux visiteurs, conduits les uns par la curiosité, les autres par la compassion ou la bienveillance.

Le gouverneur de la place était le général

Bisson, le même qui au début de l'insurrection avait été fait prisonnier aux portes d'Inspruck ; il nomma un conseil de guerre qui, dans la nuit du 18 au 19 février, jugea l'accusé. Les voix se partagèrent, et comme la peine capitale n'obtint pas une majorité décisive, on en donna avis à Milan par le télégraphe.

La réponse ne se fit pas attendre : André Hofer devait être fusillé dans les vingt-quatre heures.

Le 20 au matin, Hofer, calme et résigné, écouta lire la sentence motivée surtout sur ce qu'après le 12 novembre il avait fait appel aux armes et qu'on avait trouvé dans sa retraite un sabre et deux pistolets : les pistolets et le sabre d'honneur de Chasteler!

Le général Bisson s'était efforcé de le sauver; la veille, il était venu le visiter dans la prison, lui offrant de racheter sa vie en entrant au service de la France.

Le sandwirth avait répondu : « Je demeure fidèle à la maison d'Autriche et au bon empereur François. »

XVII

MORT D'UN HÉROS CHRETIEN.

Quelques heures avant sa mort, il écrivit une lettre à l'un de ses meilleurs amis, où se révèle toute son âme. « La volonté de Dieu, disait-il, est que j'échange ici, à Mantoue, la vie mortelle pour l'éternelle ; mais le bon Dieu soit béni pour sa divine grâce ! Il m'est aussi facile de mourir que de m'occuper d'une autre affaire... »

Puis il demande un service pour son âme à l'église de Saint-Martin où se trouve la confrérie du Précieux-Sang, dont il est membre,

et des prières à l'église de Saint-Léonard, sa paroisse, où il a été baptisé. On distribuera à chacun, dans l'auberge *am Sand*, de la soupe, de la viande et du vin. Que ses amis et surtout ceux de Passeyer prient bien pour lui, et que sa femme ne se laisse pas trop aller à la douleur. Pour lui, dans quelques heures, il part avec le secours des saints vers Dieu. Et il terminait en disant : « Pauvre monde, adieu ! Je vois venir la mort avec si peu de peine, que je n'en ai pas une larme dans les yeux. »

L'archiprêtre de Santa-Barbara vint le disposer à mourir et lui donner le pain de vie. Hofer lui remit son argent pour le distribuer aux pauvres Tyroliens prisonniers à Mantoue, le chargeant de leur dire qu'il était tout consolé et qu'il leur recommandait son voyage.

A onze heures du matin, on battit la générale, et le condamné, tenant un crucifix, accompagné de son confesseur, se dirigea vers la place de la Citadelle.

lina, on entendit sortir des casemates des cris et des sanglots; c'étaient les Tyroliens prisonniers qui, tombant à genoux, pleuraient et priaient pour le sandwirth.

On arriva au lieu de l'exécution : un bataillon de grenadiers forma le carré au milieu duquel Hofer, au premier signe, s'avança d'un pas ferme, saluant à droite et à gauche les soldats. Il pria quelque temps avec le prêtre auquel il laissa sa croix et son rosaire en souvenir ; puis douze hommes se placèrent l'arme au bras, à vingt pas de lui.

On lui présenta un mouchoir pour se bander les yeux ; il refusa. On lui ordonna de fléchir le genou ; il n'en fit rien et dit : « C'est debout que je veux rendre mon âme à Celui qui me l'a donnée. »

Une minute après il cria : « Longue vie à l'empereur Franz ! », pria encore un moment les mains au ciel, puis faisant signe aux gre-

nadiers, il commanda d'une voix forte, comme au Berg-Isel : « Visez bien !... feu ! »

Émus de compassion et de respect, les six premiers soldats visèrent mal; Hofer tomba à genoux, s'appuyant sur une main ; six autres balles le couchèrent à terre, mais ne le tuèrent pas; il fit même un effort pour se redresser. Alors un caporal lui appuya le canon du fusil à la tête et lui donna le coup de grâce.

« C'est avec une édification, une consolation profonde, écrivait son confesseur, que j'ai admiré un homme qui est allé à la mort comme un héros chrétien, et l'a reçue comme un intrépide martyr. »

Les grenadiers portèrent la triste dépouille sur une civière tendue de noir, dans l'église paroissiale de Saint-Michel, où on lui fit de solennelles funérailles. Or pendant le service divin, le crêpe dont le cadavre était couvert fut agité, dit-on, d'un frémissement étrange, et plusieurs pensèrent que c'était là seulement,

en face de l'autel, au milieu du peuple en prières, que le sandwirth avait rendu son âme à Dieu.

On enterra ses restes dans le jardin du curé, en un lieu solitaire, et sur un marbre on écrivit en italien : « Ci-gît la dépouille de feu André Hofer, dit général Barbone, commandant en chef des milices du Tyrol, fusillé en cette forteresse le 20 février 1810, enseveli dans ce lieu. »

Il reposa plusieurs années sur cette terre étrangère, sans autre témoignage de reconnaissance ou de respect. Enfin lui fut accordé ce qu'implorait pour lui le poëte tyrolien Weissenbach, « une pellętée de terre du Tyrol ».

Le 8 janvier 1823, le premier bataillon du régiment des chasseurs tyroliens de la garde se trouvant à Mantoue au retour de la campagne de Naples, cinq officiers, parmi lesquels deux Tyroliens, conçurent le projet d'exhumer les ossements du sandwirth et de les restituer au pays.

Quelque temps après, dans cette même église de la cour, témoin du dernier triomphe du commandant en chef, un cercueil porté par six de ses anciens frères d'armes fut déposé non loin du tombeau de l'empereur Maximilien. Là, François Ier fit élever, à la gloire du paysan, un beau monument de marbre de Carrare, orné de bas-reliefs et de la statue d'André Hofer. Le héros montagnard est représenté debout, dans son costume national, soutenant de la main gauche le canon de sa carabine appuyée sur l'épaule et serrant dans la main droite un drapeau, avec l'inscription : *Für Gott, Kaiser und Vaterland* (1) ! »

Dès le 10 mai 1809, par ordonnance impériale, des lettres de noblesse avaient été octroyées au sandwirth. On ne sait quel obstacle en retarda l'expédition ; ce fut son fils qui les reçut, accompagnées d'ingénieuses armoiries (2).

1. Pour Dieu, l'Empereur et la Patrie.

2. Du heaume de chevalier s'élance l'aigle à deux têtes; l'écu divisé en quatre quartiers porte l'aigle rouge du

Les États du Tyrol inscrivirent le nom des descendants d'*Andreas von Hofer* au livre de la noblesse ; l'auberge *am Sand* fut transformée par l'empereur Ferdinand en fief princier avec ordre de succession, droit de majorat, etc., sous le nom d'*Hofer's Sandhof ;* enfin la veuve et les quatre filles jouirent d'une pension considérable et le fils reçut encore un riche domaine en Autriche.

Le sandwirth eut, comme un grand homme, ses biographes, ses panégyristes et ses calomniateurs (1), et l'un des plus illustres écrivains de la Bavière, Guido Gœrres, ne craignit pas

Tyrol — une branche de laurier — un chasseur tyrolien armé de la carabine et faisant le geste : En avant ! — la tour d'un donjon.

1. L'un de ces derniers fut le baron Hormayr, qui se peint lui-même dans cette phrase, en croyant peindre Hofer : « Le sandwirth n'avait ni l'énergie, ni le calme qui conviennent aux grandes entreprises, ni connaissances militaires, etc. ; mais une confiance dans son droit et dans le secours d'en-haut qui chez lui, dans le fait, n'a pas été moins efficace, que *chez les chefs arabes, les croisés, la Pucelle d'Orléans, les Turcs et tous les fatalistes.* »

de le proposer à l'admiration de ceux-là même que le Tyrolien avait combattus et vaincus. La poésie et la légende s'unirent à l'histoire pour immortaliser cet humble nom...

Eh bien! au milieu de tant d'hommages, le plus glorieux et le plus touchant lui est venu — comme il était juste — des paysans de Passeyer. Ils n'ont point dressé de statue à leur brave et pieux compatriote, mais se souvenant qu'en défendant son pays, c'était la religion qu'André Hofer voulait surtout défendre, qu'après ses victoires c'était Dieu seul qu'il remerciait toujours, qu'à la mort c'était dans la foi, dans l'amour du Sauveur qu'il puisait la résignation et le courage, ils ont résolu d'élever, en souvenir du sandwirth, non loin de sa maison, *une chapelle du Sacré Cœur.*

POÉSIES NATIONALES

SUR ANDRÉ HOFER

I.

ZU MANTUA IN BANDEN.

L'hymne de Julius Mosen mérite ici la première place; c'est vraiment un chant national qui retentit encore aujourd'hui dans les montagnes du Tyrol et dans tout le midi de l'Allemagne. Rien n'émeut plus que cette simple et mélancolique poésie, si ce n'est peut-être la mélodie grave et douce qui l'accompagne.

1.

Zu Mantua in Banden
Der treue Hofer war,
In Mantua zum Tode
Führt ihn der feinde Schaar.
Es blutete der Brüder Herz;

1.

A Mantoue dans les chaînes
Était le brave Hofer,
A Mantoue pour mourir
Le conduit la horde ennemie.
Comme il saignait, le cœur des frères!

Ganz Deutschland ah! in Schmach und Schmerz,
Mit ihn das Land Tirol!

2.

Die Hände auf dem Rücken
Andreas Hofer ging,
Mit ruhig festen Schritten;
Ihm schien der Tod gering,
Der Tod, den er so manchesmal
Vom Iselberg geschickt in's Thal,
Im heil'gen Land Tirol.

3.

Doch als aus Kerkergittern
Im festen Mantua

Toute l'Allemagne, hélas! était dans l'opprobre et le deuil,
Avec elle, le pays de Tyrol!

2.

Les mains liées derrière le dos,
André Hofer allait
D'un pas tranquille et ferme;
La mort lui semblait indifférente,
La mort que lui-même tant de fois
Il envoya du Berg-Isel dans la vallée,
Dans le saint pays de Tyrol.

3.

Cependant, lorsqu'il vit, des grilles du cachot,
Dans la forte cité de Mantoue,

Die treuen Waffenbrüder
Die Händ' er strecken sah,
Da rief er laut : « Gott sei mit euch,
Mit dem verrath'nen deutschen Reich,
Und mit dem Land Tirol. »

4.

Dem Tambour willder Wirbel
Nicht unterm Schlägel vor,
Als nun Andreas Hofer
Schritt durch das finst're Thor,
Andreas, noch in Banden frei ;
Dort stand er fest auf der Bastei,
Der Mann vom Land Tirol !

Ses fidèles frères d'armes
Tendre vers lui les mains,
Alors il cria bien haut : « Dieu soit avec vous,
Avec l'empire allemand trahi,
Avec le pays de Tyrol. »

4.

Sous la main du Tambour
La baguette refuse de retentir,
Au moment où André Hofer
Franchit la sombre porte,
André, libre encore dans les fers !
Là, il se tient debout, devant la citadelle,
L'Homme du pays de Tyrol !

5.

Dort soll er niederknieen;
Er sprach: « Das thu' ich nitt;
Will sterben, wie ich stehe,
Will sterben, wie ich stritt,
So wie ich steh' auf dieser Schanz;
Es leb' mein guter Kaiser Franz,
Mit ihm sein Land Tirol! »

6.

Und von der Hand die Binde
Nimmt ihm der Corporal.
Andreas Hofer betet
Allhier zum letsstenmal;

5.

On lui commande de s'agenouiller;
Il dit: « Je n'en fais rien;
Je veux mourir, comme je suis, debout,
Je veux mourir, comme j'ai marché;
Ainsi je demeure devant cette citadelle;
Vive mon bon empereur Franz,
Et avec lui son pays de Tyrol! »

6.

Et le caporal lui prend
De la main le bandeau;
André Hofer prie
Ici pour la dernière fois;

Dann ruft er : « Nun so trefft mich recht,
Gebt feuer !... Ah ! wie schiesst ihr schlecht !...
Ade, mein Land Tirol ! »

JULIUS MOSEN.

Puis il crie : « Maintenant, visez-moi bien !
Feu !... Ah ! que vous tirez mal !...
Adieu, mon pays de Tyrol... »

II

ANDREAS HOFER'S TOD.

Treu hingst du deinem alten Fürsten an,
Treu wolltest du dein altes Gut erfechten ;
Der Freiheit ihren ew'gen Bund zu flechten,
Betratst du kühn die grosse Heldenbahn.

Und treu kam auch dein Volck zu dir heran,
Ob sie der Väter Glück erkämpfen möchten.
Ah ! wer vermag's mit Gottes Spruch zu rechten ?
Der schöne Glaube war — ein schöner Wahn.

Fidèle, tu t'attachas à ton ancien prince,
Fidèle, tu voulus ressaisir ton antique bien :
Pour tresser à la Liberté son immortelle couronne,
Tu parcourus vaillamment le noble chemin des héros.

Fidèle, lui aussi, ton peuple vint à toi,
Aspirant à reconquérir la félicité de ses pères.
Hélas ! qui pourrait lutter contre l'arrêt de Dieu ?
Ce bel espoir était — un beau rêve.

Es fangen dich die Sklaven des Tyrannen,
Doch wie zum Siege blickst du himmelwärts,
Der Freiheit Weg geht durch des Todes Schmerz !

Und ruhig siehst du ihre Büchsen spannen :
Sie schlagen an, die Kugel trifft in's Herz,
Und deine freie Seele fliegt von dannen.

THEODOR KÖRNER.

Ils te firent prisonnier, les esclaves du Tyran,
Toi, cependant, tu jetas vers le ciel un regard vainqueur :
Souffrir la mort, c'est marcher à la liberté !

Tranquille, tu les vis ajuster leurs carabines ;
Ils tirèrent... La balle te frappe au cœur,
Et ton âme libre s'envole...

III

ANDREAS HOFER IN INNSBRUCK.

Bei Innsbruck in der Kirche
Steht Max, des Kaisers, Grab (1),
Umringt von hohen Herren,
Mit Kron' und Herrscherstab.
Phantastiche Gestalten

ANDRÉ HOFER A INSPRUCK.

A Inspruck, dans l'Église,
Se dresse le tombeau de Max, l'empereur (1) ;
Environné de hauts seigneurs,
Il porte la couronne et le sceptre.
De fantastiques figures

(1) Le poète fait ici allusion au curieux monument de l'empereur Maximilien I[er] qui remplit presque entièrement l'Eglise des Franciscains d'Inspruck. Il se compose de vingt-huit colossales statues de bronze qui, se dressant entre de hautes colonnes de marbre rouge, entourent le tombeau du prince, vaste sarcophage de marbre rouge et blanc, placé au milieu de la grande nef. Maximilien, revêtu des ornements impériaux, beaucoup plus grand que nature, est représenté à genoux, la face tournée vers l'autel, les mains jointes ; quatre génies figurent la Justice, la Sagesse, la Force et la Modération. Les personnages qui forment la cour du glorieux mort, unis à Maximilien par la communauté du même sang ou des mêmes vertus, sont empruntés, les uns à la poésie légendaire de la *Table ronde*, des *douze pairs de France* ou des *Nibelungen*, les autres à l'histoire religieuse et profane : ainsi s'enroule autour du tombeau une triple guirlande où se mêlent les fleurs des poètes, les lauriers des héros et les palmes des saints.

Sie zeigen drunter sich,
So wie der grosse Alfred
Und Held Theoderich.

Und zu des Grabmals Füssen,
In schlichter Landmannstracht,
Steht fern ein Marmorbildniss
Und hält getreulich Wacht.
Das ist der Andre Hofer,
Der ächte Sohn der Treu ;
Ihm ziemet wohl die Ehre
Dass er dort Wächter sei !

Für Treue kämpft' und starb er,

Se montrent dans le nombre,
Tels le grand Alfred
Et le héros Théoderic.

Et au pied du monument funèbre,
En simple habit de paysan,
Se tient à l'écart une image de marbre
Montant fidèlement la garde.
C'est André Hofer,
Le vrai fils de la fidélité,
A lui revient bien l'honneur
De faire ici sentinelle.

Pour la fidélité il combattit et mourut ;

In Treue hing er ganz
An seinem frommen Glauben
Und an den Kaiser Franz.
Er ahnte nichts vom falschen,
Verderbten Freiheitsschein,
Er wusste nur, man müsste
Treu seinem Kaiser sein.

Doch wäre ich die Wittve
Des Wirths im Passer-Thal,
Ich hätt' gesagt zum Kaiser
Und ein für alle Mal :
Ich danke für den Adel
Und für des Wappens Kranz ;

En toute fidélité il s'attacha
A ses pieuses croyances
Et à son empereur Franz.
Il ne soupçonnait rien de cette fausse
Liberté, trompeur fantôme ;
Il savait seulement qu'on doit
Être fidèle à son prince.

Pour moi, si j'avais été la veuve
De l'hôtelier de Passerthal,
J'aurais dit à l'Empereur,
Et une fois pour toutes :
Grand merci de la noblesse
Et de l'écusson couronné ;

Ich trage Hofers Krone,
Die strahlt in reinsten Glanz :

Die brachten ihm die Engel
Vom allerächtsten Gold,
Als dort auf Mantuas Wällen,
Sein Blut ist hingerollt.
Denn der Verheissung schönste
Steht in der Bibel schon :
Bist tu getreu zum Tode,
Wird dir des Lebens Kron' !

IDA GRAFIN HAHN-HAHN.

Je porte la couronne d'Hofer,
Qui brille du plus vif éclat.

Elle lui fut apportée par les anges,
La couronne de l'or le plus pur,
Lorsque, sur les remparts de Mantoue,
Son sang fut répandu.
Car la plus belle promesse
Demeure écrite dans la Bible :
Es-tu fidèle jusqu'à la mort,
A toi sera la couronne de vie.

COMTESSE IDA HAHN-HAHN.

IV

TIROLERLIED.

Gar reich ist der Kaiser,
Hat Scepter und Kron ;
Gott grüss dich, Herr Kaiser !
Gott schütsse den Thron !

Doch hör' ich die Lerche
Frühmorgens allein,
Dann glaub' ich vom Berge
Selbst Kaiser zu sein.

GUIDO GOERRES.

CHANT TYROLIEN.

Ah ! qu'il est riche l'empereur !
Il a sceptre et couronne ;
Dieu vous bénisse, Monseigneur,
Dieu protége le trône !

Mais quand, dès le matin, j'entends
L'alouette dans la campagne,
Moi-même aussitôt je me prends
Pour l'empereur de la montagne.

V

LIED DER TIROLER SCHÜTSSEN.

Wir sind Tiroler Schütssen,
Auf Bergen hoch und frei ;
Wir wissen gut zu nütssen
Das Pulver und das Blei.

Wir sind Tiroler Schütssen ;
D'rum, Feinde, bleibt uns fern,
Wenn uns're Stutssen blitssen,
So ist's ein Blitss des Herrn.

JOH. NEPOM. VOGL.

CHANT DES CHASSEURS TYROLIENS.

Nous sommes chasseurs tyroliens,
Sur les monts debout et libres,
Nous savons très-bien nous servir
De la poudre et du plomb.

Nous sommes chasseurs tyroliens ;
Donc, Ennemis, arrière !
Car l'éclair de nos carabines
Est un éclair de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES.

1501 — Abbeville. — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

